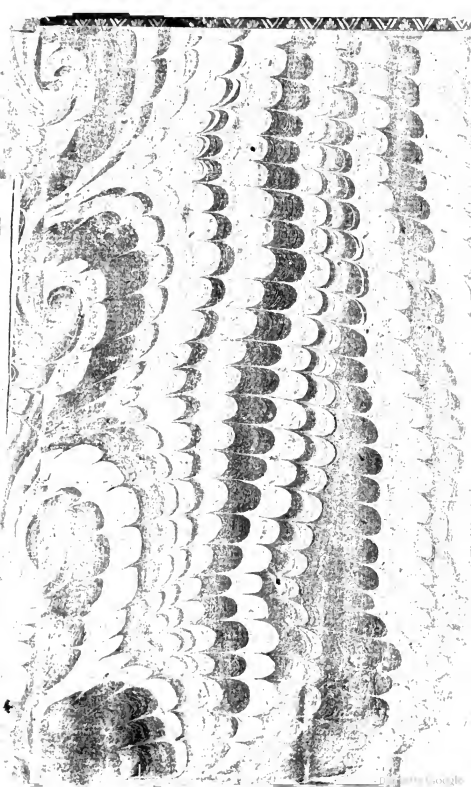








~~77.1.11.~~

~~132 4789-7-~~

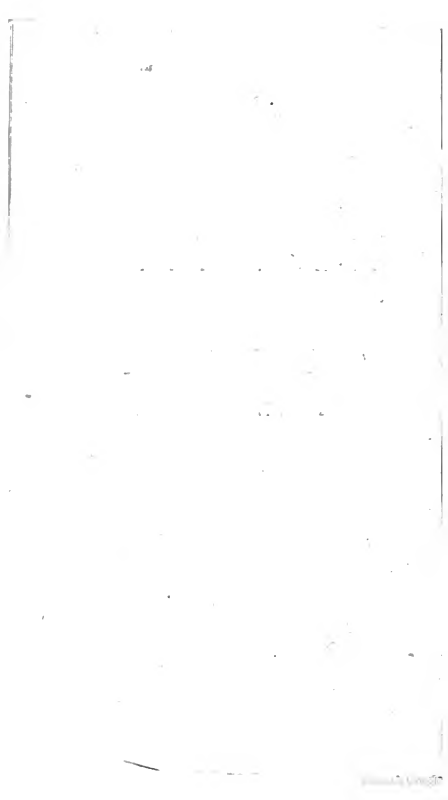
1254

Palat. XXXIV

75(1)



HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
TOME PREMIER.



576

HISTOIRE

DES

CONJURATIONS, CONSPIRATIONS

ET

RÉVOLUTIONS CÉLÈBRES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Dédiée à S. A. S. MONSIEUR
LE DUC D'ORLÉANS.

Premier Prince du Sang.

Par M. DUPORT DU TERTRE.

TOME PREMIER



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



17





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLÉANS,

PREMIER

PRINCE DU SANG.



MONSEIGNEUR,

*C'EST à un PRINCE, dont
la France adore les belles qualités,
que je dédie l'Histoire de tous les*

a iij

ÉPIÔRE.

*mauvais Citoyens , qui ont été le
fléau de leur Patrie. N'ayant à
présenter aux yeux des Lecteurs
que des Crimes & des Scélérats ,
j'ai voulu du moins que l'on vît à
la tête de cet Ouvrage le nom d'un
PRINCE qui honore l'humanité.*

*Je suis avec le plus profond
respect ,*

MONSEIGNEUR ;

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ;

**Le très-humble & très-
obéissant Serviteur.**

DUPORT DU TERTRE.



PRÉFACE.

VOICI le commencement d'un Ouvrage dont la suite ne tardera pas à paroître. *Les Conjurations & les Conspirations célèbres* feront la matière des six premiers Volumes. Dans les quatre derniers je donnerai l'Histoire de ces éclatantes *Revolutions* qui ont changé la face de l'Univers. Ainsi tout cet ouvrage fera en dix Volumes.

J'avois d'abord eu dessein de suivre l'ordre chronologique dans l'arrangement de toutes ces diverses Conjurations; mais après

avoir executé sur ce plan une partie du premier Volume, j'ai changé de système, parce que j'ai cru qu'il seroit beaucoup mieux de donner de suite toutes les Conjurations d'un même Pays. Je n'ai commencé à observer cette méthode qu'à la Conjuraton de *Sabinus*, contre *Vespasien*. Cette Conjuraton est suivie de toutes celles que m'a fourni l'Histoire Romaine, tant pour l'Empire d'Orient, que pour celui d'Occident. Le second Volume contient toutes les principales Conjurations qui ont été formées en Allemagne & dans les Pays du Nord. Celles d'Espagne, du Portugal, d'Italie & de la France, font la matière du troisième Tome.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici des anecdotes singulières qui ont été omises par d'autres Ecrivains. Mon but a été de rassembler toutes les Conjurations répandues en différentes Histoires. Les matériaux de mon ouvrage ont été pris de côté & d'autre ; la forme seule est de moi. On ne demande pas à un Historien qu'il soit créateur ; mais on exige qu'il examine attentivement les sources où il va puiser : c'est à quoi j'ai donné une sérieuse attention.

Pour la construction d'un édifice il ne suffit pas d'avoir de bons matériaux , il faut encore sçavoir les mettre en œuvre. Je n'ose me flatter d'y avoir réussi : mais quand j'ai eu de bons modèles devant les yeux , j'ai taché

de les imiter autant qu'il m'a été possible.

La Conjuraton de *Philotas* & celle de *Catilina* sont regar-
dées avec raison comme deux excellens morceaux d'Histoire. *Quint-Curse* & *Saluste* étoient des Ecrivains du premier ordre. Une simple traduction ne présente-
roit qu'imparfaitement les beautés de leurs ouvrages. En travaillant après ces grands hommes, j'ai moins cherché à être leur copiste, que leur imitateur.

Quelques-uns de nos plus célèbres Historiens ont aussi exercé leur plume sur des Conjurations particulières ; c'est ce qui m'a jetté dans un cruel embarras. J'ai été tenté plus d'une fois d'insérer entièrement leurs ouvrages

P R E F A C E. xj

dans le mien. Après bien des délibérations , je me suis déterminé à reproduire sous une autre forme les Conjurations de Vénise & de Portugal ; mais comme je n'avois pas la ridicule vanité de croire que je pouvois égaler les *Saint-Réal* & les *Vertot* , j'ai pris le parti de profiter de leur travail. Sans les copier exactement , excepté en quelques endroits , je me suis approprié tout ce qu'ils avoient de meilleur. Pour ne pas donner trop d'étendue à mon Histoire générale , j'ai retranché de leurs Histoires particulières quelques détails qui m'ont paru peu importans , & je n'ai conservé que ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de mon ouvrage. La Conjuraton des *Pazzi* & celle de *Rienzi*

m'ont causé moins d'embarras , quoiqu'écrites par des Historiens d'un mérite distingué. Dans la première, *M. le Noble* s'est trop étendu sur les amours de *Julien de Médicis* : cela donne à son histoire un air de Roman , & le sujet principal est pour ainsi dire absorbé par cette épisode. La Conjuración de *Rienzi* n'est pas écrite avec assez de précision , & il n'étoit pas difficile de réduire à une centaine de pages tout le gros Volume du *P. du Cerceau* , sans rien omettre d'intéressant. *Sarrazin* avoit commencé la Conjuración de *Valstein* ; mais il n'acheva pas cet ouvrage : je ne sçai si c'est un malheur pour nous ; quoique cet Auteur eût beaucoup d'esprit , sa façon d'écrire ne me paroît nulle-

PREFACE. xiiij

ment agréable. A l'égard de la Conjurat[i]on de *Fiesque* par le Cardinal *de Retz*, j'ai taché de conserver toute la force, & d'éviter toutes les négligences de style qu'on remarque dans cet ouvrage. Voilà les Conjurat[i]ons éclatantes dont on nous a donné une histoire particulière. Je souhaite qu'on ne me reproche pas d'avoir défigur[é] nos meilleurs Ecrivains en retouchant leurs productions.

On a donné au Public une Relation très-exacte mais fort longue de tout ce qui s'est passé en Perse pendant la dernière Revolution. M Fréron a fait un extrait fort agréable de cette Relation ennuyeuse. Je l'ai copié mot pour mot, en y ajoutant

xiv P R E F A C E.

quelques traits qu'on trouve dans *le parallèle d'Alexandre & de Thamas-Kouli-Kan*. C'est aussi d'après de bons Mémoires que j'ai écrit tout ce qui est arrivé en Perse avant que le célèbre Thamas usurpât la souveraine puissance. On peut, je crois, compter sur ce morceau d'histoire.

Je ne sçais quel succès aura cet ouvrage ; si la forme est défectueuse, le fond en est agréable. On me sçaura gré d'avoir choisi des sujets si intéressans, en condamnant peut-être la manière avec laquelle je les aurai traités.



T A B L E

DES CONJURATIONS,

C O N T E N U E S

DANS CE PREMIER VOLUME.

C ONJURATION d'Arbacès , contre Sardanapale.	1
Conjuration de Philotas , contre Ale- xandre le Grand.	5
Conjuration de Catilina.	51
Conjuration de Cinna , contre l'Em- pereur Auguste.	96
Conjuration de Séjan , contre Ti- bère.	109
Conjuration d'Antipater , contre Hé- rode.	142
Conjuration de Sabinus , contre Vef- pasiën.	176
Conjuration de Phocas , contre Maurice.	189
Conjuration d'Aïesha , contre Ali.	204
Conjuration de Michel le Begue , contre Leon l'Armenien.	225

T A B L E.

<i>Conjuration d'Alexis Comnene , contre Nicephore Botaniate.</i>	235
<i>Conjuration d'Andronic , contre Alexis II.</i>	257
<i>Conjuration de Michel Paléologue , contre Jean Lafcaris.</i>	280
<i>Conjuration d'Apocauque , contre Jean Paléologue.</i>	294
<i>Conjuration des Fils de Louis le Dé- bonnaire , contre l'Empereur leur père.</i>	313
<i>Conjuration de l'Impératrice Constance, Contre l'Empereur Henri VI.</i>	357
<i>Conjuration des Suisses , contre la Maison d'Autriche,</i>	368

Fin de la Table du Tome premier.

E R R A T A.

Dans le premier Volume , page 173 ,
ligne 22 , *Herode ordonna à tous les Juifs :*
lisez , ordonna aux principaux d'entre les
Juifs.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES
CONJURATIONS
CELEBRES,
TANT ANCIENNES
QUE MODERNES.

IL est peu de Républiques & de Monarchies où l'on n'ait vû se former des conjurations. Sous quelque Gouvernement que ce puisse être, on trouve toujours des hommes, qui mécontents de leur situation présente, sont capables de se porter à toutes sortes d'excès, soit pour se délivrer d'un joug qui les accable, soit pour augmenter ou rétablir leur fortune, soit pour s'élever à un rang

Tome I.

A

2. *Histoire des Conjurations célèbres*, auquel la médiocrité de leur naissance leur défendoit d'aspirer. Tels sont ordinairement les principaux motifs qui déterminent quelques mauvais Citoyens à s'armer contre leur patrie. On ne voit que trop d'exemples de ces dangereuses conspirations, dont le succès occasionne les plus terribles malheurs. A la vérité les auteurs de ces noirs projets, en deviennent assez souvent les victimes; mais leur fin tragique n'a pû encore intimider ces hommes hardis & entreprenans, qui sont prêts à tout risquer pour se procurer un sort plus heureux.

Quand l'Histoire offre à nos regards de pareils tableaux, on les contemple toujours avec plaisir. On admire les grandes qualités que possède communément un Chef de conjuration; sa prudence dans le choix des personnes qu'il veut associer à sa criminelle entreprise, son adresse à manier les esprits & à se concilier des caractères différens, sa fermeté dans mille accidens qui peuvent survenir & qu'on n'a pû prévoir, enfin, son courage lorsqu'il faut en venir à l'exécution de ses funestes complots; mais on déteste en même tems sa dissimulation,

tant anciennes que modernes. 3

ses artifices , ses fureurs , sa cruauté ; en un mot , on voit alors de quoi est capable un homme qui joint de grands vices à des talens supérieurs. Voilà sans contredit les morœaux les plus curieux de l'Histoire , & qui méritent d'être exposés avec tout le soin possible. Quelques Ecrivains du premier ordre se sont déjà exercés en partie sur une semblable matière , mais on n'a pas encore réuni dans un seul point de vûe toutes ces conjurations célèbres qui ont étonné l'Univers. C'est un Ouvrage que j'entreprend avec plaisir , dans l'espérance que mon travail pourra être agréable à la plûpart des Lecteurs , dont l'ame se plaît à être remuée par des objets intéressans. Puisse l'exécution de mon entreprise répondre à la beauté du sujet !



CONJURATION

D' ARBACÈS ,

GOUVERNEUR DE LA MÉDIE ,

Contre Sardanapale , Roi des Assyriens.

Avant
J. C.
744.

L'A B U S de l'autorité souveraine , réduit souvent les peuples au désespoir , & les porte à tout entreprendre pour se délivrer du joug qui les opprime. L'Histoire des Assyriens va nous en fournir un exemple ; & je commencerai cet Ouvrage par une conjuration qui entraîna la ruine d'un vaste & florissant Empire.

Ninive , capitale du Royaume d'Assyrie , étoit depuis long-tems accoutumée à voir ses Rois plongés dans les plaisirs & les délices. Mais Sardanapale fut encore plus vicieux que ses Prédécesseurs : & au lieu de s'occuper des affaires de l'Etat , ce Prince passoit ses jours avec une troupe de femmes , dont il prenoit les airs , les manières , & même les ajustemens. Si Sardanapale

n'eût été que voluptueux , ses Sujets n'auroient pas été tout-à-fait à plaindre ; mais ce Prince faisoit consister une partie de son bonheur à posséder des trésors immenses. Les Peuples sont toujours les victimes d'une semblable passion. Aussi jamais tyrannie ne fut égale à celle qu'on exerça sur les Assyriens. Qu'on juge de leur mécontentement par la conduite qu'on tenoit à leur égard.

Sardanapale comptoit au nombre des Provinces de son Empire la Médie , dont le gouvernement avoit été confié à Arbacès. C'étoit un homme plein de courage , & qui s'étoit fait de la réputation dans le métier de la guerre. Comme il se comporta fort bien dans son emploi , il se fit aimer des Médes , peuples dont il avoit la conduite ; un bon Prince auroit trouvé dans Arbacès le meilleur de ses Sujets. Quelques affaires attirèrent ce Gouverneur à la Cour. Il demeura long-tems à Ninive sans qu'il lui fût possible de parler au Roi. Enfin après bien des tentatives , il vint à bout de pénétrer dans l'intérieur du Palais. Quel spectacle s'offre à ses regards ! il voit Sardanapale au milieu

de ses concubines , & habillé comme elles. Le visage de ce Prince étoit couvert de fard ; ses yeux respiroient la plus grossière volupté , & ses mains étoient occupées à manier le fuseau. Arbacès indigné , sort de cet infame sérail , & va trouver ses amis pour leur raconter ce qu'il venoit de voir. Il leur déclara en même-tems qu'il ne vouloit plus obéir à un homme qui sembloit rougir de l'être. Quelques Seigneurs Assyriens entrèrent dans ses vues , & entre autres Béleſis , Gouverneur de Babylone. Les Conjurés ne tardèrent pas à lever des troupes pour l'exécution de leur projet. Au premier bruit de cette révolte , Sardanapale se retira au fond de son Palais , laissant à ses Peuples le soin de défendre leur Maître , qui méritoit si peu qu'on se sacrifiât pour lui. Forcé cependant de se mettre en campagne , & d'aller au-devant de ses ennemis , il fut vaincu & poursuivi jusqu'aux portes de Ninive. Cette Capitale étoit bien fortifiée & munie de vivres pour un tems considérable. Le Roi se renferma dans cette grande Ville dont il ne croyoit pas que les Rebelles pussent jamais se rendre maîtres. En effet le siège traîna

fort en longueur ; mais quand Sardanapale vit que le Tybre en se débordant avec violence avoit abbatu une partie des murs de Ninive & ouvert un passage aux ennemis , alors ce timide Monarque se crut perdu sans ressource. Il prit aussi-tôt une résolution dont un homme aussi lâche ne paroïssoit pas capable. Un bucher fut construit par ses ordres au milieu du Palais , il y mit le feu & s'y brûla lui , ses femmes, ses eunuques , & toutes ses richesses. Ce fut par ce genre de mort que Sardanapale termina une vie qu'il avoit passée dans les plus honteuses débauches. Du débris de ses vastes Etats se formerent trois grandes Monarchies. Celle des Médes dont Arbacès devint , à ce qu'on croit , le premier Souverain ; celle des Assyriens de Babylone , qui tomba en partage à Bélesis ; enfin celle des Assyriens de Ninive , dont le premier Roi se fit appeller Ninus le jeune. Telles furent les suites d'une conjuration occasionnée par l'indigne conduite d'un Prince qui s'imaginoit que les Rois ne sont sur le trône , que pour satisfaire leurs plus infâmes passions.

CONJURATION DE PHILOTAS,

Contre Alexandre - le - Grand.

Avant J.
C. envi-
ron 320

LEs succès d'Alexandre l'avoient rendu si fier qu'il voulut se faire passer pour un Dieu. Cette vanité ridicule ne pouvoit manquer de déplaire à des hommes tels que les Macédo-niens , qui n'étoient point accoutu-més à ramper servilement sous leurs Rois , & qui en obéissant à leur Sou-verain , ne se faisoient pas une gloi-re d'adorer jusqu'à ses caprices. Ce n'é-toit aussi qu'avec une répugnance ex-trême que la plûpart des Sujets d'Ale-xandre servoient l'ambition d'un jeu-ne Prince qui avoit entrepris la con-quête de l'Univers. Les périls auxquels ils étoient exposés à chaque ins-tant , & le chagrin de se voir si fort éloignés de leur Patrie , sans espéran-ce peut-être d'y retourner jamais , leur arrachotent souvent des plaintes & des murmures. D'ailleurs cet ambitieux

N Monarque après avoir subjugué une partie du monde , n'avoit point d'enfans à qui il pût laisser un si vaste héritage. Ce furent là sans doute les principales causes de tous ces complots formés contre la vie d'Alexandre , & sur-tout , de cette conjuration célèbre , dont je vais faire le récit.

Un certain Dymnus qui étoit fort peu considéré à la Cour , aimoit éperdument le jeune Nicomachus , dont la sagesse n'égalait pas la beauté. Ce Dymnus vint un jour trouver l'objet de son infâme tendresse , & après l'avoir attiré dans un Temple , il lui dit avec beaucoup d'émotion : » Je » vais , mon cher Nicomachus , vous » révéler un secret de la dernière importance , mais il faut me jurer en » présence des Dieux que vous ne trahirez jamais un homme qui vous aime. Nicomachus promit tout ce qu'on voulut , & aussi-tôt son ami lui dit , on a formé une conspiration contre Alexandre : plusieurs braves gens sont entrés dans ce complot , & en trois jours nous serons délivrés du Tyran. Celui à qui on venoit de faire une pareille confidence , témoigna sur le champ son indignation , & déclara que ses

fermens ne l'obligeoient à rien , puisqu'il s'agissoit de la vie de son Roi. Là-dessus Dymnus saisi de frayeur , embrasse tendrement son ami , & le conjure , les larmes aux yeux , de s'associer à des hommes de cœur qui avoient formé le plus noble & le plus avantageux des projets. On ne lui promettoit pas moins qu'un Royaume si l'entreprise venoit à réussir. Nicomachus ne se laissa point éblouir par ces offres brillantes & persista dans sa première résolution. Dymnus voyant qu'il ne pouvoit le gagner par des promesses , chercha à l'intimider par des menaces : Je t'ai , dit-il , instruit de nos desseins , mais au lieu de craindre pour Alexandre , tremble pour toi-même ; je vois bien qu'il faudra nous défaire d'un perfide qui pourroit nous trahir , & quand ma fatale tendresse m'empêcheroit de te donner la mort , penses-tu que les autres conjurés laissent vivre un homme qui peut les perdre à chaque instant ? Crois-moi , ne t'expose point à te voir arracher la vie pour sauver celle d'Alexandre. Nicomachus sentit que la dissimulation étoit nécessaire. Il feignit de ne pouvoir plus résister aux pressantes solli-

citations de son ami ; & lui demanda avec qui il s'étoit associé pour une affaire de cette conséquence. Dymnus transporté de joye lui nomma les principaux conspirateurs , mais il ne parla point de celui qui dans la suite fut regardé comme le Chef de la conjuration.

Nicomachus s'en retourne chez lui & révèle tout à son frere Cebalinus. Celui-ci se charge d'avertir Alexandre ; il se rend au Palais & attend que quelque Officier de distinction veuille le présenter au Roi. Dans cet instant il n'y avoit à la Cour que Philotas , fils de Parmenion , & Colonel général de la Cavalerie. Ce fut à lui que s'adresse Cebalinus ; il lui raconte ce qu'il vient d'apprendre , & le prie d'en rendre compte à Alexandre. Philotas loua beaucoup le zèle de ce fidèle Sujet , & promit de faire tout sçavoir à celui qui étoit le plus intéressé dans cette affaire. Il rentre sur le champ chez le Roi qu'il venoit de quitter , lui parle de différentes choses , & ne lui dit pas un mot de la conjuration. Bien plus , le fils de Parmenion s'étant rendu les jours suivans auprès d'Alexandre , & n'ayant jamais manqué de

rencontrer Cebalinus qui lui demandoit chaque fois si le Roi étoit instruit de ce qui se passoit , Philotas répondoit ou qu'il n'en avoit pas eu le tems , ou qu'il ne s'étoit pas présenté une occasion favorable. De pareilles réponses ne satisfirent point Cebalinus, qui comença dès lors à soupçonner le Colonel de la Cavalerie. Cependant comme l'entreprise étoit sur le point d'être exécutée, il n'y avoit point de tems à perdre ; c'est pourquoi le frere de Nicomachus se hâta d'aller trouver un jeune Seigneur appelé Metron , & lui découvrit le complot qu'on avoit formé contre la vie d'Alexandre. Ce Monarque est averti sur le champ de la conspiration. Il donne ses ordres pour qu'on arrête Dymnus , fait paroître Cebalinus en sa présence , l'interroge , & lui demande depuis quel tems on lui avoit confié ce secret. Depuis trois jours, répondit le fidèle Macédonien. Tu es donc un traître , repliqua le Roi , puisque tu as tant tardé à m'avertir ? Et sur le champ il ordonne qu'on mette les fers aux pieds & aux mains de Cebalinus. Celui-ci pour se justifier ne manqua pas de dire que dès le moment qu'il avoit eu avis de la conjuration ,

il étoit venu trouver Philotas pour le prier d'en parler au Roi. Au nom de Philotas, les larmes coulerent des yeux d'Alexandre, il leva les mains au ciel & se plaignit amèrement de l'ingratitude d'un homme qu'il avoit tant aimé.

Aussi-tôt que Dymnus eut apperçu les Gardes qui venoient pour l'arrêter, il se passa son épée au travers du corps ; mais il ne mourut pas sur le champ. On le transporta auprès d'Alexandre qui lui demanda : Que t'ai-je donc fait pour juger Philotas plus digne que moi de porter la Couronne ? Ce malheureux tourna la tête, comme s'il n'eut pû soutenir la vue du Roi, & il rendit le dernier soupir.

Philotas eut ordre de se rendre au Palais, & dès qu'il y fut arrivé, Alexandre lui dit : Cebalinus mérite la mort, s'il a celé durant deux jours une conspiration formée contre ma personne. Il vous accuse d'avoir gardé un coupable silence. Que pouvez-vous dire pour votre justification ? Parlez, vous avez dans Alexandre un Juge favorable. La tendre amitié que j'ai toujours eue pour vous, doit vous faire sentir que je souhaite vous trouver

innocent. Philotas ne parut point dé-
concerté , & il répondit au Roi dans
cés termes. » Il est vrai , Seigneur ,
» que Cebalinus m'a rapporté quel-
» ques discours faits à son frere par un
» jeune débauché. Mais est-on tenté
» de croire les personnes que l'on mé-
» prise ? La mort de Dymnus m'ap-
» prend que j'ai eu tort de ne point
» parler , & qu'on doit faire attention
» aux moindres avis , lorsqu'il s'agit de
» la sûreté des Rois. Prince , continua-
» t-il , en se jettant aux genoux d'Ale-
» xandre , considérez toutes les actions
» de ma vie passée , & vous n'y verrez
» rien qui doive me rendre suspect.
» Ma bouche , j'en conviens , est cou-
» pable pour avoir gardé le silence ,
» mais mon cœur n'a point consenti
» à de noirs complots. Pourrois-je
» avoir quelque chose à craindre de
» la part d'un Monarque éclairé , aux
» yeux duquel l'imprudence ne fera
» jamais regardé comme un crime ? Il
n'est pas aisé de sçavoir ce qui se pas-
soit alors dans l'ame du Roi ; ce qu'il
y a de sûr , c'est qu'il rendit la main à
Philotas en signe de réconciliation.

Alexandre assembla son Conseil , &
le fils de Parmenion n'y fut point ap-

contre Alexandre-le-Grand. 15

pellé, quoiqu'il eût coutume d'y assister ordinairement. On fit venir Nicomachus qui confirma tout ce que venoit de rapporter son frere. Il parut donc constant qu'il y avoit une conspiration formée contre le Roi, mais il s'agissoit de sçavoir si Philotas étoit un des Chefs de l'entreprise. La situation de ce jeune Seigneur étoit trop brillante pour ne pas exciter la jalousie des autres Courtisans. Il aimoit d'ailleurs à se faire valoir, & il vantoit sans cesse ses services & ceux de son pere. C'est un moyen sûr de déplaire aux Souverains. Outre cela Philotas avoit blessé Alexandre par un endroit fort sensible : Il lui étoit échappé des propos hardis sur la ridicule vanité du Roi qui vouloit se faire passer pour fils de Jupiter. Les reproches que lui en fit Alexandre dans la suite, prouvent combien ce Monarque fut sensible au mépris qu'on témoignoit pour sa prétendue Divinité. Ajoûtez à tout cela que Philotas jouissoit d'une grande considération parmi les troupes, qui l'estimoient à cause de sa valeur, & parce qu'il étoit le fils d'un des meilleurs Officiers qu'eût produit la Macédoine. On punit quelquefois dans un

16 *Conjuration de Philotas* ,

Sujet puissant , non pas le mal qu'il a fait , mais celui qu'il pourroit faire.

Ceux des Courtisans qui étoient intéressés à la ruine de Philotas , ne manquèrent pas de profiter d'une si belle occasion , mais Cratère fut celui qui travailla avec le plus d'ardeur à se défaire d'un concurrent redoutable.

» Seigneur , dit-il au Roi , puisque
» vous vouliez pardonner à Philotas ,
» il ne falloit pas du moins lui faire
» connoître que vous étiez instruit de
» ses desseins. Un criminel d'un cer-
» tain rang se souvient plutôt du pé-
» ril qu'il a couru , que du pardon
» qu'on lui a accordé. L'idée des sup-
» plices qu'il a été sur le point de souf-
» frir , ne lui inspire que des sentimens
» d'horreur contre celui qui l'a souf-
» trait à la mort , & il cherche à se
» venger par de nouvelles perfidies.
» Plaise aux Dieux que votre clémence
» ne vous soit pas funeste ! Il est des
» cœurs qu'on ne vient jamais à bout
» de gagner par des bienfaits , sur-
» tout lorsque ces bienfaits nous font
» sentir vivement notre ingratitude.
» La reconnoissance alors devient un
» fardeau insupportable. Mais je veux
» que Philotas touché de repentir ,

» rentre enfin dans le devoir , croyez-
 » vous que son pere vous sçaura gré
 » de votre conduite généreuse ? Il pu-
 » bliera par-tout que vous n'avez fait
 » grace à son fils que pour donner
 » lieu de croire qu'il s'étoit rendu cou-
 » pable. Ainsi votre indulgence même
 » fera regardée comme une injure dont
 » Parmenion voudra tirer vengeance.
 » Eh ! que n'avez-vous pas à craindre
 » de la part d'un homme qui a sçu ga-
 » gner la confiance de vos Soldats , &
 » qui se voit en état de braver la puis-
 » sance de son Maître. » Ces dernieres
 paroles ne purent manquer de faire
 une vive impression sur le cœur d'un
 Roi aussi fier & aussi jaloux de son au-
 torité que l'étoit Alexandre. Tous les
 Courtisans applaudirent au discours
 de Cratère , & chacun disoit haute-
 ment qu'il étoit impossible de justifier
 la conduite de Philotas , qu'il y avoit
 de trop fortes preuves pour ne le pas
 croire criminel , & qu'il falloit le met-
 tre à la torture afin de l'obliger à dé-
 clarer ses complices.

Le Roi recommanda que cette déli-
 bération fût tenue secrette , & il ir-
 vita à souper Philotas , afin que celui-
 ci ne soupçonnât rien. On est étonné

de voir un Prince tel qu'Alexandre recourir à une si basse dissimulation. La prudence oblige quelquefois les Souverains à employer des artifices dont rougiroient de simples Particuliers. Philotas se trouva donc au repas qui devoit être le dernier de sa vie , & eut tout lieu de croire qu'il étoit parfaitement rentré dans les bonnes grâces du Roi. Pendant le tems que le malheureux favori s'entretenoit familièrement avec son Maître , on prenoit des mesures pour arrêter les conspirateurs ; on plaça de la Cavalerie en des endroits convenables , afin qu'on ne pût avertir Parmenion , qui commandoit alors une puissante armée dans la Médie.

Philotas au sortir du repas s'en retourna chez lui , & soit que son ame ne fût troublée par aucun remords, ou qu'il crût que le Roi avoit tout oublié , il s'endormit tranquillement. Mais il ne goûta pas long-tems les douceurs du sommeil , car des Gardes vinrent enfoncer sa porte , entrèrent dans la chambre où il couchoit , se saisirent de sa personne , & lui mirent les fers aux pieds & aux mains. Philotas vit bien alors qu'on avoit résolu sa perte

& s'écria : *Ah ! Seigneur , la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Il ne lui échappa point d'autres plaines , & après qu'on lui eut couvert le visage , on le conduisit au Palais.

Dès le lendemain , il fut question de lui faire son procès selon les loix. Chez les Macédoniens , l'Armée connoissoit des crimes capitaux pendant la guerre , & en tems de paix le Peuple jouissoit du même privilège. L'affaire de Philotas devoit donc être jugée par les troupes. Elles eurent ordre de se rendre auprès du Roi , & quand elles furent rassemblées , on apporta le corps de Dymnus , & on l'exposa aux yeux des soldats. Alexandre parut ensuite avec un visage sur lequel étoit peinte la plus profonde tristesse ; les Seigneurs de sa suite se conformoient extérieurement à la situation de leur Maître. Un cadavre ensanglanté , la douleur du Roi , la consternation des Courtisans , tout ce lugubre appareil , surprit extraordinairement les Macédoniens , qui n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. On ne les laissa pas longtemps dans l'incertitude , & Alexandre leur adressa la parole en ces termes.

» Peu s'en est fallu , chers Sol-

» dats , que vous n'avez perdu vo-
» tre Roi. Une troupe de perfides avoit
» attenté à mes jours , mais par un effet
» de la bonté des Dieux , je respire
» encore. Mon plus grand déplaisir en
» mourant eût été. de ne pouvoir ré-
» compenser vos services ; on a pensé
» me mettre hors d'état de vous témoi-
» gner jamais ma reconnoissance , &
» voilà ce qui m'anime davantage
» contre les indignes Sujets qui ont
» voulu m'arracher la vie. Quel sera
» votre étonnement lorsque je vais
» vous nommer les auteurs d'un si hor-
» rible attentat ! Un homme que mon
» Pere avoit comblé de bienfaits , que
» j'ai toujours admis dans ma plus in-
» time confidence , que je m'étois fait
» un plaisir d'élever au plus haut point
» de grandeur où puisse parvenir un
» Sujet ; en un mot Parmenion est ce-
» lui qui vient de conspirer contre
» moi. Il a suborné son fils Philotas ,
» & ce dernier a entraîné dans sa ré-
» volte plusieurs autres scélérats par-
» mi lesquels étoit ce Dymnus , que
» vous voyez étendu par terre , & qui
» s'est donné la mort , par la crainte
» d'être condamné aux plus cruels sup-
» plices. A ce récit vous frémissez

» d'horreur , & vous avez de la peine
» à concevoir comment on peut pouf-
» ser si loin l'ingratitude : mais vous
» allez entendre la déposition des té-
» moins. » Quand ils eurent parlé ,
le Roi continua de la sorte : » Si l'on
» n'a point nommé Philotas parmi les
» conspirateurs , ce n'est pas une preu-
» ve de son innocence. N'avons-nous
» pas la conviction de son crime dans
» la conduite qu'il a tenue à mon
» égard ? Un homme qui n'auroit pas
» de mauvais desseins , garderoit-il
» des secrets qu'il m'importoit si fort
» de connoître ? Quoi ! tandis que cha-
» cun se hâte de m'avertir du dan-
» ger qui me menace , le seul Phi-
» lotas ne paroît nullement inquiet
» de ce qui peut m'arriver ! Est-il per-
» mis à un Sujet de s'intéresser si peu à
» la conservation de son Roi ? Plût aux
» Dieux que je n'eusse rien à reprocher
» au fils de Parmenion , qu'une cou-
» pable indifférence ! Mais je sçai de-
» puis long-tems qu'il me déteste au
» fond du cœur , & qu'il a toujours
» porté envie à ma gloire. Il n'a même
» jamais eu la prudence de déguiser
» ses sentimens de haine & de jalousie.
» N'est-ce pas lui qui trempa autre-

» fois dans la conspiration de mon
 » cousin Amyntas ? N'a-t-il pas donné
 » sa sœur en mariage à Attalus , mon
 » plus cruel ennemi ? Et quand je lui
 » écrivis que l'Oracle venoit de me
 » déclarer fils de Jupiter , il eut l'im-
 » pudence de me répondre qu'il plai-
 » gnoit le sort des peuples obligés de
 » vivre sous un homme qui se croyoit
 » au-dessus du reste des mortels. Dès
 » lors j'aurois dû punir cet excès d'au-
 » dace ; mais je ne pouvois me réso-
 » dre à perdre un homme pour lequel
 » j'avois conçu la plus tendre affection.
 » Bannissons aujourd'hui les sentimens
 » d'une fatale amitié , & n'épargnons
 » point celui qui cherche à nous faire
 » périr. Vous m'exhortez souvent à
 » prendre soin de ma personne ; hélas !
 » j'ai moins à craindre le fer des nations
 » Barbares que celui de mes propres
 » Sujets ; si , comme je n'en puis dou-
 » ter , vous êtes réellement sensibles à
 » ma conservation , donnez-m'en au-
 » jourd'hui une preuve convaincante.
 » Vous connoissez mes ennemis , pu-
 » nissez-les , & vengez-moi.

Le Préambule de cette harangue
 étoit fort obligeant pour les Soldats ;
 aussi ne purent-ils retenir leurs larmes

lorsqu'Alexandre leur témoigna le regret qu'il auroit eu de mourir sans les avoir recompensés. Dès qu'il eut nommé les auteurs de la conspiration , ce fut un murmure général dans toute l'Armée , & on vit éclater sur chaque visage les plus vifs transports de l'indignation & de la colère. Le Roi profita de ce moment favorable pour faire déposer les témoins ; mais comme ceux-ci ne chargeoient point Philotas , l'Assemblée revint de son courroux & demeura dans un silence qui déconcerta Alexandre ; il continua cependant sa harangue , & fit usage de tous les raisonnemens qu'il crut les plus forts pour prouver que Philotas étoit coupable de la plus noire trahison. Il lut ensuite une Lettre dans laquelle Parmenion mandoit à ses deux fils : *Qu'ils eussent soin d'eux , & des personnes qui leur appartenoient , & qu'ainsi ils feroient ce qu'ils s'étoient proposés.* Expressions équivoques que le Roi interpréta comme il voulut. L'autre fils de Parmenion à qui cette Lettre étoit écrite , s'appelloit Nicanor , & il ne vivoit plus dans le tems qu'on instruisoit le procès de son frere.

On fit paroître enfin en présence de

l'Armée le malheureux Philotas ; il avoit les mains liées derrière le dos , & la tête couverte d'un vieux linge. Quelle situation pour un homme qui s'étoit vu auparavant dans la plus haute faveur ! Aussi ceux qui le regardoient auparavant avec des yeux d'envie , paroissoient touchés de son triste sort. On n'étoit pas moins sensible au malheur de Parmenion : ce fameux Capitaine qui alloit voir périr par les mains des bourreaux le seul fils qui lui restoit , après avoir perdu ses deux autres enfans au milieu des combats. Ce brave Officier pour récompense de tant de services rendus à sa Patrie , étoit sur le point lui-même de finir ses jours d'une manière tragique. On ne pouvoit guères se représenter une si funeste catastrophe , sans être ému de compassion ; aussi Amyntas un des Lieutenans du Roi , s'appercevant que l'Armée inclinait à la miséricorde , représenta aux Macédoniens qu'on avoit voulu les livrer aux nations Barbares , & qu'ils ne seroient jamais retournés dans leur pays , si les conspirateurs eussent exécuté leur affreux projet. Alors Cénus qui avoit épousé la sœur de Philotas , s'emporta

porta contre son beau-frere avec la derniere violence , & se mit en devoir de l'assommer à coups de pierres ; mais Alexandre lui retint le bras. Ce ne seroit pas la première fois qu'on auroit vû de ces ames basses qui pour faire leur cour au Souverain , sont prêtes à sacrifier les personnes les plus chères ; mais on croit que Cénus ne chercha à tuer Philotas que dans le dessein de lui épargner de plus cruels supplices. Le Roi pour se donner un air d'équité & de modération , voulut qu'on observât les formalités ordinaires , & que l'Accusé fût ouï dans ses défenses.

Philotas eut donc permission de plaider sa cause. Il ne montra point d'abord cette fermeté d'ame qu'on devoit naturellement attendre d'un homme de guerre. A peine pouvoit-il proférer une seule parole ; ses yeux étoient inondés de pleurs , & il tomba évanoui entre les bras d'un de ses Gardes ; cependant il reprit courage , & se disposa à parler. Ayant témoigné quelque envie de se servir en cette occasion de la langue Grecque , afin d'être mieux entendu des différens Soldats qui composoient l'Armée : Voyez, dit Alexandre, jusqu'à quel point il méprise son pays ,

puisqu'il n'en veut pas même parler le langage. Après cette réflexion plus maligne que judicieuse, le Roi se retira, & Philotas harangua de la sorte. » Il » ne me sera pas difficile de trouver » des paroles pour me défendre ; mais » en cherchant à me justifier, je crains » qu'il ne m'échappe quelques traits » de vivacité & d'emportement qui » achevent de me rendre odieux. Un » homme dont l'esprit est aigri par les » malheurs, se contient rarement dans » les bornes de la modération : mais » quand bien même je parlerois avec » toute la circonspection imaginable, » on ne révoqueroit pas pour cela » l'Arrêt qui est sans doute prononcé » contre moi. Puisque le Roi refuse » de m'entendre, je dois me regarder » comme un homme déjà condamné à » mort. Que ma situation est cruelle ! » je ne puis prouver mon innocence » sans taxer d'injustice celui qui doit » être mon principal Juge. Cependant » ne nous abandonnons pas dans cette fâcheuse extrémité, & qu'il ne » soit pas dit que Philotas, faute de se » défendre, a lui-même contribué à sa » perte. De quoi m'accuse-t-on ? D'avoir tramé le plus horrible des com-

» plots contre la personne de mon Roi ?
» Mais les témoins ont-ils déposé que
» j'étois au nombre des conspira-
» teurs ? Quand on fit connoître à Ni-
» comachus tous ceux qui trempoient
» dans la conjuration , leur parla-t-on
» de Philotas ? On sçait que pour en-
» gager un homme obscur à prendre
» parti en ces sortes d'occasions , on
» ne manque jamais de lui nom-
» mer les gens d'un rang supérieur ,
» qui doivent être les Chefs d'une pa-
» reille entreprise. Or j'ose dire qu'un
» nom tel que le mien ne méritoit pas
» d'être oublié. Peut être est - ce par
» égard pour ma personne que Dym-
» nus n'a pas fait mention de moi ;
» mais les autres conjurés auroient-ils
» les mêmes ménagemens , & après
» avoir eu part à leur crime , ne se fe-
» roient-ils pas un espèce de plaisir de
» m'associer à leur disgrâce ? Les cri-
» minels ne s'épargnent guères , & la
» torture les force d'avouer leurs com-
» plices.

» Il faut donc en revenir au prin-
» cipal grief qu'on peut m'objecter.
» Pourquoi ai-je cédé un avis de cette
» importante ? Je croyois qu'il ne se-
» roit plus nécessaire de me justifier

» sur cet article. Le Roi sembloit m'a-
» voir pardonné , en me tendant la
» main , & en m'admettant à sa table.
» Qu'ai-je fait depuis ce tems-là qui
» ait pû me rendre criminel ? Je m'i-
» maginois si peu avoir sujet de crain-
» dre pour ma vie , qu'au sortir du re-
» pas auquel j'avois été invité par le
» Roi , je me couchai tranquillement ,
» & fus bientôt enseveli dans un pro-
» fond sommeil. Avant & après l'exé-
» cution d'un grand crime , on est tour-
» menté par les remords de la conf-
» cience comme par autant de furies ,
» & les douceurs du repos sont incon-
» nues aux scelerats. J'ai négligé un
» avis important ; mais de quelle part
» me venoit cet avis ? D'un jeune hom-
» me qui n'avoit ni preuves , ni té-
» moins de ce qu'il rapportoit , & qui
» alloit donner l'alarme à tout le mon-
» de , si on ajoutoit foi à ses discours.
» D'ailleurs , il me paroissoit étrange
» que ce fut Cebalinus * qui vint m'a-

* Il faut se rappeler que Dymnus décou-
vrit la Conjuration à son ami Nicomachus ,
& que ce dernier révéla tout à Cebalinus
son frere , qui avertit Philotas de ce qui se
passoit.

» vertir de ce qui se passoit. Si son frere
» l'eût désavoué, quel déplaisir pour
» moi d'avoir jetté dans l'embarras
» les plus grands Seigneurs de la Cour
» qui auroient pû me reprocher avec
» raison, qu'on ne doit pas sur des
» rapports peu certains compromettre
» des personnes d'un rang distingué.
» La conjuration, direz-vous, n'est point
» une chimère, & Dymnus en se tuant
» a fait voir qu'elle n'étoit que trop
» réelle. Mais ce malheureux ne s'étoit
» pas encore donné la mort, lorsqu'on
» vint me confier un funeste secret,
» ainsi on n'en peut rien conclurre
» contre moi. Si j'eusse été véritable-
» ment coupable, aurois-je laissé vi-
» vre Celibanus qui venoit me prier
» de me trahir moi-même en décou-
» vrant la conjuration. Un coup de
» poignard m'auroit bien-tôt délivré
» d'un homme qui alloit me perdre
» avec tous mes complices. Quoi !
» j'ai conspiré contre les jours d'Ale-
» xandre ! Et qui m'a donc empêché
» d'exécuter ce projet ? Ne me suis-je
» pas trouvé seul avec le Roi dans son
» appartement ! pourquoi ne me pas
» servir alors de mon épée ? Peut-être
» que je n'osois rien entreprendre sans

» Dymnus. C'est donc lui qui étoit
» le Chef de l'entreprise , & l'ambi-
» tieux Philotas qu'on accuse d'aspirer
» au Royaume de Macédoine devoit
» obéir aux ordres d'un homme obs-
» cur qu'il n'auroit peut-être jamais
» connu , sans l'affaire qui vient d'ar-
» river. Mais en supposant que je
» suis à la tête de la conjuration ,
» quelles mesures ai-je prises pour la
» faire réussir ? Où sont les Officiers &
» les Soldats que j'ai corrompus par
» mes largesses ? On me reproche en-
» core d'avoir été l'ami d'Amyntas.
» Mais lorsque j'étois attaché à ce jeu-
» ne Prince , pouvois-je prévoir qu'il
» se révolteroit un jour contre son pa-
» rent & son Roi ? Si mon amitié étoit
» regardée comme un crime , pourquoi
» avoir attendu si long-tems à m'en
» punir ? J'ai écrit autrefois que je
» plaignois ceux qui avoient à vivre
» sous un homme qui se croyoit fils
» de Jupiter. Je sens bien que cette
» noble franchise me coutera la vie ;
» oui , je l'ai écrit , je le confesse ;
» mais ce fut pour empêcher le Roi de
» se vanter hautement d'une chose qui
» pouvoit le faire haïr de tous ses Su-
» jets. Si le plus puissant des Dieux

contre Alexandre-le-Grand. 31

» a reconnu Alexandre pour son fils ,
» qu'on aille consulter sur mon inno-
» cence l'Oracle qui a mis le Roi au
» nombre des immortels ; en cas que
» je sois coupable , Jupiter ne man-
» quera pas de venger son propre sang.

» Ceux qu'on accuse du crime de
» Leze-Majesté , ont coutume de faire
» venir leurs parens devant les Juges.
» Hélas ! il ne me reste plus personne
» que je puisse faire comparoître en
» présence de cette Armée. J'avois
» deux freres , la mort vient de me les
» enlever depuis peu. Il ne me reste
» plus qu'un pere à qui je ne puis avoir
» recours, puisqu'il est loin d'ici & qu'on
» le croit aussi coupable que moi. Ce
» Parmenion qui s'étoit vû à la tête
» d'une famille si florissante , est sur le
» point d'être précipité dans le tombeau
» avec le seul fils qui lui reste. Etoit-
» ce donc moi , ô mon pere , qui devois
» avancer la fin de vos jours , & falloir-
» il que vous me missiez au monde sous
» une si funeste constellation ? Je ne sçai
» qui est le plus à plaindre ou de vous
» ou de moi ; je meurs dans la force de
» mon âge : pour vous , on va vous ar-
» racher une vie que la nature alloit
» bien-tôt vous redemander. Hélas !

32 *Conjuration de Philotas ,*

» vous avez été aussi, sans le vouloir ;
 » l'auteur de ma mort. On n'eut au-
 » tresfois aucun égard à vos Lettres ,
 » lorsque vous mandates que le Méde-
 » cin Philippe vouloit empoisonner le
 » Roi. On vous regarda comme un
 » homme trop crédule ; je craignois de
 » mériter un semblable reproche , &
 » voilà ce qui cause aujourd'hui mon
 » infortune. Si nous nous rendons suf-
 » fects , soit que nous parlions ou que
 » nous gardions le silence , que faut-il
 » donc faire ? *Ne pas conspirer contre ses*
bienfaiteurs , répondit quelqu'un des
 assistans. « Tu as raison , qui que tu
 » sois , repartit Philotas , & s'il est vrai
 » que je sois criminel , je me sou mets à
 » toutes sortes de supplices ; mais je
 » finis, car je vois bien que mes dernières
 » paroles n'ont pas été bien reçues.
 Après qu'il eut ainsi achevé sa haran-
 gue , ses Gardes le remenerent en pri-
 son.

Jusqu'à présent il n'est pas facile de
 décider si Philotas avoit réellement
 part à la conjuration. Un homme de
 son rang devoit y jouer le principal
 rôle , & cependant aucun des témoins
 ne dépose contre lui. Pourquoi Dym-
 nus ne l'auroit-il pas nommé parmi les

autres conspirateurs ? Voilà ce qu'on a de la peine à comprendre. Aussi c'est un des plus forts moyens dont le fils de Parmenion se sert pour sa défense. S'il se fût senti criminel , ne devoit-il pas se défaire de Cébalinus lorsque celui-ci vint le trouver pour lui donner avis de ce qui se tramoit contre Alexandre. Il est contre la prudence de laisser vivre un homme qui peut nous perdre à chaque instant ; & en supposant que Philotas avoit dessein d'assassiner son Roi, il ne se feroit pas fait un scrupule de poignarder un simple particulier. Parmi les différentes preuves que l'accusé apporte pour sa justification , il y en a une qui est plus spécieuse que solide. Rien , dit-il , n'étoit plus facile que d'exécuter le projet dont on pense que je suis l'auteur. Lorsque je me trouvois seul avec le Roi ne pouvois-je pas dans ce moment me servir de mon épée ? Oui , sans doute ; mais dans une pareille entreprise , il ne s'agissoit pas simplement de tuer le Roi, il falloit encore commettre ce crime impunément , & recueillir le fruit d'un pareil assassinat. Or les mesures n'étoient peut-être pas encore bien prises pour l'exécution de ce grand dessein. Les reproches qu'on fait à Philotas de mépri-

fer le langage de son païs , de ne pas trop croire à la prétendue divinité d'Alexandre , d'avoir été en liaison avec Amyntas , tous ces reproches , dis-je , ne prouvent rien contre le fils de Parmenion. La seule chose qu'on pouvoit raisonnablement lui objecter , étoit de n'avoir pas donné avis de la conjuration : ce qu'il dit là-dessus pour se justifier , n'est pas sans réplique. Mais après tout , il pouvoit bien se faire qu'il n'eût gardé le silence que par discrétion , & dans la crainte d'inquiéter mal-à-propos & Alexandre & les Seigneurs de la Cour , qui se trouvoient compliqués dans cette affaire. Les Lecteurs seront peut-être embarrassés pour porter leur jugement ; les Soldats ne le furent pas moins & ils ne sçavoient quel parti prendre sur une matière si délicate ; mais ils ne demeurèrent pas long-tems dans l'incertitude. Un Officier appelé Belus dont la férocité des mœurs égaloit la grandeur du courage , & qui de simple Soldat , étoit parvenu aux premiers grades militaires , voyant que les Macédoniens gardoient le silence , se mit à leur représenter que cent fois Philotas les avoit chassés de leurs logemens pour y mettre une troupe de vils esclaves ; que cet

efféminé ne pouvoit souffrir qu'aucun de ses compagnons logeât auprès de lui, de peur qu'on ne vînt à troubler son sommeil ; que tous les chemins étoient couverts de ses fastueux équipages , & qu'il regardoit ses compatriotes comme des barbares pour lesquels il n'avoit que du mépris. Il veut , ajouta-t-il , » qu'on » aille consulter Jupiter - Hammon , » lui qui a eu l'audace d'accuser ce Dieu » de mensonge lorsqu'il a reconnu Alexandre pour son fils ; il est aisé d'entrevoir à quel dessein Philotas demande qu'on envoie vers l'Oracle , c'est pour donner le tems à Parmenion qui commande en Médie de pourvoir à ses affaires, & d'exécuter son détestable projet. Il est juste cependant qu'on se rende au Temple d'Hammon , mais c'est pour remercier Jupiter d'avoir préservé son fils des coups que vouloient lui porter une troupe de perfides Sujets.

Ce Discours fit une si forte impression sur le cœur des Soldats , que la plupart se mirent à crier : *Qu'on nous laisse déchirer le Parricide.* Comme Philotas s'attendoit à souffrir de longs & de cruels supplices , il souhaitoit en cet instant qu'on le livrât à la fureur des

Macédoniens. Alexandre reparut alors devant l'Armée , & remit le jugement au lendemain. Il fit ensuite appeller les principaux Seigneurs de sa Cour pour délibérer avec eux sur cette importante affaire. Le plus grand nombre vouloit qu'on lapidât le malheureux Philotas , mais Ephestion , Cratere & Cénus opinèrent à la torture , & firent revenir tous les autres à cet avis. Ces trois Courtisans qui les premiers opinèrent de la sorte , sortirent sur le champ pour faire appliquer le Criminel à la Question. Alexandre fit aussi-tôt rappeler Cratere , & lui dit à l'oreille quelque chose dont on n'a jamais eu connoissance ; ensuite il se retira tout seul dans son appartement , & demeura une partie de la nuit sans se coucher , pour apprendre des nouvelles de tout ce qui se passeroit. Ceux qui étoient chargés de mettre Philotas à la torture exposèrent à ses yeux tous les instrumens dont on alloit se servir pour arracher l'aveu de son crime. A cette vue le fils de Parmenion s'écria : *Pourquoi tardez-vous à faire mourir un homme qui confesse d'être ennemi du Roi , & de l'avoir voulu assassiner ? Oui , j'ai eu ce dessein , & il n'a pas tenu à moi qu'on n'en soit venu à l'exécution. Aussi-tôt on le*

dépouille , on lui bande les yeux , & on lui fait souffrir les plus horribles tourmens. Cet homme qui étoit tombé en défaillance lorsqu'il ne s'agissoit que de plaider sa cause , eut assez de courage pour ne pas laisser échapper un seul cri , ni le moindre gémissement , tandis qu'on lui déchiroit le corps à coups de fouets. On ne se contentoit pas de le mettre en pièces par une flagellation si cruelle , on lui appliquoit encore le feu dont on sçait que les atteintes causent les plus vives douleurs.. C'est ainsi que de lâches Courtisans , sous prétexte de témoigner du zèle pour leur Roi , se faisoient un barbare plaisir d'exercer leur vengeance particulière. Le corps de Philotas s'enfla bien-tôt par l'inflammation des playes , & comme les coups ne tomboient plus que sur des os nuds & décharnés , il ne put résister davantage à la rigueur d'une si affreuse torture , & il promit de dire tout ce qu'on vouloit sçavoir , pourvû qu'on lui donnât un peu de relâche. Mais auparavant il voulut qu'on jurât par la vie d'Alexandre qu'on feroit cesser les tourmens ; on le lui accorda. Se tournant alors du côté de Cratere : *Que veux-tu donc que je dise* , lui demanda-t-il ? Cratere indi-

gné rappelle les bourreaux , Philotas prie alors qu'on le laisse respirer un instant & promet de tout déclarer. Et voici ce qu'il déposa.

Hegelocus qui fut tué à la dernière bataille , & qui étoit fort ami de mon pere , est la principale cause de tous nos malheurs. Cet Officier sçachant que le Roi se faisoit passer pour le fils de Jupiter , vint un jour nous trouver & nous dit : „ Nous n'avons plus d'Alexandre ,
„ nous n'avons plus de Roi ; nous sommes tombés sous la tyrannie d'un
„ monstre d'orgueil également insupportable & aux Dieux auxquels il s'égale ,
„ & aux hommes sur qui il s'élève. En-
„ nyvré de ses succès , il a cru follement qu'on devoit lui ériger des Autels , qu'il sçache que sa Divinité est
„ le prix de notre sang. Ne nous sommes-nous tant de fois exposés aux
„ plus grands périls que pour nous donner un maître superbe qui regarde
„ avec mépris le reste de humains ? Délivrons l'Univers du Tyran qui l'opprime , & on nous mettra aussi au
„ nombre des Dieux. Eh ! qui pourroit
„ vivre plus long-tems sous un Prince dénaturé qui a fait périr ses plus proches
„ parens , & qui n'a pas vengé la mort de

„ son Pere ? „ Telles furent les invectives d'Hegelocus. Comme c'étoit à la fin du souper, continua Philotas, que cet homme nous tint de si singuliers propos, nous crûmes que les vapeurs du vin avoient pû lui troubler la tête, & nous attendîmes au lendemain pour voir s'il seroit encore dans les mêmes sentimens. Cette conversation ne laissa pas que de nous inquieter mon pere & moi. Nous ne manquâmes pas dès le matin d'envoyer chercher Hegelocus, qui nous répéta tout ce qu'il avoit dit le jour précédent, & il ajouta que si nous voulions être les Chefs d'une si belle entreprise, il nous seconderoit de grand cœur ; mais que si nous refusions d'être de la partie, il n'en seroit plus parlé. Parmenion se laissa séduire, & il lui sembla à propos d'attendre que Darius fût mort pour exécuter notre projet ; car ç'eût été travailler pour l'ennemi que de faire périr Alexandre pendant la vie du Monarque Persan ; au lieu qu'après le trépas de ce dernier, l'Asie & tout l'Orient seroient le fruit de notre rebellion. On se jura fidélité de part & d'autre, & on attendit des circonstances favorables. Voilà tout ce que j'avois à vous dire ; car pour ce

40 *Conjuration de Philotas* ,
qui est de l'affaire de Dymnus , je vous
proteste que je n'en ai aucune connois-
sance. Que me couteroit-il d'avouer ce
dernier crime , après ce que je viens de
déclarer ?

Si on peut condamner un homme
sur un aveu que lui arrache la violence
des tourmens , Philotas en avoit plus
dit qu'il n'en falloit pour être conduit
au supplice. On ne se contenta pas néan-
moins de ce qu'il venoit de déposer
contre lui-même , & on le remit à la
torture , pour le contraindre d'avouer
qu'il avoit eu part à la dernière conju-
ration. Cratere ne rougit point de faire
l'office de bourreau , & il donnoit de
grands coups de javelot sur le visage &
sur les yeux de l'infortuné Philotas. De
sorte que celui-ci pour s'épargner de
cruelles douleurs , soit qu'il fût réelle-
ment coupable , déclara enfin „ qu'il
„ avoit trempé dans le complot qu'on
„ venoit de découvrir nouvellement.
„ Comme mon pere est fort âgé , dit
„ Philotas , & qu'il pouvoit me man-
„ quer au premier jour , je me suis pres-
„ sé d'exécuter mon projet , tandis que
„ Parmenion commandoit une Armée
„ puissante , & qu'il avoit en son pou-
„ voir des trésors immenses. Vous pou-

„vez faire de moi tout ce qu'il vous
„plaira , mais je vous proteste que mon
„pere n'a eu aucune part à cette dernie-
„re entreprise.

On jugea alors que le fils de Parmenion en avoit assez dit , & on fut avertir le Roi de tout ce qui venoit de se passer. Alexandre ordonna que le lendemain on feroit la lecture de la déposition de Philotas en présence des Macédoniens. Comme ce malheureux ne pouvoit plus se soutenir , on le porta dans le lieu où se tenoit l'Assemblée. On amena en même-tems Demetrius accusé d'être un des conspirateurs ; mais il n'en vouloit pas convenir , & protestoit avec serment qu'il n'étoit pas coupable. Philotas tournant alors les yeux de tous côtés , apperçut un jeune homme appelé Calys , auquel il dit : *Quoi ! tu souffriras que Demetrius mente de la sorte , & que je sois encore tourmenté !* Aussitôt on se saisit de celui à qui Philotas venoit d'adresser la parole , qui confessa en tremblant que lui & Demetrius étoient du nombre des conjurés. Sur le champ , on donne le signal , & aussitôt Philotas avec tous ses complices fut assommé à coups de pierres , selon la coutume de Macédoine.

42 *Conjuration de Philotas,*

Après ce qu'on vient de lire, il paroît que le fils de Parmenion étoit coupable ; car quoi qu'on avoue quelquefois à la torture des crimes qu'on n'a jamais commis, on ne peut pas faire valoir cette raison en faveur de Philotas. Il entre en des détails trop circonstanciés sur tout ce qui regarde la première conjuration *. A l'égard de la seconde, outre qu'il convient lui-même d'y avoir participé, il en est encore convaincu par ses complices. Il ne falloit rien moins qu'une pareille conviction pour le faire périr ; car il étoit si puissant, que sa mort auroit pû causer un soulèvement général dans toute l'Armée, si on n'avoit pas eu contre lui des preuves convaincantes. Mais dès qu'on vit clairement qu'il étoit criminel, il ne trouva plus de compassion même dans le cœur de ses amis.

Alexandre ne se fit guères d'honneur dans le cours de cette importante affaire ; il montra un dessein formé de perdre Philotas dans un tems où celui-ci paroissoit plutôt innocent que

* La Conjuration dans laquelle Hegelocus avoit engagé Parmenion & Philotas.

coupable ; rien de plus irrégulier que les commencemens de la procédure. Etoit-il permis sur de simples soupçons , de traiter d'une manière aussi barbare qu'ignominieuse un Officier de la première distinction , & qui avoit rendu des services essentiels à son Maître ? Ne peut-on pas être imprudent sans être criminel ? Avant la conclusion du procès comment décider lequel de ces deux titres convenoit à Philotas ? Il étoit aisé de voir qu'Alexandre avoit juré la perte d'un homme qui lui déplaisoit depuis long-tems pour n'avoir pas voulu fléchir le genou devant le prétendu fils de Jupiter. Quelle foiblesse dans un si grand Roi ! Il faut cependant convenir que si Alexandre se fût conduit d'une manière plus équitable , il seroit infailliblement devenu la victime du complot de ses ennemis.

Lorsque quelqu'un en Macédoine avoit commis un crime de Lèse-majesté , tous les parens & les amis du coupable étoient enveloppés dans sa disgrâce. Aussi dès qu'on sçut que Philotas venoit d'être appliqué à la Question , tous ceux qui lui étoient unis par les liens du sang ou de l'amitié , se tuèrent pour la plupart , les autres s'enfui-

44 *Conjuration de Philotas ,*

rent dans les montagnes & remplirent le Camp de consternation & d'effroi ; de sorte qu'Alexandre pour arrêter ce désordre fit publier qu'on eût à se tenir tranquille & qu'on n'observeroit point à la rigueur les loix Macédoniennes.

Après la mort de Philotas , on fit des informations contre ses amis , & surtout contre Amyntas & Simmias pour lesquels il avoit eu le plus de tendresse. Alexandre les croyoit coupables , & il exposa les raisons qu'il avoit pour les soupçonner. Amyntas ayant eu ensuite permission de se défendre , adressa la parole au Roi , & lui dit : Seigneur , „ c'est à tort qu'on me fait un crime „ d'avoir été l'ami de Philotas. Ne m'é- „ toit-il donc pas permis de rechercher „ la protection d'un homme qui jouis- „ soit de la plus haute faveur , & dont „ le crédit pouvoit me procurer les „ plus grands avantages ? Depuis quand „ a - t - on coutume de déplaire aux „ Rois , quand on fait la cour à leurs „ plus chers favoris ? Je le dirai „ hardiment , Seigneur , sans vous , je „ ne me verrois pas réduit à me justifier „ sur cet article ; c'est vous qui m'avez „ rendu criminel , parce que j'ai cru „ que l'intérêt de ma fortune exigeoit

„ que je m'attachasse à un de nos prin-
„ cipaux Officiers, que vous preniez
„ plaisir à combler de bienfaits. Si vous
„ voulez punir tous les amis de Philo-
„ tas, ou ceux qui ont voulu l'être, pu-
„ nissez donc toute l'Armée. La Reine
„ votre mere, vous a écrit que mes
„ freres & moi nous étions vos enne-
„ mis. Plût aux Dieux que les soins
„ qu'Olympias a de son fils fussent un
„ peu plus circonspects, & qu'elle ne
„ remplît point votre esprit de vaines
„ terreurs. C'est à regret que je vais
„ divulguer le motif de la haine qu'elle
„ a conçue contre nous. Mais il est des
„ occasions où on doit parler au ris-
„ que de déplaire aux personnes les plus
„ respectables. Vous vous souvenez,
„ Seigneur, que vous m'envoyâtes il y
„ a quelque tems en Macédoine pour
„ y lever des troupes, vous me dites
„ qu'il y avoit quantité de jeunes gens
„ propres au métier de la guerre qui se
„ cachotent dans le Palais de la Reine
„ de peur de venir partager nos travaux.
„ Vous m'ordonnâtes de n'avoir en vue
„ que vos intérêts, & de vous amener
„ cette jeunesse indolente à qui l'on inf-
„ pireroit bien-tôt des inclinations bel-
„ liqueuses; je vous obéis, & pour

46 *Conjuration de Philotas* ,
„ avoir servi mon Roi , je m'attirai l'in-
„ dignation de sa mere.

Pendant qu'Amyntas parloit , on
aména son frere Polémon qui avoit pris
la fuite pendant qu'on donnoit la Ques-
tion à Philotas. Peu s'en fallut qu'on ne
tuât sur le champ ce pauvre jeune hom-
me , qui ne s'étoit enfui que dans la
crainte d'éprouver la rigueur, ou plutôt
l'injustice des loix Macédoniennes *.
Polémon s'adressant à l'Assemblée, dit :
„ Je n'ai point de prieres à faire pour
„ moi , pourvu que ma fuite ne fasse
„ point de tort à mes freres. Si j'ai fait
„ une faute , elle est personnelle & ne
„ doit retomber que sur moi. „ Ce dis-
cours attendrit les Soldats, & le jeune Po-
lémon sembloit pénétré de la plus vive
douleur à cause du danger où il avoit
mis ses freres. Amyntas le regardant
d'un air furieux : „ Il est bien tems de
„ pleurer , lui dit-il , c'étoit en fuyant
„ de ces lieux qu'il falloit répandre des
„ larmes. Vois à quoi tu me réduis ; je
„ suis contraint , pour me justifier , de
„ me déclarer contre toi. Alors tous

* J'ai dit plus haut qu'on punissoit de mort
les parens & les amis des criminels de Leze-
Majesté.

les Soldats fondirent en pleurs , & s'écrierent : Il faut pardonner à ces braves gens , ils ne sont point coupables. Les Seigneurs de la Cour intercédèrent aussi , & Alexandre accorda la grace qu'on demandoit avec tant d'ardeur.

Lorsque Philotas eut cessé de vivre , ceux même qui venoient de lui arracher la vie , oublièrent son crime , & ne se souvinrent plus que de ses malheurs. On se repentoit déjà d'avoir traité si cruellement un homme que son mérite & ses services avoient rendu digne d'un meilleur sort. Ces sentimens de compassion ne devoient pas beaucoup plaire à Alexandre ; mais ce Prince s'en inquiéta assez peu , & il songea aux moyens de faire périr le pere de celui dont on pleuroit la fatale destinée. Le Roi s'adressa pour l'exécution de cette entreprise à Polydamas , l'intime ami de Parmenion , & lui dit : „ Voyez combien „ j'ai de confiance en vous ; je veux „ me défaire du Commandant de la „ Médie ; je sçai l'affection qu'il a „ toujours eue pour vous. Mais l'amitié „ doit être comptée pour rien , quand il „ s'agit de servir son Roi. Partez en „ diligence , & apportez-moi la tête de „ Parmenion. Polydamas promit tout

ce qu'on voulut , trop charmé de gagner les bonnes grâces de son Maître par un lâche assassinat. Il part , se rend dans la Médie , va trouver quelques-uns des principaux Officiers , & leur présente des Lettres qui contenoient les ordres d'Alexandre au sujet de ce qui alloit se passer. Sur ces entrefaites Parmenion apprend l'arrivée de Polydamas. Il le fit chercher partout dans l'impatience de revoir son ancien ami , & d'apprendre des nouvelles du Roi. Le Commandant de la Médie se promenoit tranquillement dans son parc au milieu des Capitaines qui devoient le poignarder. Dès qu'il aperçut Polydamas , il courut au-devant de lui , & le reçut de la manière la plus obligeante. Après les complimens ordinaires , son cruel assassin lui présente deux Lettres , l'une d'Alexandre , & l'autre de Philotas *. Parmenion en ouvrant la première , demanda ce que faisoit le Roi ; vous allez l'apprendre , lui répondit-on , par les Lettres qu'on vous écrit. Après qu'il en eut fait la lecture. Quoi ! dit-il ,

* Comme on s'étoit servi du cachet de Philotas , Parmenion crut que cette Lettre étoit de son fils.

Alexandre

Alexandre se prépare encore à attaquer de nouveaux ennemis? Ce Prince est infatigable ; mais il est bien - tôt tems qu'il songe à jouir du fruit de ses conquêtes. Ensuite il prit la Lettre écrite au nom de Philotas , & tandis qu'il étoit occupé à la lire , Cléandre lui enfonça un poignard dans le cœur. Les autres Officiers lui porterent encore plusieurs coups & lui arracherent la vie. Ses Gardes qui étoient à l'entrée du parc , coururent au Camp & publièrent cette triste nouvelle. Les soldats prennent aussi-tôt les armes , & se rendent au lieu où venoit de se passer cette scène sanglante , menaçant de mettre tout à feu & à sang si on ne leur livre les meurtriers de leur Général. Pour calmer la furie des troupes, on leur montra les ordres d'Alexandre, & on leur apprit pour quelle raison leur Commandant venoit d'être mis à mort. Dès qu'on eut fait connoître aux soldats les volontés du Roi , ils ne se porterent à aucune extrémité , mais ils n'en témoignèrent pas moins leur indignation , & ils voulurent absolument qu'on leur livrât le corps de leur Général pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Telle fut la fin tragique de l'infor-

50 *Conjuration de Philotas , &c.*
tuné Parmenion , l'un des plus grands
hommes qu'eût jamais produit la Ma-
cédoine. Sage & pénétrant dans les
conseils , hardi dans l'exécution , heu-
reux dans ses entreprises , considéré
des Grands , adoré des soldats , bon
pere , tendre ami , aussi illustre pen-
dant la paix , que pendant la guerre ;
il ne lui manquoit pour être un héros ,
que d'être un Sujet fidèle. Il avoit été
dans la plus intime confiance de Phi-
lippe & d'Alexandre. Ce fut lui qui ou-
vrit à ce dernier le passage de l'Asie ,
qui le seconda dans toutes ses expédi-
tions les plus importantes , qui eut part
à tous ses périls , qui lui procura les plus
brillans succès , & qui ternit enfin l'é-
clat de tant de belles actions par la plus
noire des perfidies.

Fin de la conjuration de Philotas.



CONJURATION DE CATILINA.

LA Republique Romaine avoit été plus d'une fois sur le point de succomber sous les efforts de quelques citoyens mécontents ; mais jamais ce florissant Etat ne fut si prêt de sa ruine que dans le tems où Catilina résolut de se rendre maître de Rome , & d'en exterminer les plus illustres Sénateurs. Cette Capitale du monde ne dut sa conservation qu'au zèle & à la vigilance de son Consul ; mais avant d'entrer dans le détail de ce fameux événement , commençons par tracer le portrait de l'indigne Romain qui forma un si horrible projet.

Les premières actions de Catilina furent des crimes énormes. Dès sa tendre jeunesse il corrompit une Vestale , & débaucha une jeune Romaine de grande qualité , dont il eut une fille qui devint ensuite sa femme. Aux incestes il joignit les assassinats. Étant devenu éperdument amoureux d'une veuve , que sa tendresse pour un fils unique empêchoit de songer à un second mariage , il em-

poisonna le fils & épousa la mere. A quels excès de cruauté ne se porta-t'il pas dans le tems des proscriptions? Ministre impitoyable des fureurs de Sylla, il prit plaisir à faire couler le plus pur sang des Romains.

Catilina étoit d'une illustre naissance qui le mettoit en droit d'aspirer aux premières dignités de la République. La force de son corps égaloit la grandeur de son courage, & la méchanceté de son ame surpassoit encore l'étendue de son genie. Personne ne fut plus habile dans l'art de la dissimulation, qui est si nécessaire à ceux qui méditent de pernicious dessein. Obligé de traiter avec des personnes de différens caractères, il sçavoit tellement s'accommoder aux mœurs d'un chacun, qu'il plaisoit également à tout le monde. Ami secret des plus insignes scelerats, il ne frequentoit en public que des citoyens vertueux. On trouvoit toute la simplicité de l'ancienne Rome dans quelques-uns de ses appartemens, en d'autres tout y respiroit le luxe, la mollesse & la volupté. Continuellement livré aux plaisirs de l'amour, il n'en étoit pas moins propre aux exercices de la guerre, & passoit sans peine des dé-

lices de la ville aux fatigues d'un Camp. Ravisseur injuste du bien d'autrui, il répandoit le sien avec profusion. Ambitieux jusqu'à l'excès, il n'y avoit rien de si grand à quoi il ne se crût en droit de prétendre. Dès qu'il eut formé le projet de détruire la République, il travailla à cacher ses deffauts & à leur substituer l'apparence des vertus. Tel étoit cet homme fameux qui voulut établir sa fortune sur les ruines de la Capitale de l'Univers.

Aussi tôt que Catilina eut formé le détestable projet de détruire sa Patrie, il chercha des complices, & il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans une ville où le luxe avoit introduit toutes sortes de crimes. Les gens perdus d'honneur & de réputation, ceux dont la débau- che avoit occasionné la ruine & à qui il ne restoit plus de ressources que dans le bouleversement de l'Etat, les meurtriers & les assassins qui vouloient se soustraire à la rigueur des loix; en un mot tous les mauvais citoyens dont Rome étoit alors remplie, venoient se ranger auprès de Catilina qui les recevoit gracieusement & les flatoit des plus belles espérances, sans cependant leur faire connoître encore ses véritables

desseins. De toutes les personnes qui se présentoient pour être au nombre de ses amis ou de ses satellites , les jeunes gens étoient ceux auxquels il faisoit ordinairement plus d'accueil. Il sçavoit que dans le premier âge de la vie on est susceptible de toutes sortes d'impressions , & que les inclinations les plus vertueuses ne tiennent pas long-tems contre de mauvais exemples. En effet parmi ces jeunes gens , il s'en trouvoit quelques-uns qui n'avoient pas encore le cœur corrompû , mais sous la conduite d'un tel maître ils faisoient bientôt des progrès dans le crime , & ils devenoient les principaux ministres des vengeances de Catilina. De peur qu'ils ne perdissent l'habitude de tremper leurs mains dans le sang , on pouffoit la barbarie jusqu'à leur faire égorger des personnes dont on n'avoit aucune raison de souhaiter la mort.

Tous ceux qui entrèrent dans les complots de Catilina , n'étoient pas des gens obscurs & sans nom. On comptoit parmi les conjurés des Chevaliers Romains & même des Sénateurs. Lentulus, Cassius , Cethegus & quelques autres qui n'étoient pas moins distingués par leur naissance , ne rougirent point de

s'associer à une troupe de scélérats. Crassus & César eurent aussi à ce qu'on croit quelque part à cette intrigue. Le dernier surtout fit naître des soupçons qu'il ne confirma que trop dans la suite; mais il se comporta avec beaucoup d'adresse, & voulut voir quel tour prendroient les affaires avant de s'y engager entièrement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit tout son possible pour sauver la vie aux complices de Catilina, lorsqu'on se fut saisi de leurs personnes. A l'égard de Crassus on prétend qu'il fut instruit de tout ce qui se passoit, & qu'il comptoit même se mettre à la tête de l'entreprise en cas d'un heureux succès, afin de pouvoir rabattre l'autorité de Pompée dont il étoit jaloux.

Les projets que Catilina rouloit dans sa tête, le priverent bien-tôt des douceurs du sommeil. La crainte d'être trahi par quelques-uns de ses complices, la vue des périls auxquels il alloit s'exposer, l'horreur des crimes qu'il lui faudroit commettre, toutes ces affreuses idées se présentoient vivement à son esprit, & l'empêchoient d'être un instant tranquille. Sur son visage, dans ses yeux, à sa démarche, on s'ap percevoit aisément de l'agitation de son ame,

& que ne devoit-on pas craindre dès-lors de la part d'un tel homme ? Catilina qui s'imagina peut-être qu'on commençoit à le soupçonner , se hâta d'en venir à l'exécution de son projet. Les circonstances lui parurent favorables. Il n'y avoit point alors d'armées en Italie. Pompée dans qui Rome auroit trouvé un défenseur , étoit occupé à faire la guerre aux extrémités du monde ; le Sénat qui s'imaginait n'avoir rien à craindre, veilloit assez négligemment à la sûreté publique ; les soldats qui avoient servi sous Sylla accoutumés aux rapines & au brigandage , souhaitoient de voir rallumer les feux d'une guerre civile ; Catilina enfin qui se croyoit sur d'obtenir le Consulat , n'ambitionnoit cette place auguste que pour avoir lieu d'exercer plus librement ses fureurs. Ce fut donc alors qu'il rassembla les conjurés auxquels il fit la harangue suivante.

» La connoissance que j'ai de votre
 » courage & de votre attachement à
 » ma personne , m'engage aujourd'hui
 » à vous déclarer mes importans des-
 » seins ; j'en ai déjà fait part à chacun
 » de vous en particulier , & je vous as-
 » semble en ce jour pour sçavoir quels

» sont vos sentimens. Il est question de la
» plus noble entreprise que puissent for-
» mer des hommes courageux & enne-
» mis de la servitude. L'Empire est dans
» nos mains , nous pouvons nous en
» saisir. Trouverons-nous jamais une
» plus belle occasion de nous rendre
» heureux ? Voudriez-vous vivre plus
» long-tems sous la Tyrannie de quel-
» ques particuliers qui se sont rendus
» maîtres du Gouvernement , & qui
» nous traitent comme de vils esclaves ?
» Faisons de généreux efforts pour sortir
» d'un état si humiliant. Ne doit-on pas
» préférer une mort glorieuse à une vie
» misérable ? Mais pourquoi parler ici de
» mourir tandis qu'il ne tient qu'à nous
» de vaincre ? Car qui sont nos ennemis ?
» Des hommes énervés & amollis par
» leurs richesses qu'ils étalent sans cesse à
» nos yeux pour nous faire mieux sentir
» le malheur de notre situation. Ces in-
» dignes Romains seront-ils en état de
» nous résister ? Ne souffrons pas qu'ils
» insultent plus long-tems à notre misé-
» re. Fortune, honneurs , dignités , tout
» cela nous attend si nous sommes vain-
» queurs : en continuant de vivre sous le
» joug de nos Tyrans, la pauvreté, l'infamie , l'opprobre seront notre partage.

» C'est à vous de voir ce que vous vou-
 » lez choisir. Si vous prenez , comme je
 » n'en doute pas , le seul parti qui con-
 » vient à des gens de cœur , je vous offre
 » mes services en qualité de Général ou
 » de soldat. La dignité de Consul où
 » j'espère parvenir me mettra en état de
 » faire réussir nos desseins. C'est alors
 » que nous prendrons de concert les me-
 » sures qui nous paroîtront les plus effi-
 » caces pour l'exécution de notre projet.

Les conjurés avant de s'engager à se-
 conder l'entreprise qu'on leur propo-
 soit, demandèrent quelle seroit leur ré-
 compense. La décharge de toutes leurs
 dettes, la liberté du pillage , les biens
 de tous les proscripts , tel fut l'hor-
 rible salaire dont on promit de payer
 leurs services. On assure que Catilina
 voyant ses complices déterminés à tout
 entreprendre , eut recours à un moyen
 qui fait horreur pour les unir plus étro-
 tement ensemble. On leur présenta une
 coupe remplie de sang humain qu'on
 leur fit boire après qu'ils se furent en-
 gagés par des sermens exécrables à ne
 jamais trahir la cause commune.

Tous ceux qui forment en secret
 quelque grande entreprise , devraient
 examiner si les personnes qu'ils veulent

mettre dans leur confidence, n'ont point certains attachemens qui exposent sans cesse un homme à se trahir lui-même & à laisser voir ce qui se passe au fond de son ame. Pour le bonheur de Rome, Catilina ne prit point de singulières précautions : aussi ses desseins ne tarderent-ils pas à être découverts de la manière que je vais dire. Fulvia femme de naissance avoit pour amant un des conjurés qu'on nommoit Quintus Curius. C'étoit un de ces hommes qui ne sçavent pas même garder les secrets où dépend leur propre vie, & qui trouvent autant de plaisir à raconter leurs mauvaises actions qu'à les commettre. Ses débauches continuelles avoient extrêmement dérangé sa fortune, & quoiqu'il eût dépensé la meilleure partie de son bien avec Fulvia, cette femme intéressée comme le sont toutes celles qui font un indigne trafic de leur honneur, n'avoit plus les mêmes complaisances pour un homme qui cesseroit-tôt de plaire en cessant d'être riche. Curius indigné d'une semblable conduite menaça sa Maîtresse de lui plonger un poignard dans le cœur, si elle ne continuoit pas de vivre avec lui comme à l'ordinaire. Après l'avoir ainsi effrayée

par ses emportemens, il tâchoit de la fléchir par les plus magnifiques promesses. Il lui laissoit entrevoir qu'en peu de tems elle se trouveroit dans une situation plus heureuse que jamais, qu'il avoit des moyens sûrs, non-seulement pour rétablir ses affaires, mais encore pour se procurer une fortune brillante qu'il partageroit volontiers avec sa chère Fulvia. Celle-ci qui avoit beaucoup d'esprit pénétra bientôt le sens d'un pareil langage. Dans les divers entretiens qu'elle eut ensuite avec Curius, elle employa toute son adresse pour lui arracher ses secrets, & enfin elle vint à bout de connoître le danger qui menaçoit la République. Au milieu des plus honteux dérèglemens, on conserve quelquefois des sentimens de probité. Fulvia qui voulut sauver tout à la fois & sa Patrie & son amant, fit part à plusieurs personnes de ses découvertes sans nommer celui qui l'avoit si bien instruite. Ainsi ce fut une femme perdue de réputation qui préserva Rome du plus grand des malheurs.

Aussi-tôt qu'on eut appris les desseins de Catilina, on résolut de lui opposer un homme capable de déconcerter tous les projets des conjurés. Pour cela

Il falloit un Consul zélé, actif, vigilant, ferme & courageux. Toutes ces qualités se trouvoient réunies dans Cicéron. Le nom de ce grand homme ne présente communément à l'esprit d'autre idée que celle du plus fameux Orateur qu'aient eu les Romains. Mais il ne bornoit pas ses talens à se faire admirer par la sublimité de son éloquence. C'étoit une des meilleures têtes qu'il y eût à Rome pour le Gouvernement, & le timon de l'Etat ne pouvoit être en de meilleures mains pendant la tempête où la République alloit se trouver exposée. On sera peut-être surpris que je mette le courage au nombre des belles qualités de Cicéron. Je sçai qu'il ne s'est pas acquis de ce côté-là une réputation fort avantageuse. S'il se signala pendant le cours de sa vie, ce ne fut sûrement pas dans la profession des armes. Mais n'est-il point d'autre valeur que celle qui nous fait braver la mort parmi les horreurs de la guerre ? Il ne doit-on pas regarder également comme un homme courageux celui qui s'oppose aux entreprises d'une troupe de scélérats puissans dont on a sans cesse à craindre le ressentiment & la vengeance. Sans doute que les Romains

avoient une meilleure opinion que nous du courage de Ciceron , puisqu'ils crurent trouver en lui un libérateur. La bassesse de sa naissance avoit été jusqu'alors un obstacle à son élévation ; mais dès qu'on vit Rome en danger , tout le monde jetta les yeux sur lui , & il fut élu Consul. On lui donna pour Collegue C. Antonius qui avoit en partage la valeur guerrière , & dont on attendoit de grands services , en cas qu'il fallût en venir à un combat avec les conjurés. Ceux-ci furent dans la dernière consternation en apprenant que Ciceron avoit été élevé au Consulat. Catilina sentit aussi vivement que ses Complices le terrible coup qu'on venoit de lui porter , mais il n'en persista pas moins dans ses détestables projets , & il se prépara à les exécuter. Après avoir emprunté de l'argent de toutes parts , il fit une bonne provision d'armes & les envoya à Manlius qui étoit pour lors à Fesules , & qui fut le premier à commencer la guerre.

Catilina travailloit toujours à se faire des partisans. Il admettoit au nombre de ses complices jusqu'à des femmes qui pouvoient lui être d'une grande utilité par le talent qu'elles ont de séduire.

Celle dont l'acquisition dut lui faire plus de plaisir fut la fameuse Sempornia. Elle joignoit à des agrémens qui pouvoient lui gagner tous les cœurs des vices capables de la faire détester. Une naissance illustre, une beauté rare, un esprit supérieur, voilà les avantages dont la nature l'avoit pourvue. Quoiqu'elle ne fût plus alors dans le printems de son âge, elle pouvoit encore allumer de grandes passions. Personne ne dançoit avec plus de graces, & ne possédoit mieux la Musique. La Langue Grecque lui étoit aussi familière que celle de son pays. Sempornia faisoit aussi de jolis vers ; sa conversation étoit des plus amusantes, & elle charmoit tout le monde par la vivacité de ses saillies. Selon les circonstances elle parloit à merveille le langage de la tendresse ou celui du libertinage. Jamais femme ne sçut mieux jouir de la perte de sa réputation ; car elle méprisoit ouvertement les bienséances de son sexe, & lorsque quelqu'un avoit trouvé le secret de lui plaire, elle ne rougissoit pas de faire les premières avances. Prodigue jusqu'à l'excès, elle étoit peu scrupuleuse sur les moyens d'acquérir de l'argent, & regardoit comme une

bagatelle de nier un dépôt qu'on lui avoit confié. On la soupçonnoit d'avoir trempé dans plusieurs assassinats, & ce n'étoit pas sans raison qu'on portoit sur son compte de pareils jugemens. Elle s'étoit souvent signalée par des actions dont les hommes les plus déterminés paroissent seuls capables. Une femme de ce caractère ne pouvoit manquer de jouer un grand rôle dans la conjuration.

Catilina après avoir fait tous ses préparatifs, eut l'audace de demander le Consulat pour l'année suivante ; espérant bien, en cas qu'il se vît sûr de l'obtenir, d'attirer dans son parti C. Antonius Collegue de Ciceron. Pour celui-ci il n'y avoit pas moyen de le gagner, & les conjurés qui le regardoient avec raison comme un ennemi irréconciliable, formerent le dessein de lui arracher la vie. Mais ils avoient affaire à un homme qui n'étoit pas moins attentif à sa propre conservation qu'à celle de l'Etat. Le prudent Consul étoit toujours accompagné de ses amis & de ses Clients. Ainsi ce fut envain qu'on lui tendit des pièges. Catilina voyant que ni ses brigues pour le Consulat, ni les embuches qu'il dressoit continuelle-

ment à Cicéron ne pouvoient réussir, il résolut d'en venir à la force ouverte. Plusieurs de ses complices se rendirent par son ordre dans quelques villes d'Italie à dessein d'en faire soulever les habitans, mais le Chef des conjurés ne jugea pas à propos de sortir de Rome, où il méditoit de mettre le feu afin de pouvoir exécuter plus facilement ses desseins pendant le désordre que ne manqueroit pas de causer l'incendie. Il commanda en même-tems à ses Satellites de se répandre dans les différens quartiers de la ville, & de se tenir prêts à faire main basse sur tous les Romains. Malgré les peines incroyables qu'il se donnoit continuellement, il ne voyoit point avancer son entreprise. C'est ce qui le détermina à assembler pendant la nuit tous les conjurés, auxquels il reprocha leur indolence & leur peu de courage. Après qu'il leur eut fait part des mesures qu'il avoit prises hors de Rome pour assurer le succès de la conjuration, il ne leur dissimula pas qu'on ne pouvoit rien terminer tandis qu'on laisseroit vivre Cicéron. Aussi-tôt Cornelius Chevalier Romain & Varguntejus Sénateur se chargerent d'assassiner le Consul. Mais Fulvia qui fut encore instrui-

te de ce noir complot, ne manqua pas d'en avertir celui qui devoit en être la victime. Cicéron se tint sur ses gardes & pourvut à la sûreté de sa personne.

Pendant ce tems-là Manlius travailloit à soulever les peuples d'Etrurie qui avoient beaucoup souffert sous la domination de Sylla, & qui ne demandoient pas mieux que de se venger & de rétablir leur fortune. Le pays d'ailleurs étoit rempli de Brigands qu'on étoit sûr d'attirer par l'espoir du pillage. Tels étoient les Soldats qu'on vouloit employer à la destruction d'une ville qui avoit dompté presque tous les peuples de l'Univers. Cicéron ayant appris ces nouvelles, en fit son rapport au Sénat. Alors cette assemblée donna aux deux Consuls cette étendue de pouvoir * qui ne leur étoit accordée que dans

* Quand la République étoit dans un grand péril le Sénat recommandoit aux Consuls de prendre garde qu'il n'arrivât point de dommage à la République. Alors ces deux premiers Magistrats avoient droit de lever des Troupes, de faire la guerre, de réprimer par toute sorte de voyes les citoyens ou les Alliés, en un mot d'exercer une autorité souveraine, soit dans la ville, soit dans l'Armée. Voici la formule dont se ser-

les tems difficiles. Sur ces entrefaites on écrivit de Fesules que Manlius avoit pris les armes, & qu'il se trouvoit déjà à la tête d'un nombre assez considérable de rebelles. Sur le champ on fit partir quatre Généraux de réputation qui se rendirent chacun dans les différens endroits de l'Italie d'où on avoit le plus à craindre. On leur laissa le soin de prendre les mesures que la prudence pourroit leur suggérer en de pareilles circonstances.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la consternation des Romains à la vue des malheurs dont leur patrie étoit menacée. Aux plaisirs & à la joye succéderent bientôt la tristesse & la douleur. Tous les citoyens dans une mutuelle défiance n'osoient se communiquer leurs sentimens, & leur esprit troublé par la crainte du péril, les empêchoit de songer aux moyens de pourvoir à leur conservation. Les femmes surtout dont la timidité est le partage ressentoient encore plus vivement l'image des maux qu'on avoit à redouter.

voit alors le Sénat en parlant aux Consuls. *Cavete ne quid detrimenti Respublica capiat*: ayez soin de pourvoir qu'il n'arrive aucun dommage à la République.

Elles s'imaginoient déjà voir le cruel Catilina parcourant les rues de Rome le fer à la main , & remplissant cette ville de carnage & d'horreur. Dans leur accablement elles levoient les mains au Ciel , & déploroient le sort des malheureux fruits de leur fécondité. Telle étoit la frayeur qu'un seul homme inspiroit à tous ses compatriotes. On sera peut-être surpris que les Romains ne missent pas fin tout d'un coup à leurs inquiétudes , en arrêtant celui qui en étoit l'auteur. La chose souffroit des difficultés. Outre que Catilina étoit toujours environné de gens prêts à se sacrifier pour lui , on n'avoit pas de preuves suffisantes pour lui faire son procès. On ne sçavoit rien de la conjuration que sur le rapport d'une femme décriée pour ses mœurs. Un pareil témoignage étoit-il assez fort pour perdre un homme de la première naissance ? Sans l'indiscretion de Curius on n'auroit jamais eu que des soupçons contre Catilina ; car malgré les * promesses

* Le Sénat ordonna que quiconque des Conjurés donneroit des indices de la Conjuration , s'il étoit Esclave , auroit pour récompense la liberté , & dix mille livres , &

qu'on fit à ceux qui voudroient révéler le secret de la Conjuration, il ne se trouva personne qui voulût profiter des récompenses que le Sénat devoit accorder aux délateurs.

Cependant comme on étoit bien convaincu qu'il se tramoit quelques funestes complots contre la République, on leva des troupes pour se mettre à couvert du danger, Catilina qui sçavoit bien qu'on ne pouvoit pas aisément le convaincre, eut l'imprudence de paroître en plein Sénat pour se justifier. Ce fut alors que Cicéron prononça contre le Chef des Conjurés cette belle harangue qui nous est connue sous le nom de *seconde Catilinaire*. Quand l'Orateur eut fini son discours, Catilina avec une contenance modeste & un air humilié supplia tous les Sénateurs de ne point ajouter foi à toutes les calomnies par lesquelles on cherchoit à noircir sa réputation & sa gloire. Après avoir fait une espèce d'apologie de sa conduite, il lâcha mille invectives contre Cicéron auquel il reprocha la bassesse de son origine. Quelques mem-

que s'il étoit libre, il auroit sa grace & le double d'argent,

bres du Sénat ne pouvant souffrir qu'on maltraitât de la sorte le défenseur de la Patrie, s'élevèrent contre Catilina, & lui donnerent tous les noms odieux qu'il méritoit. Alors cet indigne citoyen transporté de fureur s'écria, *puisque mes ennemis me poussent à bout, qu'ils s'attendent à éprouver bientôt les effets de ma vengeance.* Après une semblable déclaration, il sentit bien qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui à rester plus long-tems dans Rome; aussi il ne tarda pas à se rendre au Camp de Manlius. Avant de partir il eut grand soin de recommander à Cerhegus & à Lentulus de se délivrer de Ciceron, & de ne pas différer l'exécution des meurtres, des incendies, en un mot de tous les affreux projets qu'il avoit formés contre la République. Il promettoit en même-tems à tous ses complices de venir bientôt à leur secours avec une puissante armée.

Le Sénat avoit envoyé Marcius Rex à Fesules pour s'opposer aux entreprises de Manlius. Celui-ci qui n'étoit pas encore en état de marcher contre Rome, & qui vouloit d'ailleurs justifier en quelque sorte sa rébellion, députa quelques Officiers de son parti à Marcius. Ils lui représentèrent que ce n'é-

toit point par aucun mauvais motif
qu'ils avoient pris les armes. Nous n'as-
» pions point à l'Empire, disoient-ils,
» nous ne voulons qu'être libres, &
» & nous dérober aux poursuites de ces
» Usuriers cruels qui après nous avoir
» vendu bien cher les secours dont nous
» avons besoin, veulent encore nous
» ravir le plus précieux de tous les
» biens, * qui est la liberté. Nous avons
» recours à vous, illustre Marcius, &
» nous vous conjurons d'être sensible à
» notre malheur, & de ne pas nous ré-
» duire à la nécessité de périr, & de ven-
» ger notre perte en périssant.

Le Général Romain auquel ils ve-
noient de s'adresser, leur répondit
qu'il ne convenoit pas de deman-
der une grace les armes à la main,

* La Loi contre les débiteurs insolubles
étoit fort sévère. On pouvoit les mettre aux
fers & même couper leur corps en quatre
quartiers quand ils étoient convaincus de
mauvaise foi. Comme la plupart des conju-
rés étoient des gens accablés de dettes, ils
ne manquoient pas de se plaindre amère-
ment de la rigueur qu'on exerçoit à leur
égard.

qu'ils devoient plutôt se présenter au Sénat en qualité de supplians , exposer le sujet de leurs plaintes , & attendre tranquillement la décision de cette auguste assemblée qui se faisoit toujours un plaisir de protéger les malheureux. Ce n'étoit pas l'intention des conjurés. Leur Chef qui comme nous l'avons dit venoit de quitter Rome , écrivit de la route aux plus illustres Sénateurs. Il leur mandoit que les persécutions de ses ennemis le forçoient d'abandonner le lieu de sa naissance , & de se retirer à Marseille, où il tâcheroit d'effacer par sa conduite les soupçons injurieux qu'on formoit contre sa personne. Dans le tems même qu'il cherchoit à se justifier de la sorte , on lut en plein Sénat une Lettre qu'il avoit écrite à Quintus Catulus & dans laquelle il manifestoit ouvertement ses desseins. On sçut aussi bientôt qu'il s'étoit rendu au Camp de Manlius , & qu'il avoit pris les Faixceaux & les autres marques du Consulat. On n'eut plus alors de ménagemens pour Catilina ; il fut déclaré ennemi de la République , & les deux Consuls eurent ordre de lever des troupes dont C. Antonius devoit avoir le Commandement ,

dement , tandis que Cicéron demeurerait dans la ville pour la défendre.

Ceux des conjurés qui étoient restés à Rome , tâchèrent d'attirer dans leur parti les Allobroges* , dont on estimoit le courage. Ces peuples qui avoient subi , comme tant d'autres , le joug des vainqueurs du monde , ne se trouvoient pas fort heureux sous la domination Romaine. Depuis long-tems ils avoient porté leurs plaintes au Senat sur la manière tyrannique dont on les gouvernoit ; mais on ne se pressoit pas de leur rendre justice, & leurs ambassadeurs jouoient un triste personnage à Rome. Umbrenus un des conjurés, qui avoit été chargé de quelques négociations dans la Gaule & qui connoissoit le pays & ses principaux habitans, ayant un jour rencontré dans la place romaine les Envoyés des Allobroges , il s'informa de leur situation présente , & après avoir plaint leur malheureux sort , il leur demanda quel remède ils esperoient trouver à leurs disgraces ; la mort , répondirent-ils. Il seroit facile , repartit Umbrenus , de vous délivrer de tant de maux , &

* Ce sont les Savoyards , & même les Dauphinois d'aujourd'hui.

je vous en enseignerois le moyen , si j'étois sûr de trouver en vous des sentimens courageux. Ces Gaulois regardant déjà le Romain qui venoit de leur parler , comme un protecteur généreux , lui protestèrent qu'ils étoient prêts à tout entreprendre pour sortir de la misère où on les avoit réduits. Umbrenus les conduisit aussitôt dans la maison de Brutus, qui étoit alors absent , & leur découvrit la conjuration. Les Allobroges demeurèrent fort étonnés , & lorsqu'ils se virent seuls, ils réfléchirent sérieusement sur le parti qu'ils avoient à prendre. La tyranie dont on usoit envers eux , leur goût pour la guerre , les avantages qu'ils espéroient trouver dans la victoire , les firent d'abord pencher du côté de la conjuration. Mais quand ils vinrent à se représenter le danger d'une pareille entreprise , l'opprobre éternel dont ils alloient se couvrir , & plus que tout cela encore , les récompenses qu'on leur accorderoit , s'ils devenoient les libérateurs de Rome ; ils résolurent alors de sauver la République. Dans ce dessein , ils se rendirent chez Fabius Sanga , Protecteur de leur nation , & lui firent part de ce qu'on venoit de leur proposer. Sanga

en avertit sur le champ Cicéron , qui recommanda aux Allobroges de paroître zélés pour la conjuration , afin d'en pénétrer tous les secrets. On ne tarda pas à découvrir tout le plan de cet horrible complot. Voici les arrangemens que prirent les conjurés.

Aussi-tôt que Catilina viendrait avec une armée à Fesules , le Tribun Bestia devoit convoquer le peuple , se plaindre de la conduite de Cicéron , & lui reprocher qu'il étoit l'unique cause de la guerre civile. Après avoir indisposé de la sorte le Peuple Romain contre son Consul , on devoit pendant l'obscurité de la nuit en venir à l'exécution du projet. On avoit résolu de mettre le feu en douze endroits de la ville , & dans le tumulte occasionné par cet affreux incendie , on se proposoit d'attenter à la vie du Consul , & d'égorger les principaux Sénateurs. On se promettoit de porter la cruauté jusqu'aux derniers excès , & les enfans s'étoient engagés à ne pas épargner leurs propres peres. Après cette effroyable boucherie , les conjurés devoient sortir de Rome , & aller joindre Catilina , qui , avec ses troupes , acheveroit de détruire sa malheureuse patrie. Céthegus qui étoit

un des plus ardens conspirateurs, se plaignoit sans cesse de la lâcheté de ses compagnons, & leur déclara que s'ils ne vouloient pas sortir de leur assoupissement, il entreroit lui seul au Sénat, & feroit main-basse sur tous les membres de cette illustre Assemblée.

Pendant qu'on songeoit à exécuter promptement la plus noire des entreprises, les Allobroges, selon les ordres qu'ils avoient reçus de Cicéron, continuoient de tromper les complices de Catilina. Lentulus, Céthegus, Statilius & Cassius, qui n'avoient aucune deffiance, signèrent la conjuration, & livrerent cet écrit aux Ambassadeurs Gaulois, qui l'avoient exigé, pour le faire voir, disoient-ils, à leurs compatriotes. Aptès quoi on pressa les Allobroges de partir & de se rendre au camp de Catilina, afin de prendre les derniers engagements avec le chef de la conjuration.

La nuit du départ étant venue, Cicéron qui étoit informé de tout ce qui se passoit, donna ordre à deux Préteurs dont il connoissoit la capacité, de s'assurer du pont Milvien, de se saisir des Allobroges, & de toutes les personnes de leur suite. Ceux que le Consul avoit

chargé de cette commiffion s'en acquiterent parfaitement. Les Ambaffadeurs Gaulois furent arrêrés , comme on les en avoit prévenus. Volturius , qui les accompagnoit , voulut faire d'abord réfiftance , mais ne fe voyant pas foutenu par les Allobroges , & s'appercevant qu'on l'avoit trahi , il fe rendit aux Préteurs. Ceux-ci inftruifirent le Conful du fuccès de leur expédition. Cette nouvelle lui caufa d'abord beaucoup de joye; mais la manière dont il devoit fe conduire à l'égard des conjurés , le plongea bien-tôt dans de cruelles inquiétudes. Comme la plûpart des coupables étoient des gens de la première naiffance , il s'attendoit bien que leur punition lui attireroit un grand nombre d'ennemis. D'une autre part , on ne pouvoit leur pardonner un fi grand crime fans expofer Rome à un danger évident. Ciceron eut la générofité de facrifier fes intérêts à ceux de fes concitoyens. Lorsqu'il eut pris la réfolution de pourfuivre cette affaire avec la dernière vigueur ; il manda Lentulus , Cethegus , Statilius , Gabinus & Cæparius ; celui-ci prit la fuite au lieu d'obéir : tous les autres qui ne s'imaginoient pas que leur complot fût décou-

vert , se rendirent sans balancer chez le Consul. Cicéron , par égard pour la dignité de Préteur , dont Lentulus étoit revêtu , le prit par la main & le mena dans le Temple de la Concorde , où des gardes conduisirent les autres conjurés. Ce fut dans ce Temple qu'on convoqua le Sénat , & qu'on fit venir les témoins pour entendre leur déposition.

Les coupables furent bientôt convaincus , & la nouvelle s'en répandit dans Rome. On entendit alors mille imprécations contre Catilina & ses complices, tandis qu'on combloit d'éloges Cicéron que chaque Citoyen regardoit comme son libérateur. Un des témoins dans sa déposition nomma Crassus parmi les conjurés. Comme ce Crassus étoit un homme auquel sa naissance & ses grands biens donnoient beaucoup de crédit , on ne voulut pas approfondir cette affaire , & tous les Sénateurs s'écrièrent que celui qui avoit osé flétrir la réputation d'une personne si respectable , étoit un calomniateur. Telle étoit alors la foiblesse du Sénat qui usoit de ménagement à l'égard d'un particulier dans une occasion où il s'agissoit du salut de la République.

Les affranchis de Lentulus & de quel-

ques-uns des conjurés voulurent se soulever en faveur de leurs maîtres; mais les sages précautions du Consul, empêchèrent qu'il n'arrivât du désordre. Le Sénat fut convoqué une seconde fois, afin de prendre une dernière résolution à l'égard des coupables. On nous a transmis les harangues qui furent prononcées à ce sujet par César & par Caton. Avant de rapporter leurs discours, il est bon de faire connoître les deux personnages qui exercèrent leur éloquence sur une matière si importante.

Marcus-Porcius Caton, étoit un de ces hommes qui ne semblent naître dans les siècles les plus corrompus que pour servir de modèles à leur concitoyens. Irréprochable dans sa conduite, il ne voyoit qu'avec douleur la dépravation de son siècle : modestie, simplicité, modération, sagesse, courage, innocence de mœurs; telles furent les principales qualités de cet illustre Républicain. Sa vertu ne consistoit point dans une vaine ostentation, & il aimoit mieux être homme de bien que de le paroître. Severe à lui-même, il n'étoit pas plus indulgent pour les autres, & il fut toujours le fléau des méchans; ferme & invariable dans ses principes,

aucune considération ne pouvoit l'arrêter lorsqu'il s'agissoit de soutenir les intérêts de la justice. Son zèle pour la République égaloit celui de ces anciens Romains qu'on trouvoit toujours prêts à se sacrifier en faveur de la patrie. Mais parmi tant de vertus , on pouvoit lui reprocher, outre la sévérité de son caractère, une certaine inflexibilité qui l'empêchoit de se ranger du sentiment des autres , sur-tout lorsqu'il étoit question de prendre le parti de la douceur. En un mot , ses grandes qualités étoient plus propres à exciter l'admiration qu'à inspirer de l'amour.

Il n'en étoit pas ainsi de César. Celui-ci avoit le talent de gagner tous les cœurs. Personne ne l'égalait en libéralité & en magnificence. Ses richesses le mettoient en état de satisfaire ses inclinations généreuses , & il sçavoit accompagner un présent de toutes ces graces qui donnent un nouveau prix aux bienfaits. Les affaires de ses amis l'intéressoient plus que les siennes propres. Il étoit le refuge des malheureux , moins peut-être par un principe d'humanité que par l'envie de se faire des créatures. Comme il n'étoit pas exempt de foiblesses , & même des plus honteuses , il excusoit volontiers dans

les autres les plus infâmes dérèglemens. Ambitieux jusqu'à l'excès , il ne respiroit que la guerre & les combats, & cherchoit toutes les occasions d'acquérir de la gloire. Aussi grand Capitaine qu'habile Orateur , il ne pouvoit manquer de jouer un grand rôle dans une République où le courage & l'éloquence étoient les plus sûrs moyens de parvenir aux premières dignités de l'État. Enfin César avoit peu de vertus réelles , & beaucoup de ces qualités séduisantes qui sont très-dangereuses dans un Républicain. Après avoir tracé son portrait & celui de Caton , je vais rapporter les harangues que firent ces deux Sénateurs au sujet des conjurés. Je commence par celle de César.

„ Les Juges , dit-il , devroient agir
„ comme s'ils étoient exempts de pas-
„ sions , & ne laisser jamais apperce-
„ voir aucun sentiment d'amitié , de
„ haine , de compassion & de vengean-
„ ce. Combien de peuples & de Rois
„ sont tombés dans les plus grandes
„ fautes par un excès de colère ? Nos
„ ancêtres , dont il seroit à souhaiter
„ que nous fussions les imitateurs ,
„ après s'être vû quelquefois outragés
„ de la manière la plus sensible , ont

„cru qu'il y avoit plus de grandeur
„d'ame à pardonner une injure qu'à
„s'en venger. Quel exemple pour nous
„dans les circonstances présentes ! ce
„n'est pas que je désapprouve les voyes
„de rigueur à l'égard des conjurés.
„Mais quel supplice leur fera-t-on
„souffrir ? En trouvera-t-on quelqu'un
„qui soit proportionné à leur crime ?
„Puisqu'il n'est donc point de châti-
„mens qui égale l'énormité de leur
„forfait ; je suis d'avis qu'on s'en tien-
„ne aux loix qui n'ordonnent que l'é-
„xil & la prison contre les conspira-
„teurs publics.

„Ceux qui ont parlé avant moi, ont
„fait une description pathétique des sui-
„tes terribles qu'auroit eu cette conju-
„ration. Ils nous ont représenté les en-
„fans arrachés d'entre les bras de leurs
„meres, les filles & les femmes exposées
„aux insultes d'un soldat sans pudeur,
„le pillage des maisons, la profana-
„tion des Temples, l'incendie de Ro-
„me, les rues de cette capitale pleines
„d'armes, de cadavres & de sang. Tels
„sont les affreux objets dont on a pris
„plaisir à nous exposer le tableau. Qu'a-
„t-on prétendu par tous ces beaux traits
„d'éloquence ? Vous engager à pro-

„ noncer l'arrêt de mort contre les cou-
„ pables ? Oui , je ne crains pas de le
„ dire , il ne sera pas plutôt exécuté cet
„ arrêt , qu'on oubliera le crime ,
„ & qu'on ne se souviendra plus que de
„ la rigueur du supplice. Tel est le gé-
„ nie du peuple. On voit chez lui la
„ compassion succéder promptement à
„ la colère. Mais pourra-t-on trouver
„ à redire qu'on punisse des traîtres &
„ des parricides ? On approuvera vo-
„ tre sévérité dans le moment , & on
„ la blâmera dans la suite. Dailleurs ,
„ la mort des conjurés peut avoir des
„ conséquences fâcheuses. Sylla fit
„ mourir quelques scélérats qui déso-
„ loient Rome par leurs brigandages.
„ Tout le monde applaudit à ces actes
„ de justice ; mais quand une fois le
„ cruel Dictateur eut tiré son épée , il
„ ne la remit dans le fourreau qu'après
„ avoir versé le sang des meilleurs ci-
„ toyens. Je sçai que l'on n'a rien à crain-
„ dre de semblable de la part de Cicé-
„ ron ; mais nous n'aurons pas toujours
„ ce vertueux Consul , & il en vien-
„ dra peut-être un autre qui se servira
„ contre ses ennemis particuliers du
„ glaive vengeur que le Sénat lui aura
„ mis entre les mains. Rien n'est plus

„préjudiciable que d'accorder un trop
 „grand pouvoir à des Magistrats sans
 „lumières, ou mal intentionnés. Au
 „reste, ne vous imaginez pas qu'en
 „voulant sauver la vie aux coupables,
 „je me déclare ici leur protecteur. La
 „mort pour les malheureux est une
 „grace & non pas un châtiment. Dès
 „que nous avons cessé de vivre, tout
 „est fini pour nous. Par conséquent,
 „il ne faut pas avoir recours à un gen-
 „re de punition qui peut être regardé
 „comme une véritable faveur. Quel
 „est donc mon avis ? C'est de livrer
 „les criminels aux remords de leur
 „conscience, de les disperser dans les
 „principales villes d'Italie, de les te-
 „nir en prison le reste de leurs jours,
 „de confisquer leurs biens, & de dé-
 „clarer perturbateurs du repos public
 „tous ceux qui voudroient dans la
 „suite proposer au Sénat ou au peuple
 „Romain, le rétablissement des con-
 „jurés.

L'artificieuse éloquence de César sé-
 duisit quelques Sénateurs, mais le plus
 grand nombre se rangea de l'avis de
 Caton, qui parla avec beaucoup de
 force & de véhémence.

„Votre irrésolution me surprend,

„ dit cet austère Romain ; il s'agit de
„ votre liberté & de votre vie , & vous
„ balancez encore sur le parti que vous
„ avez à prendre ? Attendez-vous que
„ le projet de Catilina soit exécuté pour
„ en poursuivre la vengeance ? Sera-
„ t-il tems d'employer la rigueur
„ des loix lorsque les conjurés se-
„ ront maîtres de Rome ? Si vous êtes
„ sensibles ; je ne dis pas aux maux de
„ votre patrie , mais à vos propres inté-
„ rêts ; sortez de votre assoupissement &
„ veillez à la conservation de ce que
„ vous avez de plus cher. Je me suis
„ plaint plus d'une fois en cette assem-
„ blée de la corruption de nos mœurs.
„ Mes discours n'ont pas produit l'effet
„ que j'aurois souhaité. Aurai-je encore
„ le malheur de ne pas vous inspirer
„ des sentimens convenables à votre si-
„ tuation ? Vous seriez plus à plaindre
„ que jamais. Car il n'est pas question
„ aujourd'hui d'examiner comment on
„ reprimerà les désordres qui se sont in-
„ troducts dans la République ; mais de
„ voir si nous la conserverons cette
„ République , ou si nous la laisserons
„ passer entre les mains de quelques scé-
„ lérats qui en ont juré la ruine. A la
„ bonne heure qu'on pardonne à ceux

„ qui pillent les biens de nos Alliés
„ ou qui volent le trésor public , mais
„ qu'on n'épargne pas du moins des
• traîtres qui veulent nous enfoncer un
„ poignard dans le sein.

„ César vous propose de ne pas faire
„ périr les conjurés , parce que la mort
„ est, selon lui , la fin de tous les maux.
„ Il regarde apparemment comme de
„ pures fables tout ce qu'on nous dit
„ des Enfers , & des supplices qu'on y
„ fait souffrir aux méchans. Pourquoi
„ veut-il aussi qu'on tienne les coupa-
„ bles renfermés ailleurs que dans Rome ?
„ Craint-il que quelques-uns de leurs
„ complices ne leur ouvrent la porte
„ des prisons ? Mais sera-t-il plus fa-
„ cile d'enlever ces criminels à nos
„ yeux que dans d'autres villes où nous
„ ne pourrions pas prendre des précau-
„ tions convenables ?

„ César nous regarde peut-être com-
„ me des hommes timides que la vue du
„ moindre danger jette dans la conster-
„ nation. L'intrépidité qu'il fait paroî-
„ tre ne nous met pas vous & moi en fu-
„ reté , & ne doit pas diminuer nos
„ frayeurs. Délivrons-nous enfin de ces
„ cruelles inquiétudes , & faisons trem-
„ bler ceux qui nous causent de si vives

„ allarmes. Plus vous ferez paroître au-
„ jourd'hui de fermeté , & moins vous
„ aurez à craindre pour la fuite. L'arrêt
„ de mort que vous prononcerez contre
„ les complices de Catilina, fera un coup
„ de foudre pour le reste des conjurés. Si
„ ceux-ci s'apperçoivent que vous n'o-
„ sez prendre une résolution vigoureux-
„ se , à quels excès ne se portera pas
„ leur audace ? La jeunesse des coupables
„ vous attendrit peut-être sur leur
„ sort , & vous croyez que leur naissance
„ doit les dérober à l'infamie du
„ supplice ? Eh bien , renvoyez-les au
„ camp de Manlius ; mais attendez-
„ vous à éprouver bien-tôt les effets
„ de votre lâche compassion.

„ Ne comptez pas sur la protection des
„ immortels qui ont déjà préservé cette
„ République des plus grands malheurs.
„ C'est moins par les prières & les vœux,
„ que par la vigilance & l'action qu'on
„ se rend le Ciel favorable. Laissez aux
„ femmes le soin de solliciter les Dieux,
„ & faites voir par des coups de vi-
„ gueur que vous êtes des hommes. Si
„ vous délibérez encore, vous êtes perdus.
„ Catilina est aux portes de Rome.
„ Cette ville renferme un grand nombre
„ de conjurés. En de pareilles circonf-

„ tances la promptitude est nécessaire.
„ Les criminels sont en votre pouvoir ;
„ leur mort importe au salut de l'Etat.
„ Vengez-vous , & sauvez la patrie.

Le sentiment de Caton prévalut dans le Sénat. On envoya sur le champ en prison les coupables , qui furent tout de suite étranglés par la main d'un boucher.

Pendant qu'on exécutoit à Rome les complices de Catilina , celui-ci travailloit à rendre ses légions complètes. Il ne voulut point recevoir les esclaves qui se présentèrent , de peur d'écarter de son parti toutes les personnes de naissance qui étoient entrées dans la conjuration. Les soldats ne lui manquèrent point ; mais la plupart étoient assez mal armés , & se pourvurent pour leur défense de tout ce que le hazard leur offrit. Cependant Antonius , collègue de Cicéron , s'avançoit avec ses troupes pour livrer bataille à Catilina. Mais ce chef des Rebelles avoit grand soin d'éviter le combat , parce qu'il attendoit des nouvelles de Rome , où ses complices devoient mettre tout à feu & à sang. Aussi-tôt que le bruit de la mort des conjurés commença à se répandre , il fut abandonné d'un

grand nombre de ses soldats. Il vit bien qu'il n'avoit point de tems à perdre , & il se mit en marche avec le reste de ses troupes à dessein de se sauver dans la Gaule , mais il ne put exécuter ce projet , parce que Metellus Céler lui boucha le passage. Catilina dans cette extrémité jugea que le meilleur parti qu'il pût prendre , étoit de tenter le hazard d'une bataille. Il assembla donc ses troupes , & leur fit cette harangue :

„ Si j'avois affaire à des lâches , tous
„ mes discours ne feroient pas capables
„ de vous inspirer du courage. Quand
„ on ne se laisse animer ni par le pé-
„ ril , ni par la gloire , toutes les ex-
„ hortations deviennent inutiles. Je
„ n'ai jamais douté de votre valeur ,
„ chers compagnons , ce n'est donc pas
„ pour vous engager à bien faire votre
„ devoir , mais pour vous donner quel-
„ ques conseils que je vous assemble
„ aujourd'hui. Vous sçavez le triste sort
„ de Lentulus ; sa timidité & sa négli-
„ gence ont été cause de son malheur ,
„ & me jettent dans le plus grand des
„ embarras. L'attente où j'étois du se-
„ cours qu'il devoit m'envoyer de Ro-
„ me , m'a empêché de passer dans la

„ Gaule. De sorte que nous nous trou-
„ vons à présent entre deux armées en-
„ nemies. Nous sommes aussi dépou-
„ vus de tout ce qui est nécessaire à no-
„ tre subsistance. Quel parti prendre
„ dans une pareille extrémité ? Je n'en
„ vois point d'autre que de vaincre ou
„ de mourir.

„ Tout vous engage à vous compor-
„ ter en braves soldats. Vous allez
„ combattre pour votre fortune, votre
„ honneur, votre liberté & votre pa-
„ trie. Nos ennemis au contraire ne
„ prennent les armes que pour servir
„ l'ambition de quelques esprits fac-
„ tieux. Sont-ce là des motifs bien pro-
„ pres à inspirer du courage ? Vous n'a-
„ vez donc qu'à attaquer vigoureuse-
„ ment, & vous êtes sûrs de vaincre.
„ Quels avantages d'ailleurs ne vous
„ procurera pas la victoire ? Elle vous dé-
„ dommagera de la perte de vos biens,
„ & de tous les maux que vous avez eu
„ à souffrir sous les Tyrans qui domi-
„ nent dans la République ; mais si nous
„ sommes vaincus, il ne nous reste rien
„ à espérer de la part même de nos amis,
„ qui ne manqueront pas d'insulter à
„ notre malheur. Ne nous exposons pas
„ à une pareille disgrâce, & cherchons

» dans notre courage les moyens de
» nous rendre heureux La gloire de vos
» actions passées , l'envie de combattre
» que je lis dans vos yeux , la nécessité
» surtout qui rend hardies les ames les
» plus timides ; tout cela me fait espérer
» que notre entreprise aura le plus glo-
» rieux succès. Ne craignez point au
» reste d'être envelopés par le grand
» nombre des ennemis. La situation de
» notre camp nous met à couvert de ce
» danger. Enfin si la fortune ne seconde
» pas votre valeur , songez du moins à
» vendre cherement votre vie. S'il faut
» mourir , mourez en gens de cœur , &
» ne vous laissez pas prendre captifs
» pour être égorgés comme des victi-
» mes. En un mot , rendez la bataille si
» sanglante , que nos ennemis soient
» contraints de pleurer leur propre vic-
» toire.

Après que Catilina eut parlé de la sorte , il fit descendre ses troupes dans une plaine située entre des montagnes & des rochers escarpés. Il renvoya tous ses chevaux , & ne voulut pas lui-même s'en servir afin de rendre le péril égal , & d'ôter à une partie de ses soldats les moyens de prendre plus aisément la fuite. Il donna le Commande-

ment de l'aîle droite à Manlius, & celui de la gauche à un Officier de Fesules; pour lui il resta dans le centre. D'un autre côté, Antonius qui devoit attaquer les rébelles se trouvant incommodé de la goutte, chargea de cette importante expédition Petreius son Lieutenant. Celui-ci étoit un Officier de mérite qui avoit plus de trente années de services : après avoir passé par tous les grades militaires, il étoit parvenu à commander en chef, & s'étoit acquis une approbation générale. Comme il connoissoit la plûpart des soldats, il les appelloit chacun par leur nom & les exhortoit à ne pas démentir cette ancienne valeur dont il avoit été le témoin en tant d'occasions. Il leur représentoit qu'ils alloient combattre pour la conservation de leur patrie, de leurs enfans, de leur fortune, de leur Religion; en un mot de tout ce qu'ils avoient de plus cher. Les soldats encouragés par les discours d'un Général qui avoit sçu gagner leur estime paroissoient disposés à bien faire leur devoir; & ils attendoient avec impatience le moment où on donneroit le signal. Enfin on livra cette bataille qui devoit décider du sort de Rome. Après qu'on se fut lancé des traits

de part & d'autre , on s'approcha , & il fallut se servir de l'épée. Si les rebelles furent attaqués avec vigueur, ils ne se défendirent pas moins courageusement. Catilina surtout paya de sa personne , & fit en ce jour le devoir d'un brave soldat , & d'un grand capitaine. Petreius qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de résistance , fit un dernier effort pour remporter la victoire. Il se jeta au travers des ennemis avec la cohorte pretorienne , & après les avoir enfoncés il en fit un horrible carnage. Manlius & cet Officier de Fezules qui commandoit l'aîle gauche seconderent tant qu'ils purent les efforts de leur Général , mais il leur fut impossible de résister à la vigoureuse attaque de Petreius , & ils se firent tuer sur le Champ de bataille. Catilina voyant la déroute presque générale de son armée , sentit bien qu'il falloit périr ; mais il voulut que sa perte coûtât cher aux vainqueurs. Il se lança impétueusement au milieu de l'armée ennemie où il combattit comme un désespéré. Enfin percé de mille coups il termina par un genre de mort glorieux , une vie qui auroit dû lui être arrachée par la main d'un infame bourreau.

En jettant les yeux sur le Champ de bataille, on vit avec quel courage & quelle opiniâtreté les troupes de Catilina s'étoient deffendues. Tous les soldats qui furent tués couvroient de leurs corps la place qui leur avoit été assignée par leur Général; & lorsqu'on examina leurs blessures, on ne s'apperçut pas qu'aucun d'eux les eût reçues en voulant prendre la fuite. On trouva parmi les morts Catilina qui respiroit encore, & l'on voyoit sur son visage cette audace & cette férocité qu'il avoit eu pendant sa vie. A mesure que les vainqueurs remuoient les corps des rebelles qui étoient étendus sur la poussière, ils appercevoient des amis, des parens, des hôtes, des alliés. Ce spectacle diminueoit bien la joye qu'avoit d'abord causé la victoire.

La République perdit en cette journée plusieurs braves citoyens qui se sacrifièrent pour la deffense de leur patrie. Mais un peu de sang répandu, en épargna des torrens qui auroient inondé Rome si les conjurés avoient réussi dans leur entreprise. Car à quels excès de fureur ne se seroient pas portés des scélérats qui vouloient établir leur fortune sur les ruines de leur pays? La pru-

dence & la fermeté de Ciceron sauvèrent la République d'un si grand péril. Mais les Romains ne furent guères reconnoissans, & l'exil fut dans la suite la récompense du zèle de ce généreux Consul. Les parens & les amis des conjurés trouverent le moyen de lui susciter des affaires fâcheuses dont il fut la victime. Rome ne tarda pas à être punie de son ingratitude, & cette capitale du monde trouva dans Cesar un mauvais citoyen, qui plus heureux que Catilina, détruisit la liberté publique, & devint le Tyran de sa patrie.



CONJURATION DE CINNA.

Contre l'Empereur Auguste.

ROME échappée aux fureurs de Catilina, eut bientôt à se défendre contre un autre citoyen, moins méchant peut-être, mais aussi ambitieux, & beaucoup plus habile dans le métier de la guerre. Je parle de Jules César. Il commença par vaincre les ennemis de la République, & il tourna ensuite ses armes contre sa propre patrie. La victoire qu'il remporta dans les champs de Pharsales, le mit en état de donner la loi aux Romains, & ces peuples si jaloux de leur liberté, se virent enfin contraints d'obéir à un Maître. Il est vrai que César ne leur fit presque pas sentir le joug qu'il venoit de leur imposer. Il tâcha de gagner l'affection de ses concitoyens à force de bienfaits; il ne put cependant se concilier tous les cœurs, & ses meilleurs amis l'assassinèrent

rent en plein Sénat. La mort du Tyran ne rétablit pas la tranquillité dans Rome. L'autorité suprême passa bientôt entre les mains d'Antoine, d'Auguste, & de Lepide. Ce dernier n'avoit pas les qualités nécessaires pour se soutenir dans le rang où la fortune venoit de l'élever; aussi fut-il contraint de renoncer à ses prétentions, & de laisser ses deux collègues se disputer l'Empire. S'il n'avoit fallu que du courage pour assujettir la République, Marc Antoine étoit capable plus que personne d'exécuter cet ambitieux projet. Ses talens pour la guerre, la confiance que les troupes avoient en lui, ses anciennes liaisons avec César, dont le souvenir étoit encore si cher aux soldats, tous ces avantages lui donnoient une grande supériorité sur son rival; mais une funeste passion précipita Antoine dans les plus grands malheurs, & ses amours avec Cléopâtre lui firent perdre l'Empire de l'Univers.

Il ne restoit plus qu'Auguste de tous ceux qui avoient prétendu à la Dignité Souveraine. Il vint à bout plus par son habileté que par sa valeur, d'établir sa Domination sur un peuple qui avoit tant de fois combattu pour la liberté pu-

blique. Avant que ce nouvel Empereur pût affermir sa puissance sur des fondemens solides , que de sang ne fut-il pas obligé de répandre ? Il n'y avoit peut-être pas à Rome une seule famille qui n'eût à pleurer la mort d'un parent ou d'un ami. Pendant le tems des proscriptions on vit des traits de cruauté qui font frémir d'horreur. Les sentimens de la nature furent entièrement étouffés , & il y eut des enfans qui après avoir égorgé leurs peres , vinrent demander la récompense de leur parricide. De pareils commencemens sembloient annoncer pour la suite un regne affreux. Cependant Rome , même dans les plus beaux jours de la République , ne fut jamais si heureuse que sous l'Empire d'Auguste , & ce Prince après avoir été le fléau de sa Patrie , en devint les délices.

César ne se contenta pas de parvenir au pouvoir Souverain ; il voulut prendre encore les dehors de la Royauté , & ceindre sa tête du Diadème. Cette démarche imprudente lui couta la vie. Auguste plus sage que son prédécesseur sçut ménager la délicatesse des Romains , & sans avoir le titre de Roi , il en eut toute la puissance. Ce ne fut pour ainsi

dire que par degrés qu'il monta sur le Trône, & peu à peu il trouva le moyen de réunir en sa personne l'autorité civile, sacrée & militaire. Quoiqu'il affectât en mille occasions la modestie d'un simple particulier, les Romains sentoient bien cependant qu'ils avoient un maître, & la perte de l'ancienne liberté leur arrachoit de tems en tems des soupirs. Rome nourrissoit encore dans son sein des citoyens courageux qui à l'exemple des Brutus & des Cassius pouvoient se deffaire du Tyran. Cépion, Murena, le jeune Lepide tentèrent cette importante entreprise, & ne purent réussir ; mais de toutes les conjurations qu'on forma contre la vie d'Auguste, il n'y en eut point de plus remarquable que celle dont Cneius Cornelius Cinna fut le principal auteur. La conduite que tint l'Empereur à l'égard des conjurés, le mit pour toujours à couvert de pareils complots. On va apprendre par ce trait d'Histoire que la sévérité n'est pas toujours le plus sûr moyen pour retenir les hommes dans le devoir.

La fille du grand Pompée fut la mere de Cornelius Cinna. Celui-ci ne dut pas être élevé par conséquent dans des

principes favorables à la Tyrannie. Dès sa plus tendre jeunesse on ne manqua pas de lui inspirer des sentimens Republicains , de lui rappeler le souvenir de son ayeul mort pour la deffense de la liberté publique , de lui faire envisager les Césars comme les destructeurs de sa famille, de lui représenter enfin Auguste comme un Tyran qui ne faisoit paroître de la modération que pour retenir plus sûrement les Romains dans l'esclavage. Les sollicitations continuelles d'une mere respectable, l'envie de se signaler par quelque action d'éclat , l'espérance d'occuper peut-être la place de celui qu'on vouloit renverser du Trône ; tous ces motifs déterminèrent Cinna à conjurer contre Auguste. Il ne s'agissoit plus que de bien concerter ce projet. Le jeune Romain manquoit des qualités nécessaires pour conduire une pareille entreprise. C'étoit un homme d'un mérite très-médiocre qui n'auroit jamais joué un grand rôle dans l'Histoire ; s'il n'eût pas donné lieu à Auguste de se distinguer par un beau trait de clémence.

Cinna trouva bientôt le moyen de s'associer des complices ; il eut avec eux des conférences secrètes , & arrangea

son plan à peu près sur celui que suivirent les meurtriers de César. On convint du tems & du lieu, & il fut décidé qu'on assassinerait l'Empereur au Capitole pendant qu'il offrirait un sacrifice. Auguste ne tarda pas à être instruit de la conjuration, & il indiqua pour le lendemain un Conseil composé de ses meilleurs amis pour sçavoir de quelle manière il devoit en user à l'égard de Cinna & des autres conspirateurs.

Si les Souverains légitimes sont quelquefois dévorés de chagrins & d'inquiétudes, quelle doit être la situation d'un Prince qui ne jouit que d'un pouvoir usurpé ? Auguste se voyoit le Maître du monde, & il n'étoit rien moins qu'heureux. Obligé sans cesse de craindre pour sa vie, il envioit souvent le sort de ces Mortels obscurs, qui dans la médiocrité de leur état jouissent d'un repos qu'on ne goûte guères sur le Trône ; & voilà ce qui lui inspira plus d'une fois l'envie d'abdiquer l'Empire ; il eût peut-être donné à l'Univers cet exemple de modération, si ses plus intimes confidens ne l'eussent empêché d'exécuter un si noble projet. Quand il fallut faire le procès à Cinna, ce fut alors qu'Auguste sentit combien la con-

dition d'un Usurpateur est déplorable. Il s'agissoit de condamner à mort un homme de la plus haute naissance, à qui on ne pouvoit faire d'autre reproche que d'avoir voulu attenter aux jours d'un Prince que tous les Romains devoient regarder comme un Tyran. Car enfin l'Empereur se rendoit justice; il sçavoit bien qu'il n'avoit acquis l'autorité suprême que par des moyens illégitimes. De quoi Cinna étoit-il coupable? D'avoir tramé des complots contre le meurtrier de sa famille, contre l'oppresseur de la République, contre un homme qui n'avoit d'autre droit pour commander, que celui que donnent la force & la violence. Auguste seul a-t'il eu le privilège d'égorger des millions de citoyens pour satisfaire son ambition, ou pour assouvir sa vengeance? est-ce donc un moindre crime d'établir une puissance injuste par le meurtre & le carnage d'une nation entière, que d'éteindre la Tyrannie dans le sang d'un seul homme? Telles étoient les cruelles réflexions que faisoit l'Empereur. Ce n'étoit plus cet Auguste qui pendant un repas * s'amusoit à dicter

* Jam unum hominem occidere non pote-

des arrêts de proscription. „ Quoi, s'é-
crioit-il de tems en tems, faudra-t'il sans
» cesse immoler à ma sûreté les plus il-
» lustres Romains ? Emploirai-je pour
» me soutenir sur le Trône les moyens
» dont j'ai fait usage pour y parvenir ?
» N'est-ce pas assez d'avoir rendus
» odieux les commencemens de mon
» Règne, sans que j'en deshonnore la
» fin par de nouveaux traits de cruau-
» té ? Puisque ma mort est l'objet des
» vœux d'un si grand nombre de Ci-
» toyens, pourquoi les priver de la sa-
» tisfaction qu'ils désirent ? Les princi-
» paux de Rome en veulent à mes jours.
» Pour empêcher l'effet de leurs com-
» plots, il faudroit égorger toute la
» jeune Noblesse. La vie d'Auguste n'est
» pas d'un assez grand prix pour la con-
» server aux dépens de tout ce qu'il y a
» de plus considérable parmi les Ro-
» mains. Que Sylla fut sage de renon-
» cer à la Souveraineté ! Que n'ai-je sui-
» vi un si bel exemple ! Je n'aurois pas
» à redouter aujourd'hui les embûches
» d'un Cinna, d'un perfide que j'ai
» comblé de bienfaits. Comment a-t'il

rat, cum M. Antonio proscriptionis edic-
tum inter cœnam dictarat.

„ pû se porter à cet excès d'ingrati-
„ de ? Et je le laisserois vivre tranquile
„ tandis qu'il me fait passer de si cruels
„ momens ! N'ai-je donc échappé aux
„ périls de tant de combats , que pour
„ succomber sous les coups d'une trou-
„ pe d'assassins ? N'épargnons pas ceux
„ qui ont conjuré notre perte. Sous un
„ Maître plus sévère , & plus prompt
„ à punir , on n'auroit peut-être jamais
„ formé de pareils projets : tremble ;
„ Cinna , Auguste va renouveler ses
„ anciennes fureurs.

Ces paroles que Livie entendit pro-
noncer par son époux à diverses repri-
ses , lui firent concevoir qu'il s'agissoit
d'une nouvelle conspiration. L'Impéra-
trice n'avoit pû entendre sans frémir les
réflexions qu'Auguste venoit de faire
sur la conduite de Sylla. Elle craignit
que l'Empereur pour se délivrer une
bonne fois de toutes inquiétudes , ne
songeât à se démettre de la Souveraine
Puissance. Cette femme ambitieuse ne
voyoit point de plus grand malheur
que celui d'être réduite au rang des au-
tres Dames Romaines. La crainte qu'
Auguste ne prît un parti contraire aux

intérêts * du jeune Tybere , la détermin-
na à ne pas laisser plus long-tems son
époux dans cet état d'irrésolution : Sei-
gneur , lui dit-elle , vous avez des su-
jets de mécontentement dont vous
cherchez à me dérober la connoissan-
ce. Ne suis-je donc pas faite pour
partager vos chagrins ? Je vous vois
dans un abattement mortel , est-
ce qu'un Cinna doit vous inspirer
de si vives frayeurs ? Vos gardes ne
veillent - ils pas sans cesse à votre
sûreté , & quand bien même il
pourroit se trouver des traîtres parmi
les troupes qui vous escortent , est-il
impossible de vous garantir de leurs
attentats ? Voulez - vous écouter les
conseils d'une femme ? Vous ne vous
repentirez pas de les avoir suivis. Au-
guste , jusqu'à présent , vous ne vous
êtes rendu que trop formidable. Tou-
tes les entreprises formées contre vo-
tre personne , ont été punies par des
supplices rigoureux. Quels effets a
produit le sang que vous avez fait

* Il étoit fils de Livie, elle l'avoit eu d'un premier lit : Auguste adopta ce jeune Prince & le nomma son Successeur.

„ repandre ? Un complot criminel
 „ étouffé par la mort de ses auteurs
 „ étoit pour ainsi dire la semence d'une
 „ nouvelle conjuration. La sévérité
 „ vous a été inutile : faites maintenant
 „ usage de la clémence. Imitiez les Mé-
 „ decins qui après avoir employé en-
 „ vain des remèdes violens, en essayent
 „ de plus doux. Pardonnez à Cinna ,
 „ il vous sera peut-être plus avantageux
 „ de lui accorder sa grace que de lui
 „ faire souffrir les châtimens qu'il mé-
 „ rite.

Auguste goûta fort un conseil qui
 étoit si conforme à ses inclinations pré-
 sentes. Il envoya chercher Cinna, &
 lorsqu'il fut seul avec lui, il le fit asseoir,
 & lui parla en ces termes. „ Ecoutez-
 „ moi, Cinna, & surtout prenez garde
 „ de m'interrompre. Vous avez porté
 „ les armes contre moi pendant les
 „ guerres civiles. C'en étoit assez pour
 „ mériter mon indignation ; mais je ne
 „ vous ai point traité comme le reste de
 „ mes ennemis. Je vous ai rendu tous
 „ vos biens, & votre fortune est aujour-
 „ d'hui si florissante, qu'elle excite l'en-
 „ vie de tous ceux qui s'étoient rendus
 „ les plus dignes de ma reconnaissance.
 „ Vous avez souhaité le Sacerdoce, &

„ je vous l'ai accordé sur le champ ,
„ quoique j'eusse des obligations essen-
„ tielles à vos compéteurs. Telle est
„ la conduite que j'ai toujours tenue
„ à votre égard , & après tant de bien-
„ faits , vous voulez m'assassiner. Moi ,
„ Seigneur , s'écrie Cinna ? Oïïi , vous ,
„ reprit Auguste ; mais vous violez les
„ loix que je vous ai prescrites , conti-
„ nuez de m'entendre. Je connois tous
„ vos complices , je sçai tous les prépa-
„ ratifs que vous avez faits pour m'ar-
„ racher la vie. C'est dans le Temple ,
„ pendant la cérémonie d'un Sacrifice
„ que vous avez résolu de m'immoler.
„ Vous vous déconcertez, Cinna, vous
„ changez de visage , vous ne pouvez
„ plus cacher votre crime. Par quel
„ motif vous êtes-vous porté à un si
„ criminel dessein ? Est-ce pour occu-
„ per ma place ? Assurement les Romains
„ sont bien à plaindre si je suis le seul
„ obstacle qui vous empêche de parve-
„ nir à la Souveraine Puissance. Quoi ?
„ vous ne pouvez pas conduire les affai-
„ res de votre maison , & vous voulez
„ gouverner un Empire ? Quand bien
„ même , vous eussiez réussi dans vos
„ ambitieux projets , esperiez-vous de
„ réduire à supporter facilement votre

„ domination , tant d'illustres Romains
„ qui vous égalent par la naissance ,
„ & qui vous sont infiniment supé-
„ rieurs par le mérite. Vous ne répon-
„ dez rien , Cinna , vous voyez qu'i l'n'y
„ a plus moyen de vous justifier. Vous
„ n'attendez plus de ma part qu'un ar-
„ rêt de mort. Eh bien , je vais me ven-
„ ger d'une manière digne de moi. Je
„ vous pardonne , Cinna , & je n'exige
„ d'autre reconnoissance que votre ami-
„ tié. Si votre cœur est généreux , je
„ ne puis mieux vous punir qu'en vous
„ accablant de bienfaits , & pour vous
„ faire connoître que les effets répon-
„ dront à mes paroles, je vous nomme au
„ Consulat pour l'année suivante. Après
un pareil procédé , Cinna sentit ex-
pirer toute la haine qu'il avoit con-
çue contre la famille des Césars. Il
devint l'ami fidèle du Prince à qui il
étoit deux fois redevable de la vie , &
Auguste par ce trait de Clémence
acheva tellement de se gagner tous
les cœurs , que depuis ce tems-là il ne
se forma plus de Conspiration contre
sa personne.

Fin de la Conjuration de Cinna , &c.

CONJURATION

DE SEJAN,

CONTRE TIBERE.

IL est quelquefois dangereux pour un Souverain de rendre ses Ministres trop puissans. Tibère fut sur le point d'en faire la funeste experience. Qui croiroit jamais qu'un Prince soupçonneux & jaloux à l'excès de son autorité puisse se confier aveuglément à un favori , & partager en quelque sorte avec lui la suprême puissance ? Nous allons en voir un exemple dans la conduite que tint l'Empereur Tibère à l'égard du perfide Sejan. Mais avant d'entrer dans le détail de la conjuration , il faut faire connoître le chef de l'entreprise , & celui qui pensa en être la victime. Peignons tout à la fois le portrait de deux hommes dont les mœurs étoient si semblables. Tibère & Sejan avoient beaucoup d'esprit , & en

firent un pernicieux usage. Personne ne les égaloit dans l'art de dissimuler , & ils sçavoient quelquefois donner à leurs vices mêmes , les apparences de la vertu : l'Empereur paroissoit toujours pensif & renfermé dans lui-même , le favori étoit grave & sérieux. Mais cet extérieur n'annonçoit dans l'un & dans l'autre qu'une ame occupée des plus noirs projets. Le premier avant de parvenir au Trône avoit sçu plier son caractère selon les circonstances , & ce fut aussi à force de souplesses que le second s'insinua dans les bonnes graces de son maître. Tous deux cruels & sanguinaires , ils montrerent quelquefois de la douceur & de la modération. Ils ne manquoient d'aucune des qualités nécessaires pour bien gouverner un Etat , & ils devinrent les fleaux d'un vaste Empire. On croiroit que la fortune ne plaça Sejan auprès de Tibère que pour les faire figurer ensemble. La conformité de caractère peut bien unir pendant quelque tems deux scélérats. Mais une liaison fondée sur le crime n'est jamais durable ; l'histoire que je vais rapporter en fournit la preuve. Ce n'est point ici une de ces conjurations éclatantes qui ne réussissent que par la guerre , les

incendies & le ravage. Les ruses de la politique sont quelquefois plus efficaces que les combats pour l'exécution des grands projets. Entrons en matière.

Sejan, ce favori aussi connu par son élévation prodigieuse, que par sa fin tragique, étoit de Volturne petite ville de la Toscane. Il eut pour pere Seius Strabo simple Chevalier Romain. Un homme d'une naissance si médiocre devoit être extrêmement flaté de se voir la seconde personne de l'Empire. L'ambitieux Ministre porta ses vues plus loin, & il résolut de se placer sur le Trône des Césars. Il ne pouvoit réussir qu'en détruisant toute la Famille Impériale. L'exécution de ce projet n'étoit pas facile. Tibère avoit un fils & plusieurs petits* neveux qui devoient naturellement prétendre à la succession de l'Empereur. Tous ces obstacles ne furent pas capables d'arrêter Sejan, & il songea aux moyens d'exécuter sa détestable

* Les petits neveux dont on parle ici, étoient les fils de Germanicus Prince de grande espérance, & qui fut à ce qu'on croit empoisonné par les ordres de Tibère. Ce Germanicus étoit neveu & fils adoptif de l'Empereur.

entreprise. Il conduisit son intrigue avec beaucoup d'adresse. Craignant que ses complots ne fussent un jour découverts , & qu'on ne voulût l'en punir , il prit des précautions contre les événemens , & se mit en état de tout entreprendre.

La charge de Préfet des Gardes Prétoriennes dont il étoit en possession , ne lui donnoit qu'un assez médiocre pouvoir , parce que les troupes qu'il avoit sous ses ordres étoient dispersées dans les différens quartiers de Rome & dans les villes voisines. Il s'agissoit de réunir tous ces soldats , de les faire camper hors des murs , & d'en composer un corps formidable prêt à se sacrifier pour le service de leur Commandant. L'adroit favori représenta à son maître que les dix cohortes Prétoriennes pouvoient être d'une grande ressource , si on les accoutumoit à la discipline militaire. Mais, ajoutoit-il, si on n'a pas soin de les rassembler , & si on les laisse se corrompre par les délices de la ville , on n'en pourra jamais tirer un parti avantageux. Tibère malgré toute sa politique ne s'aperçut pas du piège qu'on lui tendoit , & il favorisa les desseins de son ministre. Celui-ci profita habi-

lement de la permission qu'on venoit de lui accorder , & gagna à force de largesse , l'affection des soldats.

Lorsque Sejan eut fait ce premier pas vers l'Empire , il songea à franchir les autres barrières qui s'opposoient à son élévation. Il falloit d'abord écarter du Trône le Prince qui avoit le plus de droit d'y prétendre. Je parle de Drusus fils unique de Tibère. Quoique l'ordre de la succession ne fût pas encore bien établi , il étoit assez vraisemblable que les Romains n'iroient pas chercher d'autre maître que le plus proche héritier de l'Empereur. Drusus s'étoit attiré l'estime publique par la manière dont il se comporta pendant son Consulat. On pouvoit , il est vrai , reprocher à ce jeune Prince la violence du caractère , & un grand penchant à la débauche. Mais on attribuoit ces défauts à la vivacité de l'âge , & on se rassuroit sur la bonté de son cœur dont il avoit donné des preuves éclatantes. Il fut toujours étroitement uni avec Germanicus que Tibère avoit adopté , & déclaré son successeur à l'Empire. Une pareille préférence devoit exciter de la jalousie entre les deux jeunes Princes. Car on ne se voit pas tranquillement enlever une

Couronne. Jamais Drusus ne témoigna le moindre mécontentement. Il étoit le premier à rendre justice à Germanicus. Il le regardoit comme un homme qui lui étoit infiniment supérieur en mérite, il paroissoit sensible à la félicité dont jouïroient les Romains sous un Prince si vertueux , & il pleura amèrement la mort d'un frere * qui lui laissoit l'espérance de posséder un jour le plus puissant héritage. De si nobles sentimens rendoient Drusus digne de l'Empire. Ce Prince généreux ne pouvoit se réduire à ramper sous la puissance du Favori. Au contraire il lui fit plus d'une fois sentir qu'il ne convenoit point à un Bourgeois de la Toscane de se mesurer avec le fils d'un Empereur. On n'outrage pas impunément un Ministre orgueilleux. La mort de Drusus fut résolue. En faisant périr ce jeune Prince , Sejan satisfaisoit tout à la fois son ambition & sa vengeance.

Il ne s'agissoit plus que de trouver des moyens pour se défaire sûrement de l'héritier du Trône. Ce fut dans la

* Germanicus & Drusus étoient cousins , & devinrent freres patce que l'Empereur adopta Germanicus.

maison même de Drusus qu'on fut chercher des assassins. Le fils de Tibère avoit pour son malheur épousé Liville sœur de Germanicus. Cette femme étoit d'une rare beauté ; mais il s'en falloit bien que les qualités du cœur répondissent aux agrémens de la figure. Sejan qui connoissoit sans doute le caractère de cette indigne Princesse, entreprit de l'associer à ses fureurs ; il feignit, ou peut être il conçut pour elle le plus violent amour. La passion du Ministre fut favorablement écoutée. Lorsque Sejan eut des preuves convaincantes de la tendresse de Liville, il lui proposa de l'épouser & de la placer avec lui sur le Trône. Il n'y a qu'un seul obstacle, lui dit-il, qui s'oppose à notre union. Si vous acceptez ma main, il faut que Drusus pèrisse. Choisissez entre l'époux & l'amant. On vit alors, de quoi est capable une femme aveuglée par l'amour. Liville ne balança pas un seul instant à sacrifier sa réputation, sa gloire, & ses intérêts. Outre qu'elle alloit se couvrir d'un opprobre éternel, ne risquoit-elle pas une fortune assurée contre de simples espérances ? Drusus devoit naturellement parvenir à l'Empire, Sejan au contraire pouvoit échoïer dans ses pro-

jets. Liville étoit donc plus sûr de s'élever au rang suprême en suivant les règles de l'honneur qu'en se précipitant dans le crime. Mais l'amour l'emporta sur la raison. » Je suis prête à tout » entreprendre , dit la Princesse à son » infâme corrupteur ; mais j'exige de » vous un sacrifice. Apicate , votre » épouse , est pour moi un objet de » jalousie , il faut la répudier. Séjan y consentit , & pour le récompenser de sa complaisance , on lui promit de ne pas laisser vivre plus long-tems l'infortuné Drusus. Cependant quand il fallut en venir à l'exécution d'un si noir attentat , Liville ne montrait pas cette ardeur , ni cet empressement qu'on devoit attendre d'une femme si passionnée. Tremper ses mains dans le sang d'un mari , enlever le trône à la famille des Césars , s'exposer à de honteux châtimens en cas d'un malheureux succès , devenir un objet d'exécration à tout l'Univers ; Voilà les idées qui se présentoient à l'esprit de la Princesse , & qui la jettoient dans une irrésolution que toute la violence de son amour ne pouvoit surmonter.

Séjan redoubloit ses assiduités auprès de Liville pour la déterminer à exécu-

ter ses promesses. Les visites fréquentes que le Ministre rendoit à la Princesse donnerent de l'ombrage à Drusus. Il maltraita Séjan , & celui-ci chercha promptement à se venger. D'ailleurs Liville voyant qu'on la soupçonnoit , & redoutant la juste colère de son mari , elle ne balançoit plus sur le parti qu'elle avoit à prendre. La Princesse & son Amant firent entrer dans leur complot un grec nommé Eudemus, Il étoit Médecin & confident de Liville, & il eut ordre de préparer un poison lent & propre à occasionner une maladie de langueur. Quand le funeste breuvage fut prêt, l'Eunuque Lygdus le présenta à Drusus son maître , qui mourut quelques jours après.

Tibere parut assez insensible à cet événement. Pour justifier une conduite si étrange , il se rendit au Sénat & parla de la sorte : « Vous ferez sans doute
 » surpris de ce que je ne me tiens pas
 » renfermé dans mon palais , pour m'y
 » livrer entièrement à la douleur. Les
 » personnes affligées , ont coutume ,
 » il est vrai , de chercher la solitude ;
 » mais le Chef de l'Etat n'a pas la même
 » liberté que les simples citoyens. C'est
 » dans une assemblée telle que la vô-

» tre qu'un Empereur peut trouver de
» la consolation. Vos conseils serviront
» à soulager mon infortune ; & pré-
» viendront les nécessités présentes de
» l'Empire. A quelles extrémités me
» vois-je réduit ! Ma mere Livie dont
» les lumières m'ont toujours été si utiles
» va bientôt terminer sa carrière. Dru-
» sus , mon fils , n'est plus , & les enfans
» qu'il m'a laissés ne sont pas encore ca-
» pables de soutenir le fardeau du Gou-
» vernement. Je vieillis , & si la Par-
» que ne tarde pas à trancher le fil de
» mes jours, je ne vois que les fils de Ger-
» manicus qui puissent être mes succes-
» seurs. C'est à vous , Peres conscripts ,
» que je recommande ces jeunes Prin-
» ces. Prenez-les sous votre protection ;
» veillez sur eux , servez-leur de peres.
» Ce sont les descendans d'Auguste ;
» c'est le plus pur sang de Rome. La Ré-
» publique doit s'intéresser à leur con-
» servation ; & vous , mes chers enfans,
» approchez : voyez ces Sénateurs res-
» pectables ; voilà vos Protecteurs ,
» vous n'en avez point d'autres. C'est
» sous leur tutelle que vous apprendrez
» à vous consacrer au service de l'Etat.

Ce discours tira d'abord les larmes
de tous les yeux ; mais on ne fut pas :

long-tems à s'appercevoir que le langage de Tibere ne s'accordoit pas avec les sentimens , & tout le Sénat demeura convaincu que l'Empereur étoit réellement peu touché de la mort de son fils. Il restoit encore plusieurs victimes à immoler avant que Séjan pût réussir dans ses ambitieux projets.

Le jeune Drusus & Neron , tous les deux fils de Germanicus , étoient déjà assez avancés en âge pour succéder à l'Empereur. Je ne parle point de Caius leur frere , qui dans la suite parvint au trône, & fut surnommé Caligula. Il étoit pour lors trop jeune aussi bien Tiberius Drusus fils unique du malheureux Prince qu'on avoit fait périr par le poison. Les deux fils aînés de Germanicus étoient les seuls qui pouvoient causer de l'inquiétude au perfide Séjan. Celui-ci comprit bien qu'il ne se défairoit pas aisément de ces Princes autour desquels veilloient des domestiques d'une fidélité incorruptible. Agrippine * leur mere , n'étoit pas femme à se laisser corrompre. Digne d'un mari tel que Germanicus , elle fut toujours fidèle à

* Elle étoit fille de cette Agrippine qui fut mere de l'Empereur Neron.

ses devoirs pendant la vie & après la mort de son époux. On ne pouvoit reprocher à cette vertueuse Romaine qu'un peu trop de fierté & de hauteur. Ces défauts fournirent à Séjan des armes pour la perdre , & il trouva le secret de la brouiller avec les autres Princesses de la Cour. L'artificieux favori représentoit Agrippine comme une femme qui avoit la passion de dominer , & qui ne cherchoit à gagner l'affection des Romains que pour élever plus promptement ses fils sur le trône : bien plus il la fit observer par ses délateurs , qui lui rapportoient exactement tous les discours de la Princesse. Voulant la chagriner par un endroit sensible , il suscita une affaire criminelle à Claudia Pulchra , qui étoit liée étroitement avec la veuve de Germanicus. Quand Agrippine sçut qu'on venoit d'intenter un injuste procès à une de ses meilleures amies , elle entra dans l'appartement de l'Empereur , & trouva Tibère qui faisoit brûler de l'encens devant une statue d'Auguste. » Puisque le Prince dont
» vous adorez ici l'image est au rang
» des immortels , pourquoi persécute-
» t-on sa postérité ? Que ne respecte-
» t-on dans ma personne le sang de ce
Dieu

» Dieu à qui je dois mon origine ? Souf-
» frirez-vous , Tibère , qu'un infame
» calomniateur ose noircir la réputa-
» tion de la petite fille d'Auguste ; car
» c'est moins à Claudia qu'on en veut
» qu'à moi-même. Sa tendre amitié pour
» une malheureuse Princesse , fait tout
» son crime , & si vous la condamnez ,
» je serai la cause innocente de sa disgrace.
Tibère n'avoit pas le cœur assez com-
patissant pour être sensible aux plaintes
d'une femme vertueuse. Vous n'êtes de
si mauvaise humeur, dit-il à Agrippine ,
que parce que vous n'êtes pas la maî-
tresse de l'Empire. On continua la pro-
cédure commencée contre Pulchra
Claudia , & cette Dame Romaine ac-
cusée faussement d'adultère , fut con-
damnée aux peines décernées contre les
personnes coupables d'un pareil cri-
me.

Agrippine donna un libre cours aux
plaintes & aux murmures. Il lui échap-
pa souvent des discours hardis con-
tre Tibère & son Ministre. Celui-ci
triomphoit en voyant que la Princesse
se perdoit elle-même par son impru-
dence. Tous les jours on apportoit au
Tribunal de Séjan des plaintes contre
Agrippine & contre ses deux fils aînés

Séjan se constitua le seul juge de cette affaire , & pour mieux couvrir ses desseins , il affectoit une grande impartialité , & tâchoit même quelquefois de justifier la conduite d'Agrippine & de ses enfans. Par les affreux détours de sa politique , il se flattoit de détruire la postérité de Germanicus.

Nero étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire. Ses cliens & ses affranchis lui représentoient sans cesse qu'il étoit tems de faire valoir ses droits ; qu'il lui seroit facile d'usurper la place d'un vieillard ennemi de la guerre , & uniquement occupé de ses plaisirs ; que les Armées , le Sénat , & le Peuple de Rome , n'aspiroient qu'à le voir sur le trône , enfin qu'on n'imputerait qu'à son peu de résolution l'indifférence qu'il montrait pour le rang suprême. Ces discours ne faisoient qu'une impression légère sur le cœur d'un Prince aussi doux & aussi modéré que l'étoit le fils de Germanicus. Jamais Nero ne voulut trahir son devoir. Mais il n'étoit pas plus réservé dans ses discours qu'Agrippine sa mere. Les espions qui les obsédoient l'un & l'autre ne manquoient pas de faire leur cour aux dépens de la Princesse & de

son fils. Tous deux par leur conduite imprudente s'attirèrent l'indignation de l'Empereur. Nero ne fut pas long-tems sans s'appercevoir de sa disgrâce. Tous les Courtisans prenoient grand soin de le fuir, & les personnes dont il étoit le plus aimé, n'osoient lui donner des preuves de leur affection. Ses malheurs lui arrachèrent-ils quelques soupirs ? Julie * sa perfide épouse en avertissoit aussi-tôt Liville, & Séjan ne tarδοit pas à en être instruit. Le Ministre de Tibère & la veuve de Drusus se faisoient un plaisir cruel de causer au jeune Prince les plus vives allarmes.

Nero n'étoit pas la seule victime que Séjan vouloit sacrifier à son ambition. Il restoit d'autres héritiers de l'Empire & le jeune Drusus n'auroit pas vu tranquillement la couronne impériale passer sur la tête d'un usurpateur. Comme le second fils d'Agrippine étoit d'un caractère fier, hardi, entreprenant, on n'eut pas beaucoup de peine à lui persuader qu'il devoit prétendre au trône ; & ce fut là un des artifices dont se servit

* Julie étoit fille de Drusus & de Liville.

Séjan pour mettre la discorde entre les deux freres , & pour les perdre l'un par l'autre. Le perfide Ministre accabloit Drusus de caresses , & lui repétoit continuellement qu'il le croyoit bien plus digne que Nero de succéder à l'Empereur. Ces discours produisirent l'effet que s'en étoit promis Séjan , & il auroit pû recueillir un jour les fruits de sa barbare politique , si Tibère n'eut pas déconcerté les projets de son indigne Ministre ; mais n'anticipons pas sur les événemens.

Le Favori qui se voyoit au plus haut degré de faveur crut qu'on ne pouvoit rien lui refuser , & qu'il étoit tems de demander Liville en mariage. Il en fit la proposition à Tibère : « Seigneur ,
» lui dit-il , Auguste , votre prédéces-
» seur , voulant marier sa fille , eut en-
» vie de choisir un Chevalier Romain.
» Si vous donnez un époux à la veuve
» de Drusus , daignerez-vous jeter les
» yeux sur un homme que vous avez
» déjà comblé de bienfaits , & qui
» n'auroit plus rien à désirer s'il pou-
» voit mêler son sang avec celui des
» Césars ; je considere moins les avan-
» tages , que la gloire d'une telle al-
» liance. L'honneur de vous apparte-

» nir de si près me fournira de nou-
» velles forces pour soutenir le pénible fardeau que vous m'avez imposé,
» & je mettrai mes enfans & ceux de
» Liville à couvert des entreprises injustes d'Agrippine. N'ayant plus rien
» à craindre pour ma famille, je consacrerai avec joye le reste de mes
» jours au service de mon Maître & de mon bienfaiteur.

Tibere ne goûta point la proposition :
» Si j'étois un simple particulier, répondit-il à Séjan, je ne consulterois que les sentimens de mon cœur,
» & un homme que j'aime, n'auroit point de refus à essuyer de ma part ;
» mais je suis Empereur ; il me faut par conséquent soutenir le rang que j'occupe. Je vais donc librement vous
» dire ce que je pense sur le mariage que vous me proposez. Connoissez-vous cette Liville que vous demandez
» pour épouse ? N'est-elle point plus attachée à votre faveur qu'à votre
» personne ? Si ma mort venoit à vous faire perdre le crédit dont vous jouissez, croyez-vous que la veuve de
» Drusus mon fils, se verroit tranquillement réduite à n'être la femme que
» d'un simple Chevalier Romain ? Un

» pareil abaissement révolteroit sa fier-
» té, & de quels reproches ne vous
» accableroit pas continuellement une
» Princesse orgueilleuse qui vous re-
» garderoit comme le destructeur de sa
» fortune ? Vous prétendez, dites vous
» en épousant Liville vous faire un
» rempart contre Agrippine ; mais si la
» jalousie anime déjà ces deux femmes
» l'une contre l'autre, que seroit-ce
» donc si votre mariage venoit à irriter
» leurs défiances mutuelles ? Il n'en fau-
» droit pas d'avantage pour exciter dans
» l'Etat des troubles, dont vous seriez
» peut-être la victime. Je vous per-
» drois moi même, si je consentois
» à votre demande, & vous auriez pour
» ennemis tous les Romains qui l'em-
» portent sur vous par la naissance.
» Votre élévation ne cause déjà que
» trop d'envie, & on me fait un crime
» de vous avoir mis en état de faire
» trembler sous vos ordres la principale
» noblesse de l'Empire. N'exigez donc
» pas de moi, Séjan, que je vous ac-
» corde une faveur qui vous seroit fu-
» neste. Il a pû se faire qu'Auguste
» ait voulu autrefois marier sa fille avec
» un Chevalier Romain. Des raisons
» de politique l'obligeoient alors à sou-

» haïr un gendre incapable de former
 » contre son beau-pere d'audacieuses
 » entreprises. Mais enfin le parti au-
 » quel se détermina Auguste, est con-
 » traire à vos prétentions, puisqu'il
 » me choisit pour l'époux de sa fille.
 » Voilà, Séjan, ce que ma tendre af-
 » fection, m'engage à vous représenter.
 » Au reste, je vous remercie du zèle
 » que vous témoignez pour mon ser-
 » vice, & je tâcherai de vous en mar-
 » quer ma reconnoissance par de nou-
 » veaux bienfaits.

Le Favori ne s'attendoit guères à un
 refus, & il fut au désespoir d'avoir
 fait une démarche qui pouvoit donner
 de furieux soupçons à un Prince aussi
 pénétrant que Tibere. Séjan éprouva
 pendant quelques jours les plus cruelles
 inquiétudes; mais comme son esprit
 étoit fécond en expédiens, il employa
 une manœuvre fort subtile pour n'avoir
 plus à craindre qu'on présentât sans
 cesse des mémoires contre lui à l'Em-
 pereur. Celui-ci qui commençoit à
 vieillir & qui se sentoît accablé sous
 le poids de l'Empire, paroïsoit dé-
 goûté du séjour de Rome, & ne de-
 mandoit pas mieux que de passer le reste
 de ses jours dans le sein du repos &

des plaisirs. Séjan qui sentit tout d'un coup combien de pareilles dispositions étoient favorables à ses desseins , conseilla à son Maître de se retirer en quelque endroit agréable où il put mener un genre de vie conforme à ses inclinations. Tibere goûta ce conseil , & ne manqua pas de le suivre. Il se retira dans l'Île de Caprée , & s'y établit avec un petit nombre de Confidens choisis. Du fond de cette solitude par-toient à chaque instant des arrêts de mort contre les plus illustres citoyens.

Séjan resta à Rome , & trouva le secret d'empêcher les lettres qu'on écrivoit contre lui de parvenir jusqu'à l'Empereur. Par ce moyen le cruel Ministre se vit en liberté d'exercer impunément sa tyrannie. Il eut bien-tôt la satisfaction de voir réussir les pièges qu'il avoit tendus à Agrippine. Cette infortunée Princesse donna malheureusement sa confiance à des émissaires de Séjan qui lui persuaderent que l'Empereur vouloit l'empoisonner. Se trouvant un jour à table à côté de Tibere , & ne touchant à aucun des mets qu'on lui servoit , le Prince qui s'en aperçut choisit un fruit dont il loua la beauté , & le présenta à Agrippine. Celle-ci

l'accepte & le donne tout de suite à un esclave. Tibere devient furieux, & s'écrie, aura-t-on lieu de s'étonner si je prens un parti violent contre une femme qui me traite d'empoisonneur. Ces paroles firent trembler tout Rome pour la veuve & les enfans de Germanicus. Le trait que je viens de rapporter arriva avant que Tibere eut quitté le séjour de Rome ; mais il résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Quelque tems après qu'il se fut établi dans son Isle de Caprée, il écrivit au Sénat une longue lettre, dans laquelle il invectivoit avec aigreur contre les manières arrogantes, & l'indomprable fierté d'Agrippine ; & il accusoit aussi Nero des plus excessives débauches. Le Sénat se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre, parce que l'Empereur ne manifestoit pas assez clairement ses intentions. Les Sénateurs étoient partagés sur la conduite qu'ils devoient tenir. Tandis qu'ils délibéroient sur une affaire de si grande importance, le peuple s'attroupa autour du Sénat. Les citoyens tremblans pour le sort de la Princesse & de son fils, portoient les images d'Agrippine & de Nero, invoquoient le nom de Tibere

avec des acclamations respectueuses, & soutenoient que l'Empereur avoit trop d'humanité pour vouloir la ruine de sa famille. Les Sénateurs ne décidèrent rien. Séjan indigné de leur conduite, écrivit à son Maître que les ordres du Souverain avoient été méprisés; que l'on débitoit dans Rome des harangues séditionnelles; & que les suites de cette espèce de révolte étoient à craindre. Tibère écrivit donc une seconde lettre pleine de reproches outrageans contre Nero & Agrippine. Il reprimandoit sévèrement le peuple, & se plaignoit au Sénat de ce qu'on avoit publiquement violé le respect dû à la majesté impériale. Cependant l'Empereur se reservoit la connoissance de cette affaire. On n'est pas bien instruit de la suite du procès. On sçait seulement que vers l'année suivante, Agrippine fut reléguée dans l'Isle Pandatoria, & que Nero & Drusus furent déclarés ennemis publics. On exila le premier, & le second eut pour prison un des appartemens du Palais, dans lequel on le garda très-étroitement. Les deux jeunes Princes & leur mere finirent leurs jours d'une manière bien déplorable. Ils moururent de faim & de misère.

Quelques historiens racontent cependant que Nero se tua lui-même parce qu'il appréhendoit de périr par la main des bourreaux , qui avoient ordre d'exposer de tems en tems à ses yeux toutes sortes d'instrumens de supplices. Drusus , renfermé dans le Palais , tâcha de soutenir sa vie par des * alimens qui n'étoient guères propres à la prolonger. Il cessa bien-tôt de vivre , & l'Empereur , pour se justifier , fit lire en plein Sénat un journal de toutes les actions du jeune Prince. On entroit dans les plus petits détails. Un regard , un geste , un soupir , un murmure , rien n'étoit échappé à la vigilance des espions qu'on avoit placé auprès de Drusus. A ces traits , on reconnoît aisément le génie de Tibere. Ce barbare Empereur se voyant délivré de ses deux petits-fils , ne tarda pas à faire perir leur mere. Agrippine dans sa captivité même conservoit toujours sa fierté naturelle ; & il lui échappoit quelquefois des paroles fort outrageantes contre le meurtrier de ses enfans. Cette hardiesse lui attiroit des traitemens

* Il mangeoit la bourre de son matelat.

bien cruels. On la frappa un jour si fort sur le visage , qu'on lui fit sauter un œil de la tête. Accablée sous le poids de ses malheurs , elle prit le parti de se laisser mourir de faim. Il y en a qui prétendent qu'on lui refusa les alimens nécessaires pour le soutien de sa vie. Quoiqu'il en soit , on ne peut imputer sa mort qu'à la cruauté de Tibere. Agrippine & Drusus son fils * ne perirent qu'après Séjan , qui fut , comme nous l'avons fait voir , le principal auteur de leur ruine. J'ai un peu anticipé sur les événemens , pour n'avoir plus à parler que de l'odieux Ministre qui vouloit s'élever au trône par l'extinction entière de la famille impériale.

Séjan étoit au comble de ses vœux. Il ne voyoit plus de concurrens capables de lui disputer l'Empire. Ses honneurs augmentoient avec son crédit. On célébroit des jeux publics le jour de sa naissance , & on juroit par sa fortune , comme par celle de l'Empereur. Dans presque tous les quartiers

* Nero finit ses jours avant la chute de Séjan.

de la ville, on lui avoit érigé des statues devant lesquelles on brûloit de l'encens ; on y offroit des sacrifices, & Séjan lui-même faisoit les fonctions de prêtre. En un mot, il ne manquoit plus au Favori que le titre d'Empereur pour être égal à son maître. Tibere ouvrit enfin les yeux, & comprit qu'il étoit contre la politique de rendre un sujet si puissant. Il résolut donc de détruire son propre ouvrage, & pour réussir dans cette entreprise il se comporta avec beaucoup d'adresse. Séjan fut non-seulement continué dans tous ses emplois, mais on lui décerna encore de nouveaux honneurs. Tibere se l'associa pour le Consulat, & par cette distinction singulière, il le rendit odieux à quantité de Romains qui se voyoient exclus des principales dignités. Bien plus, l'artificieux Empereur voulant faire tomber sur son Favori toute la haine publique, il le chargeoit d'exécuter les ordres cruels qui partoient de la Cour. Séjan regardoit comme une marque de confiance ce qui n'étoit qu'un piège adroitement tendu pour le perdre. Les doux noms d'ami & de collègue, dont l'honoroit son Maître, ne servoient qu'à nourrir de plus en plus

l'orgueil de l'insolent Ministre. Semblable aux victimes qu'on couronne de fleurs avant que de les égorger , Séjan ne fut élevé au comble de la gloire que pour en être précipité avec plus d'ignominie.

Tibere avoit entrevu depuis quelque tems les desseins ambitieux de son Favori , mais le Prince ignoroit encore qu'on eut formé contre ses jours de criminels complots. Il en fut averti par une lettre que lui écrivit Antonia, mere de Germanicus. On ne sçait point les détails de cette fameuse conjuration , mais il est sûr que Séjan avoit voulu usurper la place & attenter à la vie de son Maître. Quand l'Empereur fut parfaitement instruit du crime , il songea à en tirer une vengeance éclatante. Il ne sembloit pas prudent d'employer la force ouverte contre un homme qui avoit les Gardes Prétoriennes à sa disposition. D'ailleurs un Ministre quelque méchant qu'il puisse être , ne laisse pas que d'avoir un certain nombre de partisans. S'il se fait détester des citoyens vertueux , il s'attire la bienveillance d'une troupe de scélérats dont il est ordinairement le protecteur. Outre cela les Romains qui gémissaient de

puis long-tems sous la tyrannie du Prince & de son Ministre , devoient-ils s'intéresser beaucoup plus à la conservation de l'un que de l'autre ? Tibère dans le fond de l'ame se rendoit justice, & il sentoit bien qu'il ne pouvoit guères compter sur l'amour de ses sujets. Il voulut cependant sonder les dispositions des Romains , & voir si c'étoit à la personne ou à la fortune du Ministre qu'ils étoient attachés. Pour parvenir a cette connoissance , il tint une conduite fort singulière à l'égard de Séjan. Quelques fois il combloit celui-ci d'éloges , & en d'autres occasions , il l'accabloit d'invectives. Les créatures du Favori éprouvoient les mêmes variations , & alternativement on leur distribuoit les châtimens & les récompenses. Ce manège tenoit en suspend le Ministre & tous les citoyens. Tantôt Séjan se croyoit perdu sans ressource , & un instant après ses frayeurs étoient dissipées. Le peuple ne sçavoit plus quel parti prendre. Il paroissoit dangereux de faire la cour au Favori ou de l'abandonner. Tibère eut tout lieu de s'applaudir du succès de son artifice ; il s'apperçut qu'on ne s'approchoit , ou qu'on ne s'éloignoit de Séjan qu'à proportion que la faveur

du Ministre sembloit croître ou diminuer. L'Empereur ne craignît plus alors de soulèvement de la part des Romains. Il résolut donc de porter un coup mortel à son ennemi ; & voici les dernières mesures que lui suggéra son artificieuse politique pour écraser un homme dont l'ambition lui caufoit tant d'ombrage.

Tibère écrivit au Sénat une lettre fort longue & dressée avec tout l'art imaginable. Dans les premières lignes , il n'étoit pas question de Séjan ; on parloit de toute autre chose. Mais ensuite , on lançoit quelques traits contre le Ministre , après quoi l'Empereur passoit à une autre affaire , & puis revenoit à Séjan , auquel il faisoit des reproches de peu de conséquence , & après on se jettoit sur une matière tout-à fait différente. Enfin la conclusion de cette lettre singulière , étoit qu'on fit justice de deux Sénateurs dévoués aux intérêts du Ministre , & qu'on le mit lui-même en prison. Lorsque l'Empereur eut dicté cet arrêt de mort , il adressa ses ordres à un des Consuls , & les fit porter à Rome par Nevius Sertorius Macron. Celui-ci pour récompense du service qu'il alloit rendre , fut nommé Commandant des Gardes Pré-

toriennes, & partit avec une ample instruction sur la manière dont il devoit se conduire.

Tibère malgré toute ses précautions, n'étoit pas fort tranquille sur le succès de cette grande affaire. Il avoit ordonné à Macron, de délivrer en cas de révolte, le jeune Drusus qu'on tenoit enfermé dans le Palais, & de montrer ce jeune Prince pour chef à la multitude. Il y avoit aussi des vaisseaux tout prêts, sur lesquels l'Empereur devoit s'embarquer si l'entreprise ne réussissoit pas. Tibère fit voir en cette occasion plus de prudence que de courage.

Macron étant arrivé de nuit à Rome, se rendit aussi-tôt chez le Consul Régulus, & lui communiqua ses ordres. Le matin en allant au palais impérial, il rencontra Séjan, qui parut fort étonné de ce que l'Empereur ne lui envoyoit point de dépêches par Macron. N'en soyez point surpris, lui dit ce dernier, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Tibère veut vous associer à la puissance Tribunicienne. Dans un instant Rome sera instruite des desseins que le Prince a sur vous. Séjan transporté de joye entra dans le Sénat. Aussi-tôt Macron déclare aux gardes Préto-

riennes qu'il est leur Commandant, leur ordonne de se retirer , met d'autres troupes à leur place , recommande au capitaine de faire bonne garde , paroît dans l'assemblée des Sénateurs , donne aux Consuls la lettre de Tibere , se retire aussi-tôt & court au camp des Prétoriens pour empêcher la sédition que pouvoit y causer la ruine de leur ancien Commandant.

Pendant ce tems-là on lisoit la lettre fatale. Elle produisit l'effet que Tibere s'en étoit promis. Si Séjan eût vû dès le commencement qu'il s'agissoit de le faire périr , il seroit sorti brusquement du Sénat , & auroit pû exciter des troubles dans la ville. Mais comme les premières plaintes de Tibere ne rouloient que sur des matières peu importantes , il en fut peu allarmé. Ce n'étoit pas la première fois qu'il essuyoit de semblables désagréments de la part de l'Empereur. Assuré d'ailleurs par l'espérance d'être associé au Tribunat , il s'imaginait n'avoir rien à craindre. Cette sécurité lui coûta la vie. Après la lecture du dernier article qui ordonnoit d'arrêter Séjan , on vit un terrible exemple de la vicissitude des choses humaines.

Cet homme qui faisoit trembler tout l'univers, qui étoit l'arbitre de la fortune & de la vie de ses concitoyens, qui se voyoit sans cesse environné d'une foule d'adorateurs ; qui partageoit avec son Maître la souveraine puissance, & qui n'avoit plus qu'un pas à faire pour rester seul en possession de l'Empire, Séjan, en un mot, devient tout-à-coup un objet d'exécration & d'horreur. On le fuit, on le déteste, on l'accable d'injures. Les personnes qui lui avoient témoigné le plus d'attachement, se déhaïnent contre lui avec le plus de violence. Ce malheureux Favori, semblable à un homme étourdi par la foudre, ne remarque plus ce qui se passe autour de lui ; il n'entend point la voix du Consul qui lui ordonne de sortir de sa place. Ce n'est qu'après lui en avoir éité l'ordre qu'il répond enfin. Est-ce moi que vous appelez ? Il se leve, on se saisit de sa personne, & on le conduit en prison. Il essaye mille outrages de la part de ces mêmes Romains qui l'avoient tant de fois comblés d'innombrables éloges, & qui lui auroient encore prodigués les louanges les plus excessives, s'il eût réussi dans ses projets. Séjan étoit alors malheureux, il n'en

falloit pas d'avantage pour l'exposer à l'exécration publique. On lui reprochoit ses cruautés, on le railloit sur sa folle ambition, on renversoit ses statues & on les mettoit en pièces : pendant qu'il traversoit ainsi les rues de Rome d'une manière ignominieuse, il voulut se cacher le visage d'un des pans de sa robe, mais on le força de satisfaire la curiosité du peuple.

Dès le même jour on assembla le Sénat dans le Temple de la Concorde pour juger ce fameux criminel. Il fut tout d'une voix condamné à mort & exécuté sur le champ. Après que la populace eut exercé sa rage sur le cadavre de ce Ministre odieux, on le jetta dans le Tibre. La famille de Séjan fut enveloppée dans sa disgrâce : on fit mourir ses enfans qui n'avoient aucune part au crime de leur pere. On n'épargna pas même une petite fille qui connoissoit si peu son malheur, qu'elle demandoit les larmes aux yeux pourquoi on la vouloit punir, n'ayant rien fait qui méritât des châtimens. Si je suis coupable, disoit-elle, avec la plus grande ingénuité, je promets de ne plus retomber dans les mêmes fautes. On n'eût aucun égard ni à ses pleurs, ni à son innocence. Mais comme il étoit sans

exemple qu'un enfant au-dessous de l'âge nubile, fut punie de mort, on prétend que le bourreau eut ordre de violer cette fille avant que de l'étrangler. Sous un Empereur tel que Tibere les Juges ne se faisoient pas un scrupule de prononcer des Arrêts aussi injustes que barbares. Les Sénateurs ne condamnèrent pas cependant Apicate que Séjan avoit répudiée autrefois. Mais la destinée de ses enfans & la vue de leurs cadavres exposés aux Gemonies, lui causerent une si vive douleur, qu'elle se tua de désespoir.

On flétrit la mémoire de Séjan par les décrets les plus ignominieux, & comme on attribua ses projets d'ambition aux honneurs extraordinaires qu'on lui avoit déferé, dans le tems qu'il étoit en faveur, il fut défendu par un arrêt du Sénat d'en accorder de semblables à aucun citoyen, ni de jurer par aucun autre nom que par celui de l'Empereur. La funeste catastrophe de Séjan doit servir de leçon à ces ambitieux qui ne s'élèvent au premiers rangs que par des voyes criminelles & qui ne font usage de la puissance qu'on leur a confié, que pour trahir leur Souverain ou pour rendre ses sujets malheureux.

CONJURATION D'ANTIPATER CONTRE HERODE.

LA naissance * d'Hérode ne lui permettoit pas d'aspirer à la Couronne ; mais les services qu'il rendit aux Romains , lui procurerent le Trône de la Judée. Ce Prince fut toujours extrêmement attaché à ses bienfaiteurs , soit par politique ou par reconnoissance : il prit le parti d'Antoine contre Auguste. Ce dernier fut vainqueur ; Hérode vint le trouver , & au lieu d'avoir recours à de lâches supplications , pour obtenir sa grace , il fit paroître , en rendant compte de sa conduite , beaucoup de fermeté & une grande noblesse de sentimens. „ J'ai „ mois Antoine , dit-il à Auguste , &

* Cette Conjuration devoit être placée avant celle de Sejan ; je ne me suis apperçu de ce derangement que lors qu'il n'étoit plus tems d'y remédier.

„j'ai fait tout ce qui dépendoit de
„moi pour lui conserver l'Empire. Je
„lui ai fourni des vivres & de l'argent,
„& si je n'avois pas été occupé contre
„les Arabes, j'aurois sacrifié mes
„biens & ma vie pour le service de
„votre Rival. Je ne l'ai point abandon-
„né dans le tems de sa disgrâce.
„Quand je m'apperçus que l'amour
„causoit tous ses malheurs, j'e lui con-
„seillai de faire périr Cléopâtre, de
„s'emparer de ses Etats, & de se
„mettre par ce moyen en état de faire
„avec vous une paix avantageuse. Ce
„conseil, s'il eut été suivi, auroit em-
„pêché la ruine d'Antoine. Mais il ne
„profita pas de mes avis, & vous ve-
„nez de recueillir le fruit de son im-
„prudence. Par tout ce que je viens
„de vous dire, vous devez compren-
„dre jusqu'où va mon affection pour
„les personnes dont j'ai éprouvé les
„bienfaits. Si vous me jugés digne
„de votre amitié, il ne tiendra qu'à
„vous de la mettre aux plus fortes
„épreuves. „ Un Romain ne se seroit
pas justifié plus noblement. Aussi la
colere d'Auguste ne put tenir contre
un pareil discours. Il se déclara sur le
champ protecteur d'Hérode, lui or-

donna de reprendre sa couronne , & le fit confirmer par un Arrêt du Sénat dans la possession de ses Etats.

Tandis que le Monarque Juif s'attiroit l'admiration des Etrangers , il se rendoit odieux à ses Sujets. Que n'ont pas à souffrir les Peuples sous un Prince , avare , soupçonneux & cruel ? Tel fut Hérode surnommé le Grand , titre que la flatterie accorde aux plus méchans Rois. Un souverain d'un caractère semblable à celui que je viens de dépeindre , ne doit pas s'attendre à passer des jours heureux. Hérode faisoit trembler les Peuples soumis à ses loix ; mais il n'étoit pas lui-même dans une situation plus tranquille , & il éprouvoit toutes les inquiétudes qui déchirent l'ame des tyrans. Sa propre famille , bien loin de lui procurer de la consolation , lui causoit les plus mortels chagrins. Il épousa une Princesse aussi belle que vertueuse : c'étoit la célèbre Mariane , petite fille du Roi Aristobule. La jalousie ne tarda pas à s'emparer du cœur d'Hérode , & il n'y eut point de mauvais traitemens qu'il ne fit essuyer à une personne qu'il aimoit avec idolâtrie. Les femmes à qui on ne peut rien reprocher du

du côté des mœurs , ne sont pas toujours celles qui ont le caractère le plus complaisant. Mariane étoit naturellement fière , d'une humeur aigre , incapable de souffrir tranquillement les caprices du Roi , toujours prête à s'exhaler en plaintes & en murmures , ne sachant en un mot garder aucuns ménagemens vis-à-vis d'un époux qu'elle devoit respecter , quoiqu'elle eut sujet de le * haïr. Cette conduite imprudente coûta la vie à Mariane. Hérode la fit condamner à mort , & après l'exécution de ce funeste Arrêt , le Roi se livra aux transports du plus affreux désespoir.

La Princesse qui venoit de finir ses jours d'une manière si tragique , laissa ** deux fils qui furent élevés à Rome , & que le Roi fit revenir dans ses Etats quelque tems après la mort de Mariane. Alexandre & Aristobule , c'est le nom de ces deux jeunes Princes , furent reçus dans leur pays avec de

* Hérode avoit fait périr le père & le frère de Mariane.

** Hérode eut de Mariane trois fils & deux filles.

148 *Conjuration d'Antipater*

grandes marques de joie. Leur beauté ; leur taille avantageuse , un certain air de Majesté répandu sur leur visage , quelques traits de ressemblance avec une mere dont on pleuroit la triste destinée ; tout cela ne contribuoit pas peu à les rendre aimables aux yeux d'un peuple qui souffroit impatiemment la tyrannie d'Hérode , & qui espéroit jouir d'un sort plus heureux sous le règne de ses Successeurs. Salomé , sœur du Roi , & toutes les personnes qui avoient eu part à la mort de Mariane , apprehenderent que lorsque les deux Princes auroient quelque crédit , ils ne s'armassent du glaive de la vengeance. Pour n'avoir rien à craindre de leur ressentiment , on chercha à indisposer Hérode contre ses fils , & on n'eut pas de peine à y réussir. Alexandre & Aristobule témoignoit assez peu d'affection pour le Roi leur père & ils ne prenoient pas même la précaution de déguiser leurs sentimens. La mort de Mariane étoit toujours présente à leur esprit , & en toute occasion, ils se plaignoient hautement d'être contrainsts de vivre avec les meurtriers de leur mère.

Hérode avoit eu de Doris sa f

première épouse un fils nommé Antipater. C'étoit un Prince dévoré par l'ambition, & capable de commettre les plus grands crimes pour la satisfaire. Comme il possédoit au souverain degré l'art de la dissimulation, il ne laissoit point entrevoir les affreux projets qu'il méditoit sans doute depuis long-tems. Il vivoit éloigné de la Cour, sans témoigner jamais qu'il avoit dessein de faire un jour valoir ses prétentions à la Couronne. Le Roi qui vouloit reprimer l'audace des fils de Mariane, fit venir auprès de lui Antipater, le combla d'amitiés, & parut l'honorer de sa confiance. La Politique avoit plus de part que la tendresse paternelle dans cette conduite d'Hérode. Il ne prétendoit qu'humilier l'orgueil d'Alexandre & d'Aristobule en leur opposant un rival qu'ils craindroient d'avoir un jour pour Maître. Antipater se voyant parvenu à un si haut point de faveur, songea à s'y maintenir en gagnant les bonnes grâces du Roi. Il y réussit, mais ce Prince ambitieux craignant de la part d'Hérode un retour de tendresse en faveur des fils de Mariane, songea aux moyens de se délivrer pour toujours de deux frères

148 *Conjuration d'Antipater*

qu'il regardoit comme des concurrents redoutables. Il conduisit cette odieuse intrigue avec beaucoup d'adresse. Jamais on ne l'entendoit se plaindre d'Alexandre ni d'Aristobule; mais il employoit pour leur nuire les personnes en qui son père avoit le plus de confiance. On animoit sans cesse Hérode contre les deux Princes; & ceux-ci, par leur imprudence, fournissoient matière à de nouvelles accusations. A force de les peindre avec les plus affreuses couleurs, on vint à bout d'aigrir tellement l'esprit du Roi qu'il résolut de les punir avec la dernière sévérité. Il ne voulut cependant leur faire sentir les effets de sa colère qu'après avoir consulté Auguste sur une affaire de cette importance.

Antipater se rendit le premier à Rome, & fut bientôt suivi par Hérode qui étoit accompagné des malheureuses victimes qu'on destinoit à la mort. Voici le Discours que le Roi de la Judée adressa à l'Empereur, „ Est-il un sort plus déplorable que le
„ mien? Je me vois forcé d'être l'accusateur de mes propres enfans,
„ Vous m'aviez permis de choisir pour
„ Successeur celui de mes fils que ses

„ vertus rendroient digne du rang su-
„ prême. Mon choix ne peut désormais
„ tomber sur aucun des Princes qui
„ sont ici présens , puisque l'envie de
„ régner leur a inspiré l'affreux dessein
„ d'attenter à mes jours. Est-ce donc
„ là ce que je devois attendre de la
„ part de mes fils après leur avoir don-
„ né tant de preuves de ma tendresse ?
„ Je pouvois sur le champ immoler
„ ces enfans ingrats , mais j'ai mieux ai-
„ mé que vous fussiez leur Juge & mon
„ vengeur. Vous êtes trop équitable
„ pour laisser un tel crime impuni. Ne
„ souffrez pas qu'on viole les loix de
„ la nature , & qu'on foule aux pieds
„ la Majesté des Rois.

Alexandre & Aristobule ne se dé-
fendirent d'abord que par des pleurs
& des soupirs ; mais quand ils virent
que l'assemblée étoit prevenue en leur
faveur , ils entreprirent de se justifier ,
& Alexandre fit un discours , dont
je ne rapporterai que la substance.
„ S'il est bien triste pour nous d'être
„ accusé par un père , nous avons du
„ moins l'avantage de plaider notre
„ Cause devant un Prince qui fait
„ consister sa gloire à être le protec-
„ teur des malheureux. On nous ac-

150 *Conjuration d'Antipater*

„cuse d'avoir formé de criminels com-
 „plots. Nous avouons que les fils
 „de l'infortunée Mariane peuvent être
 „suspects. Il est vrai que nous avons
 „pleuré notre mère; mais c'étoit moins
 „sa mort qui nous arrachoit des lar-
 „mes que l'audace de certaines per-
 „sonnes qui osoient flétrir la mémoire
 „d'une Reine vertueuse. Si nous nous
 „sommes plaints quelquefois avec li-
 „berté, ce n'étoit pas du Roi, mais
 „de ces lâches Courtisans qui cher-
 „choient à envenimer l'esprit de notre
 „père par de faux rapports. Où sont
 „les preuves du crime qu'on nous
 „impute? Nous a-t-on vû préparer des
 „poisons, travailler à corrompre des
 „Domestiques fidèles, écrire des let-
 „tres séditieuses, exciter en un mot
 „les peuples à la révolte? Est-il
 „croyable que des enfans soient assez
 „dénaturés pour en venir à de tels
 „excès? En supposant même que nous
 „fussions capables d'une si horrible
 „action, pourrions-nous espérer d'en
 „tirer quelque avantage? Les Juifs
 „reconnoitroient-ils pour leurs Rois
 „de cruels parricides, & Auguste cet
 „Empereur si équitable nous souffri-
 „roit-il sur un Trône qui seroit teint

» du sang paternel ? je pourrois allé-
» guer plusieurs autres raisons pour no-
» tre défense ; mais je n'ai plus qu'un
» mot à dire. Si le Roi persiste à nous
» croire coupables , nous prononcerons
» un Arrêt de mort contre nous mêmes
» afin d'épargner à l'auteur de nos jours
» la honte de nous avoir condamné in-
» justement ; la vie ne nous semble pas
» assez précieuse , pour que nous vou-
» lions la conserver aux dépens de la
» réputation de notre père.

Ce discours fit impression sur tous les cœurs. Le Roi fut ému lui-même , & on lisoit sur son visage qu'il étoit fâché d'avoir fait une pareille démarche. Auguste qui n'avoit jamais pu se persuader que les jeunes Princes fussent coupables , profita de la situation où étoit pour lors Hérode , & exhorta ce Monarque à se raccommoder avec ses fils , qui paroissoient plus imprudens que criminels. Alexandre & Aristobule voyant que leur père montrait des dispositions favorables , s'avancent aussitôt vers lui pour obtenir grace. Hérode court au-devant d'eux ; & les embrasse avec tendresse. Tous ceux qui furent témoins d'une scène si touchante , ne purent retenir leurs larmes , & An-

tipater fut assez maître de lui-même pour affecter de la joie, tandis que son ame étoit dévorée par le chagrin que lui caufoit une pareille reconciliation.

Hérode partit de Rome avec ses trois fils pour s'en retourner en Judée. Pendant ce voyage il déclara à ses enfans qu'ils regneroient après lui, à commencer par Antipater, & à continuer par Alexandre & Aristobule. Il leur recommanda de vivre dans une parfaite union; mais à peine fut-il arrivé dans ses Etats, que les troubles de la famille Royale recommencèrent. Hérode avoit parmi ses domestiques trois Eunuques qu'il aimoit beaucoup, & dont ils se servoient dans les affaires les plus importantes. On rapporta au Roi qu'Alexandre avoit corrompu leur fidélité. On mit ces malheureux à la Question, & on les tourmenta si cruellement, qu'ils avouerent, que le jeune Prince conservoit toujours contre son pere une haine irréconciliable, & qu'Alexandre les avoit exhorté d'abandonner un vieillard, qui ne pouvoit désormais leur être utile, & de s'attacher à un Prince qui sauroit les récompenser, lorsque le droit de sa naissance & le secours de ses amis l'auroit placé sur le

trône. La déposition de ces trois Eunuques mit Hérode dans une furieuse colere; mais il n'osa prendre d'abord un parti violent, parce qu'il appréhendoit que les partisans de son fils ne se portassent aux dernières extrémités. Il crut qu'il étoit plus à propos de faire des informations secrètes. Ce qui n'empêchoit cependant pas le Roi d'employer la torture pour découvrir la vérité. Toutes les personnes qu'on soupçonnoit d'avoir part à la confiance d'Alexandre, étoient appliquées à la Question; & on leur faisoit souffrir des supplices inouis: la plupart expirèrent au milieu des tourmens sans rien avouer. Leur silence, selon Antipater, étoit moins une preuve de leur innocence, que de leur affection pour des Princes rebelles. Tout le monde trembloit à la Cour d'Hérode, & chacun craignoit d'être sacrifié aux soupçons d'un Monarque ombrageux. Il n'est rien de plus terrible que la situation des peuples en de pareilles circonstances.

On arrêta enfin Alexandre, & il fut retenu dans une étroite prison. Ce Prince naturellement fier, ne se laissa point abattre par ses disgraces, & il ne dai-

gna pas même se défendre ; bien plus, voulant braver le Roi, il lui écrivit à peu près en ces termes. » On a conspiré contre vous, rien n'est plus certain. Il est inutile désormais de tourmenter tant de personnes pour leur arracher l'avoué d'un crime dont je vous donne connoissance. Pheroras votre frère, Salomé votre sœur, vos plus intimes confidens, vos meilleurs amis ont trempé dans ce complot. Tous vos sujets n'aspirent qu'à vous ôter du monde dans l'espérance de vivre plus tranquilles. » Cette Lettre plongea Hérode dans les plus affreuses inquiétudes. Il n'osoit plus se fier à personne. Sans cesse il s'imaginoit voir son fils prêt à fondre sur lui l'épée à la main ; il retomba dans ces accès de phrenésie & de fureur dont il avoit été attaqué après la mort de Matiane.

Ce Prince se vengeoit sur ses sujets des chagrins que lui caufoient ses enfans. Les délations, les emprisonnemens & les supplices remplirent bientôt la Judée de crainte, de tristesse & d'horreurs.

On réconcilia encore une fois Hérode avec ses deux fils ; mais on ne vécut pas long-tems de part & d'autre en

bonne intelligence. Il y avoit pour lors à la Cour un Lacédémonien appelé Euriclès. C'étoit un de ces hommes qui comptent pour rien la probité & l'honneur lorsqu'il est question de faire fortune. Le perfide Grec trouva le secret de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Alexandre , & celui-ci eut l'imprudence de lui ouvrir son cœur. Il se plaignit des mauvais traitemens qu'on lui faisoit essuier tous les jours , de l'Arrêt cruel prononcé contre sa mère, de l'énorme puissance dont jouissoit le seul Antipater ; enfin , il avoua qu'il ne pouvoit plus souffrir que son frère Aristobule & lui fussent les objets de la haine paternelle. On ne manqua pas de rapporter ces discours au Roi, sur qui ils firent une très-vive impression. On s'imagine bien qu'Antipater ne cherchoit pas à empêcher la ruine de ses frères. C'étoit lui au contraire qui suscitoit tous les jours contre eux de nouveaux accusateurs ; mais il avoit grand soin de cacher toutes ses démarches, de peur qu'on ne pénétrât les motifs qui le faisoient agir.

Hérode craignant sans cesse pour sa Couronne , & même pour sa vie , résolut d'assurer son repos aux dépens de

156 *Conjuration d'Antipater*

deux infortunés qu'il croyoit capables du plus horrible des crimes. Il fit donc arrêter Alexandre & Aristobule , & les obligea à déclarer par écrit les complots qu'ils avoient formés contre lui. Voici qu'elle fut leur déclaration. » Jamais
 « nous n'avons eu le dessein d'attenter
 » sur les jours du Roi ; mais comme les
 » soupçons de notre père nous rendoient
 » la vie désagréable , & pouvoient nous
 » devenir funestes , nous étions déter-
 » minés à prendre la fuite lorsqu'il
 » se présenteroit une occasion favora-
 » ble.

On tint une Assemblée à Berite pour juger les prétendus criminels. Hérode fit pour la seconde fois le personnage d'accusateur , & il parla contre ses enfans avec cette véhémence qu'à coutume d'inspirer la passion. On vit bien que la perte des deux Princes étoit résolue , & les Juges par une lâche complaisance opinèrent presque tous à la mort. En conséquence de cet Arrêt injuste , Alexandre & Aristobule furent étranglés à Sébaste , où on les avoit retenus pendant le tems du procès sans les entendre. Il paroît constant que ces malheureux Princes n'étoient point coupables du crime dont on les avoit

tant de fois accusé. La conduite qu'on tenoit à leur égard leur arracha souvent des plaintes & des murmures ; c'en fut assez pour fournir à Antipater le moyen de les perdre , & il ne lui fut pas difficile de faire servir à ses desseins , les soupçons & la cruauté d'Hérode. Celui-ci ne s'aperçut qu'il favorisoit l'ambition d'un traître qu'au moment où il pensa en être la victime.

Antipater n'avoit plus de concurrents , & il pouvoit se flatter de voir un jour la Couronne passer sur sa tête. Il ne falloit qu'attendre la mort du Roi , qui étant vieux & infirme , devoit bientôt céder la place à son successeur ; mais Antipater étoit impatient de regner , & il résolut de franchir le seul obstacle qui s'opposoit à ses ambitieux desirs. Il conjura contre son père , & voulut lui arracher la vie. Une seule chose empêcha ce fils dénaturé d'exécuter sur le champ son horrible projet. Il étoit généralement haï du peuple & des soldats. Leur affection est cependant nécessaire à quiconque veut usurper la souveraine puissance. Antipater chercha donc à se faire des créatures ; il corrompit à force de largesses les principaux amis de son père , & mit dans ses

intérêts Saturnin , Gouverneur de Syrie. Il auroit bien voulu attirer à son parti Salomé , sœur d'Hérode , mais il ne lui fut pas possible d'en imposer à une Princesse qui étoit pour le moins aussi artificieuse que celui qui cherchoit à la séduire. Pheroras * se lia étroitement avec Antipater , & ce dernier se fit un assez grand nombre de partisans , pour espérer d'être soutenu dans le besoin. Il continuoit toujours de tromper son père par toutes sortes d'artifices , & le Roi ne voyoit dans un fils rébelle , que le plus zélé des sujets. Un pareil aveuglement alloit couter la vie à Hérode , si Salomé n'eût pas été plus habile que son frère à découvrir tout ce qui se passoit. Elle examinoit depuis quelque tems toutes les démarches de Pheroras & d'Antipater. Ces deux Princes , qui en public paroissoient brouillés ensemble , se voyoient tous les jours secrètement , & vivoient dans la plus intime familiarité. Une conduite si mystérieuse fit naître des soupçons dans l'esprit de la Princesse. Aussi-tôt elle avertit Hérode d'être sur ses gardes ,

* Il étoit frère du Roi.

parce qu'on formoit certainement contre lui quelque dangereuse conjuration. Le Roi qui connoissoit le caractère de sa sœur, n'ajouta pas foi tout d'un coup à ses discours, mais il devint plus attentif, & il résolut d'approfondir sans éclat une affaire qui étoit pour lui de la dernière importance.

Depuis quelques années Hérode étoit mécontent de Pheroras, parce que celui-ci refusa de se marier avec une des filles du Roi, & choisit une épouse * dans la plus vile des conditions. Le Monarque Juif voulut engager son frère à rompre un lien si honteux. Mais l'Amour l'emporta sur la raison, & Pheroras ne put jamais se détacher d'une personne qu'il regardoit comme essentielle à son bonheur. Une femme qui passe tout à coup de la misère à la plus éclatante fortune, ne conserve pas toujours les sentimens modestes que devoit lui inspirer son premier état. C'est ce qu'on eut lieu de remarquer à l'égard de l'épouse de Pheroras. Elle se comportoit avec une hauteur qu'on auroit eu de la peine à excuser dans une per-

* Elle étoit servante.

sonne de la plus haute naissance.

Craignant peu de déplaire à Hérode, elle se déclara en faveur d'un grand nombre de Pharisiens qui refuserent de prêter serment de fidélité au Roi & à l'Empereur. Ceux pour qui elle s'intéressoit si ouvertement lui témoignèrent leur reconnoissance, en lui annonçant que la volonté de Dieu étoit d'ôter le Royaume à Hérode, pour le donner à Pheroras. Après que le Roi eut puni de mort les auteurs de ces discours séditieux, il fit venir son frère & le conjura de répudier une femme qui n'étoit capable que de mettre le trouble & la division dans la famille Royale. Pheroras protesta qu'il conserveroit toujours très-religieusement la fidélité qu'il devoit au Roi son frère; mais il déclara en même tems qu'il ne pouvoit se séparer d'une épouse pour laquelle il sentoît la plus vive tendresse. Hérode fut très-offensé d'une pareille réponse, & il défendit sur le champ à Antipater d'avoir désormais aucun commerce avec Pheroras. Les ordres du Roi furent mal exécutés. On se contenta seulement de prendre des précautions, pour que la Cour ne fut pas informée de ce qui se passeroit entre les deux

Princes; cependant comme Antipater sentit qu'il étoit dangereux de donner de l'ombrage à un Monarque vindicatif, il trouva le secret de se faire mander à Rome, & il partit pour cette Capitale du monde avec un Testament, par lequel Hérode le déclaroit son successeur.

Lorsque le Roi vit que Pheroras s'opiniât à garder sa femme, il lui ordonna de se retirer dans sa Tétrarchie. Le Prince obéit volontiers, & fit serment de ne jamais reparoître à la Cour. Il tint exactement parole: car Hérode étant tombé dangereusement malade, il manda à son frère de le venir trouver pour lui confier avant que de mourir des ordres secrets & importants. Pheroras répondit, que la crainte d'être parjure l'empêchoit de condescendre aux volontés du Roi. Quelque tems après Pheroras fut attaqué à son tour d'une maladie mortelle. Hérode sans consulter son ressentiment, se rendit auprès de son frère, qui fut extrêmement sensible aux marques d'affection que le Roi venoit de lui donner. Hérode revint dans ses Etats, & au bout de quelques jours, il apprit la mort de Pheroras. Cet événement fut cause

qu'on ne tarda pas à découvrir les complots d'Antipater.

Deux Affranchis du Prince qui venoit de mourir, allerent trouver Hérode, lui apprirent que leur Maître étoit mort empoisonné, & le supplierent de ne pas laisser un tel crime impuni. Sur les indices qu'on donna au Roi, il fit appliquer à la Question plusieurs femmes de la maison de Pheroras. Elles n'avouerent rien; mais à la fin il y en eût une qui ne pouvant résister à la violence des douleurs, s'écria *plut à Dieu que la mère d'Antipater partageât les tourmens qu'elle est cause que nous souffrons aujourd'hui*. Cette exclamation excita de plus en plus la curiosité du Roi, & à force de tourmenter ces malheureuses, il apprit qu'Antipater le haïssoit mortellement, & que ce fils dénaturé souhaitoit avec ardeur la mort de son pere pour posséder promptement une Couronne qui faisoit l'unique objet de ses desirs. Ces dépositions étoient vagues; en voici de plus circonstanciées. Un Intendant d'Antipater confessa que son Maître avoit confié à Pheroras un poison mortel pour le faire prendre au Roi; que ce poison avoit été apporté d'Egypte par Antiphi-

lus , l'un des amis d'Antipater , & que
* Theudion , frère de Doris le remit
entre les mains de Pheroras , qui le
donna en garde à sa femme. Celle-ci
fut interrogée sur tous ces articles ; elle
avoua qu'elle avoit le poison , & dit
qu'elle alloit le chercher à l'instant.
Mais au lieu de l'apporter elle se préci-
pita d'une des Galeries du Palais , sans
cependant réussir à se donner la mort.
On la fit revenir , & le Roi lui promit
sa grace , & à toute sa famille , pourvu
qu'elle déclarât la vérité. » Il faut donc
» vous révéler des secrets importants ,
» dit à Hérode la veuve de Pheroras.
» Antiphilus ayant apporté ce poi-
» son d'Égypte , Antipater votre fils
» l'acheta pour en faire usage contre vo-
» tre Majesté. Mon époux fut admis
» dans la confidence , & consentit à la
» mort de son Roi , parce qu'il s'étoit
» alors attiré votre colère , & qu'il en
» craignoit les terribles effets ; mais
» les preuves d'affection fraternelle que
» vous lui donnâtes pendant sa maladie ,

* Theudion étoit Oncle d'Antipater du
côté maternel , Antipater étant Fils de Do-
ris , Sœur de Theudion ,

» changerent entierement les disposi-
» tions de son cœur ; il me fit un jour
» appeller & me dit , je me suis laissé
» tromper par Antipater , & j'ai eu la
» foiblesse de participer à des complots
» que je déteste aujourd'hui. Je ne veux
» pas emporter en l'autre monde , une
» ame souillée du plus horrible des for-
» faits. C'est pourquoi je vous prie de
» jeter au feu ce poison en ma présen-
» ce. Je le brulai sur le champ , & je
» n'en gardai qu'une petite partie pour
» m'en servir contre moi-même en cas
» que vous voulussiez me faire périr
» après la mort de mon époux. » La
veuve de Pheroras montra ensuite à
Hérode ce reste de poison , & la boîte
dans laquelle il étoit enfermé. Sur ces
entrefaites , un des Affranchis d'Anti-
pater revint de Rome ; on le mit à la
torture , & il déposa contre son Maî-
tre.

Hérode dissimulant sa colère , écrivit
à Antipater , & lui manda de revenir
en Judée aussitôt qu'il auroit terminé
les affaires qui le retenoient à Rome.
Quoique cette Lettre fut remplie des
témoignages de la plus vive affection ,
Antipater ne sçavoit trop s'il devoit
ajouter foi à toutes ces belles paroles.

L'affront qu'on avoit fait à sa * mere, lui donnoit de furieux soupçons , & il craignoit que ses intrigues ne fussent découvertes. Quand il fut arrivé en Cilicie , il commença à douter s'il continueroit son voyage. Les sentimens de ses amis étoient partagés. Quelques-uns lui conseilloyent d'attendre pour voir ce qui arriveroit , d'autres lui représentoient que sa présence étoit nécessaire à la Cour pour dissiper les complots de ses ennemis. Après avoir balancé quelque tems entre les deux partis qu'on lui propoisoit , il se détermina à suivre le dernier. Il se rembarqua donc , & arriva au Port de Sébaste. Dès qu'il eut mis pied à terre , il pressentit sa disgrâce , car chacun le fuyoit en le chargeant d'imprécations. Il se rendit cependant à Jérusalem , & se présenta à la porte du Palais : on la lui ouvrit , mais on ne permit pas d'entrer aux personnes de sa suite. Quand il vint pour embrasser son pere, Hérode le repoussa avec un air de mépris , le traita de Parricide , & lui déclara que Quintilius Varus seroit son Juge. Quel coup de

* Doris mere d'Antipater fut chassée du Palais.

foudre pour Antipater ! Ce Prince criminel , se voyoit exposé au courroux d'un père qui ne sçavoit pas même épargner des fils innocens.

Le lendemain Hérode conyoqua une grande Assemblée où présidoit Varrus, & où se trouverent Salomé , presque tous les parens du Roi, les accusateurs du coupable, & quelques domestiques qu'on avoit surpris avec des lettres capables de servir à la conviction du crime. Antipater parut devant ce formidable Tribunal. Il se jeta aux pieds du Roi, & le pria de ne point le condamner sans l'entendre. Hérode lui commanda de se lever & dit ensuite. » Ne » suis-je pas bien à plaindre de n'avoir » mis au monde que des fils ingrats ? » Les biens faits dont j'ai comblé Antipater n'ont pu l'empêcher d'attenter » sur mes jours. Il a voulu qu'un crime » affreux le mit en possession d'une » Couronne à laquelle il étoit appelé » par le droit de sa naissance, & par » la volonté de son père. Quel avantage » espéroit-il tirer de son exécration des » sein? craignoit-il de ne pas monter sur » le trône? Je l'avois déclaré mon Successeur. Pouvoit-il se plaindre de n'a-

» voir pas assez de crédit ? Je partageois
» avec lui mon autorité. Me reprochè-
» ra-t-il de ne lui avoir pas fourni les
» moyens de soutenir son rang ? Je l'ai
» mis en état d'égaliser par la dépense,
» les fils des plus puissans Rois ? Que
» prétendoit donc le perfide Antipater ?
» Il s'ennuyoit sans doute de vivre en
» sujet , & d'obéir à un Maître. Mais
» si ce joug lui paroissoit si insupporta-
» ble , il étoit sur le point d'en être dé-
» livré. Ne pouvoit-il attendre la mort
» dun père , que la vieillesse & les cha-
» grins ont conduit sur le bord du tom-
» beau ? Voilà donc ce Prince, qui
» montrait tant de zèle lorsque je re-
» doutois l'ambition de ses frères ? S'ils
» étoient innocens , comme j'ai lieu de
» le croire aujourd'hui , il est leur bour-
» reau , puisque je ne les ai condamné
» que par une aveugle déférence à ses
» conseils. » En ce moment les yeux
d'Hérode furent tellement inondés
de larmes , qu'il ne put continuer son
discours. Il pria Nicolas de Damas en
qui il avoit beaucoup de confiance , &
qui étoit très-instruit de toute cette af-
faire, de rapporter les dépositions des té-
moins. Antipater le prévint , & plaida
lui-même sa cause.

» Je ſçais , dit-il , toutes les obliga-
» tions que j'ai au Roi mon père , &
» loin de les déſavouer , je les publierai
» hautement , puisqu'elles peuvent ſer-
» vir à prouver mon innocence. Car a
» t'on coutume de combler de bienfaits
» les perſones dont on a ſujet d'être
» mécontent ? Si mon père m'a donné
» tant de témoignages d'affection , c'eſt
» que j'ai été exact à remplir mes de-
» voirs. Eſt-il vraisemblable qu'après
» avoir ſauvé * la vie au Roi j'aie voulu
» la lui arracher ? On ne ſe porte à
» commettre un grand crime que par
» de puisſans motifs. Qui pouvoit donc
» m'exciter à la rébellion & au Parrici-
» de ? Hérode m'avoit déclaré ſon ſuc-
» ceſſeur ; il ne me manquoit que le
» titre de Roi , j'en avois déjà la puis-
» ſance. Sur de poſſéder un Royaume
» ſans qu'il fut beſoin de répandre une
» ſeule goutte de ſang , étoit-il naturel
» que je m'engageaſſe dans une entre-
» priſe périlleuſe , & dont le ſuccès
» étoit ſi incertain ? La conduite que
» j'ai tenue à l'égard d'Alexandre &
» d'Ariſtobule,

* Antipater veut parler ici de la prétendu
conſpiration de ſes deux frères.

» d'Aristobule , est une preuve de l'ar-
» dent amour que j'ai toujours eu pour
» le Roi. Lorsque j'ai vu ses jours en
» danger ; je n'ai pas craint d'être le dé-
» lateur de mes frères ; & je ne me
» repens pas d'avoir contribué à leur
» perte , puisque la conservation d'Hé-
» rode en dépendoit. Veut-on un té-
» moin irréprochable qui dépose en
» ma faveur ? C'est à Rome qu'il le
» faut chercher. Qu'on aille consulter
» Auguste , & qu'on s'en rapporte au
» témoignage d'un Prince , que ses ver-
» tus rendent égal aux Dieux. Je pour-
» rois produire ici pour ma justification
» toutes les lettres que j'ai écrites , &
» auxquelles on devoit ajouter plus de
» foi qu'aux discours de quelques in-
» fâmes calomniateurs , qui ont cher-
» ché à me nuire pendant mon absen-
» ce , & qui sont charmés de mettre la
» division dans la famille Royale.
» Quant aux dépositions des témoins ,
» elles ne prouvent rien contre moi ,
» puisqu'elles ont été extorquées par la
» violence des douleurs. Si on regarde
» la torture comme un moyen infailli-
» ble de découvrir la vérité , je deman-
» de à souffrir la Question la plus ri-
» goureuse , afin qu'on voie si l'on

„ pourra arracher de ma bouche l'aveu
„ du crime dont on m'accuse. Antipater fondeit en larmes , & se meurtrissoit le visage. Un pareil spectacle fit impression sur tous les assistans; Hérode fut ému lui même ; mais il faisoit tous ses efforts pour ne pas laisser appercevoir ce qui se passoit au fond de son ame.

Nicolas de Damas prit alors la parole pour continuer l'accusation que le Roi avoit commencé. Il appuya sur les différens articles, rapporta les dépositions de chaque témoin , & s'étendit fort sur les bontés d'Hérode pour ses enfans.
„ N'est-ce pas vous , dit-il à Antipa-
„ ter , qui accusiez autrefois vos frères ,
„ qui travailliez à les convaincre , & qui
„ les fites condamner à mort ? Il vous
„ falloit donc considérer le malheur où
„ ils sont tombés par leur mauvaise
„ conduite ? Puisque vous futes le prin-
„ cipal auteur de leur punition , ne de-
„ viez-vous pas craindre d'en attirer
„ sur vous une semblable ? Il est facile
„ de voir aujourd'hui , que l'amour pa-
„ ternel ne fut pas le principe de ce zèle
„ ardent que vous montriez pour les
„ intérêts du Roi. Si vous eussiez eu ve-
„ ritablement en horreur le détestable

„ projet qui couta la vie à vos frères ,
„ auriez vous été leur imitateur ? N'est-
„ il pas évident que vous n'aviez
„ d'autre dessein , que de perdre par
„ vos artifices , ceux qui pouvoient
„ vous disputer la Couronne ? A ce
„ premier forfait , vous avez voulu
„ joindre le plus affreux des Parricides.
„ Car de quel père cherchiez-vous à
„ abbreger les jours ? d'un père qui
„ avoit pris un soin extrême de vo-
„ tre éducation , qui vous aimoit
„ avec la plus vive tendresse , & qui dès
„ à présent vous faisoit jouir du plaisir
„ de regner. Hérode devoit-il s'at-
„ tendre à trouver un assassin dans la
„ personne d'un fils qu'il avoit comblé
„ de tant de faveurs ? Vous ne pouvez
„ rien alléguer pour votre défense. C'est
„ en vain que vous cherchez à renverser
„ les loix établies contre les criminels,
„ en prétendant , qu'on ne doit pas
„ ajouter foi à des dépositions extor-
„ quées par la violence des tourmens.
„ Si ce n'est pas un moyen infailible de
„ découvrir la vérité , pour quoi de-
„ mandez-vous qu'on vous applique à
„ la torture ? Votre opiniâtreté à ne
„ rien dire , seroit-elle une preuve de
„ votre innocence ? Un scélérat peut

„avoir assez de fermeté pour souffrir les
„plus cruels suplices, sans qu'on puisse
„lui arracher l'avœu de son crime. Il
„est vrai que vous n'avez pas exécuté
„votre barbare projet ; mais quand il
„s'agit d'un Parricide, la volonté seu-
„le mérite d'être punie. C'est donc à
„vous, Illustre Varrus à prononcer un
„Arrêt qui fasse trembler tous ceux qui
„dans la suite oseroient conspirer con-
„tre leur pere, leur Roi & leur Bien-
„faiteur.

Antipater fut effrayé en entendant la conclusion de ce discours ; mais rien ne l'accabloit tant que les reproches de sa conscience, qui lui représentoit, & les crimes qu'il avoit déjà commis, & ceux dont il vouloit encore se rendre coupable. Vous pouvez parler, lui dit Varrus, on souhaite de vous trouver innocent. Antipater au lieu de répondre, se jeta le visage contre terre, en priant Dieu de se déclarer son protecteur. Le Juge voyant que l'accusé ne disoit rien pour sa défense, se fit apporter le poison dont il étoit parlé dans le Procès afin d'en éprouver la force. On en fit avaler à un criminel qui en mourut sur le champ. Antipater fut mis en prison, & on intercepta des lettres qui

lui étoient écrites , & qui servirent encore à le convaincre.

Sur ces entrefaites , Hérode fut attaqué de la plus cruelle des maladies. Une chaleur lente qui ne se manifestoit point au dehors , le bruloit & le dévorait intérieurement. Il étoit tourmenté d'une faim si violente , qu'on ne pouvoit le rassasier. Ses intestins étoient pleins d'ulcères , & certaines parties de son corps se trouvoient déjà si corrompues , que l'on en voyoit sortir des vers. Il respiroit difficilement , & son haleine étoit si empestée , qu'on n'osoit approcher de lui. Dans cet état humiliant , il souffroit les plus vives douleurs. Voyant que son mal étoit incurable , il fit distribuer de l'argent aux soldats , à leurs Officiers & à ses amis. Cet acte de générosité fut suivi du plus affreux projet qu'ait jamais conçu l'esprit humain. Hérode ordonna à tous les Juifs sous peine de la vie , de se rendre à Jéricho , & lorsqu'ils y furent arrivés , il les fit enfermer dans l'Hypodrome. Ayant fait venir ensuite Salomé sa sœur , & Alexas , mari de cette Princesse , il leur dit. „ Je suis sur le point „ de mourir ; c'est un tribut qu'il faut „ payer à la nature , & je ne me plains

„ pas d'être assujetti à la loi commune ;
„ mais je ne puis souffrir d'être privé
„ après ma mort des honneurs qui sont
„ dus aux Rois. Je sçai jusqu'où les
„ Juifs portent la haine qu'ils ont conçu
„ contre moi. Pendant ma vie j'ai es-
„ suyé de leur part les plus sanglans ou-
„ trages , & ils ne manqueront pas de
„ se livrer aux transports d'une inso-
„ lente joie , lorsque mes yeux seront
„ fermés pour toujours à la lumière.
„ Cette idée me désole , je l'avoue , &
„ j'attends de votre affection , que vous
„ épargnerez à mes manes un si mortel
„ déplaisir. Si vous voulez honorer mes
„ funérailles , voici ce que vous avez à
„ faire , & ce que j'exige de votre ami-
„ tié. Aussitôt que j'aurai rendu le der-
„ nier soupir , faites environner l'Hy-
„ podrome par des soldats , sans leur
„ rien dire de ma mort , & commandez
„ leur de faire main-basse sur tous ceux
„ qui y seront renfermés. Par ce moyen
„ vous rendrez le deuil de mes obsè-
„ ques plus célèbre que ne l'a jamais été
„ celui d'aucun Monarque. „

Si un autre qu'un fils eut entrepris de
faire périr Hérode , on seroit presque
tenté d'applaudir à un complot for-
mé contre le plus cruel des Tyrans.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Roi barbare conjura Salomé & Alexas par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne pas souffrir * que l'on manquât de rendre un pareil honneur à sa mémoire. La maladie d'Hérode augmentoit toujours, & dans un des accès de sa douleur, il se saisit d'un couteau, & alloit se percer, sans que son neveu lui retint le bras en jettant un grand cri. Cela fit croire que le Roi étoit mort, & le bruit qui s'en répandit sur le champ parvint jusqu'à Antipater. Ce Prince conçut alors l'espérance de sortir de prison, & de monter sur le Trône. Il tâcha de corrompre ses Gardes; mais le Roi qui en fut averti, ordonna qu'on le mit à mort, & l'ordre fut exécuté. Ainsi finit un Prince dont on ne peut donner une plus juste idée qu'en disant qu'il étoit peut-être encore plus méchant que son père.

* Cet ordre ne fut pas exécuté quoique Salomé & Alexas eussent promis de faire ce que le Roi venoit de leur prescrire.



CONJURATION DE SABINUS

Contre Vespasien.

ANN. **I**L est peu de Princes qui ayent fait
de J. un meilleur usage de la puissance
C. 70. souveraine que l'Empereur Vespasien.
Pendant tout son Règne, il ne fut occupé que du soin de rendre ses sujets heureux. Son affabilité lui gaignoit tous les cœurs, & en approchant de lui, on n'éprouvoit point ces sentimens de crainte qu'inspire la vue d'un Maître fier & superbe. L'innocence trouvoit auprès de lui un asile assuré ; mais il punissoit sévèrement les grands crimes, & les scélérats imploroient en vain sa clemence. Jamais on ne porta si loin le mépris des injures, ni la reconnoissance des bienfaits. La pourpre des Césars dont il étoit revêtu, ne lui fit point oublier la bassesse de son origine, & si quelques uns de ses courtisans voulurent quelquefois le faire sortir d'un sang illustre,

il fut toujours le premier à tourner en ridicule ces fades adulateurs. Appliqué sans relâche aux soins du Gouvernement, il comprit que les Arts & les Sciences contribuoient beaucoup à la splendeur d'un Empire, & à la félicité des Citoyens; aussi-tôt il se déclara le protecteur de tous ceux qui se distinguoient par leurs talens. Sensible aux charmes de l'amitié, il sçut en goûter les douceurs, sans avilir la Majesté Impériale. Vespasien eut des foiblesses, & il sçut excuser celles d'autrui. Le plus grand défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est l'avarice. On sera moins surpris de voir ce grand homme sujet à un vice si honteux, lorsqu'on se souviendra qu'il étoit fils d'un Partisan enrichi par ses rapines & ses usures.

Après le portrait que je viens de faire de Vespasien, croiroit-on qu'on ait cherché à lui ôter l'Empire? Les meilleurs Princes ne sont pas toujours à couvert des attentats de l'ambition. La mort de Vitellius à qui Vespasien venoit de succéder, occasionna bien des troubles. Les Gaulois crurent que les circonstances étoient favorables pour se soustraire à la domination Romaine. Julius Classicus, Ju-

lius Tutor , & Julius Sabinus furent les principaux Chefs de la révolte. Le dernier étoit Langrois , & prétendoit descendre de Cefar. C'étoit aux dépens de l'honneur de sa * bisayeule que Sabinus s'attribuoit une si noble origine. Mais le Vainqueur des Gaulles n'avoit pas transmis ses grandes qualités à son descendant. Celui-ci eut en partage peu d'habileté & beaucoup de présomption. Il n'y a que la singularité de ses aventures , & sa fin tragique qui ont rendu son nom célèbre ; & c'est ce qui m'a déterminé à lui faire jouer le principal rôle dans une entreprise dont il étoit capable de former le projet sans avoir les talens nécessaires pour l'exécution.

Quand les trois Chefs de la révolte se virent un certain nombre de partisans , ils s'assemblerent à Cologne , & tinrent Conseil pour sçavoir de quelle manière ils devoient agir. On décida qu'il falloit d'abord fermer les passages des Alpes , & se mettre en-

* Cette femme dont j'ignore le nom fut aimée de Cefar ; il en eut , dit-on , un fils qui étoit l'Ayeul de Sabinus.

fuite en état de soutenir tous les efforts de la Puissance Romaine. On envoya ensuite des gens affidés dans les différentes parties de la Gaule, pour soulever les peuples, & on fit un Traité avec les Germains qui depuis quelque tems s'étoient soulevé contre l'Empire. Vocula, Commandant des Légions Romaines, voyant la rébellion d'une partie des Gaulois, & ne se sentant pas assez fort pour leur résister, il crut pouvoir les intimider par des menaces. „ Il nous reste encore, leur dit-il, des „ Provinces fidèles, des armées victo- „ rieuses, & la protection des Dieux. „ C'est notre indulgence qui vous a „ inspiré tant d'audace. Si Galba avoit „ eu moins de ménagemens pour votre „ nation, elle ne se révolteroit pas „ aujourd'hui contre ses Maîtres. Jules „ César & Auguste sçavoient les „ moyens de vous contenir dans le „ devoir. Vous sentirez bientôt à quels „ malheurs on s'expose quand on s'at- „ tire l'inimitié des Romains. „ Ce discours ne fit aucune impression sur un peuple qui étoit déterminé à la révolte, & Vocula prit le parti de se retirer à Nuys où il fut bientôt suivi par les Gaulois. Ceux-ci entreprirent de cor-

rompre la fidélité des Légions Romaines , & ils réussirent. Quand Vo-
cula eut appris que ses soldats de-
voient prêter serment à une nation
étrangere , au lieu de se dérober à la
mort dont il étoit menacé , il rassembla
ses troupes , & leur parla de la sorte.
„ Malgré les périls qui m'environnent
„ de toutes parts , je ne fus jamais plus
„ tranquille sur mon propre sort ; mais
„ l'opprobre éternel dont vous allez
„ vous couvrir me pénètre de la plus
„ vive douleur. Est-il donc bien vrai
„ que les Gaulois vont aujourd'hui se
„ servir de vous pour détruire l'Empire
„ Romain ? Avez-vous perdu la mé-
„ moire de tant d'exemples de vertus
„ que vous ont donnés vos Ancêtres ?
„ Combien de fois nos Légions ont-
„ elles préféré la mort à une fuite hon-
„ teuse ? Souvent même nos Alliés ,
„ pour soutenir la gloire d'être fideles
„ à leurs engagemens , se sont exposés
„ à toutes les horreurs de la guerre ,
„ & en ont été les victimes ; actuelle-
„ ment même les troupes qui sont
„ assiégés dans le camp de *Vétéra* se-
„ trouvent réduites à la plus extrême
„ misère , sans se laisser ébranler ni
„ par promesses , ni par menaces ; &

„ vous à qui rien ne manque , & qui
„ venez d'avoir part aux libéralités de
„ l'Empereur , vous avez formé le
„ dessein de vous livrer à l'ennemi ,
„ & de combattre sous les Drapeaux.
„ Etes-vous mécontents de moi ? Choi-
„ sissez parmi vous quelqu'un qui vous
„ paroisse digne de commander , & je
„ lui cède la place. J'aime encore
„ mieux que vous vous révoltiez con-
„ tre votre Général , que de vous voir
„ prêter votre ministère aux Gaulois
„ pour attaquer l'Empire Romain.
„ Quoi ? Si on vous conduit jusqu'aux
„ pieds des murs de Rome , pourrez-
„ vous bien livrer l'assaut à votre Pa-
„ trie ? Cette idée seule ne vous fait-
„ elle pas frémir d'horreur ? Il fera beau
„ voir un Romain monter la garde de-
„ vant la tente d'un Gaulois , & rece-
„ voir les ordres d'un Barbare ! Lorsqu'il
„ s'agira de combattre contre vos pro-
„ pres Concitoyens , quel parti pren-
„ drez-vous alors ? Si la crainte de
„ tremper vos mains dans le sang de
„ vos compatriotes , vous fait violer
„ les engagemens que vous aurez con-
„ tractés avec une nation étrangère ,
„ vous deviendrez l'exécration des
„ hommes & des Dieux. Grand Jupiter

„ à qui les Romains sont redevables
„ de tant de victoires , de tant de
„ triomphes , ne permettez pas qu'un
„ peuple qui vous est cher , se désho-
„ nore par une action infame. Ce
„ peuple s'est attiré votre courroux ,
„ mais au lieu de lui faire porter la
„ peine de son crime , contentez-vous
„ de lui en inspirer un prompt repen-
„ tir.

Quelques mouvemens passagers de crainte & de honte furent l'unique fruit d'un pareil discours. Vocula désespérant de ramener ses troupes à leur devoir , voulut se donner la mort ; mais ses Affranchis & ses Esclaves l'en empêchèrent. Classicus l'envoya massacrer , & ce fut un soldat Romain qui se chargea de cette affreuse commission. Le meurtrier de ce fameux Général , obtint pour récompense un des premiers grades militaires. Après la mort de Vocula , les Légions prêtèrent le serment de fidélité aux Gaulois. Ceux-ci qui avoient débutés si heureusement dans leur entreprise , se promettoient pour la suite les plus brillans succès ; mais le tems n'étoit pas encore venu où la Gaule devoit secouer le joug de Rome , & former

une nation célèbre par la grandeur de son courage , la vivacité de son génie , & la politesse de ses mœurs.

Les Légions enfermées dans *Vétéra*, après s'être défendu long-tems, firent enfin une capitulation honteuse. Il est vrai qu'elles avoient soutenu toutes les incommodités d'un long siège , & qu'elles s'étoient vu réduites aux plus affreuses extrémités. Mais des Romains devoient compter pour rien la mort , lorsqu'il s'agissoit d'éviter l'infamie. Jusqu'à ce moment tout avoit prospéré aux Rébelles , mais la fortune devint enfin contraire à un des principaux Chefs de la conjuration. Julius Sabinus après avoir détruit tous les monumens de l'alliance contractée autrefois avec les Romains , poussa l'audace jusqu'à prendre le nom de César. Il s'imaginoit que ce nom seul devoit faire trembler tous les Gaulois qui étoient demeurés fideles à Vespasien. Dans cette folle persuasion , Sabinus vint attaquer les Séquanois , & il fut vaincu. Après sa défaite il lui étoit facile de s'enfuir en Germanie ; mais comme il ne pouvoit emmener avec lui une épouse qui étoit digne du plus tendre amour , il résolut de

se tenir caché dans des grottes souterraines & profondes, dont lui seul & deux Affranchis fideles avoient connoissance. Lorsqu'il eut pris cette résolution, il renvoya tout son monde, comme s'il eut eu dessein de s'ôter la vie, & il ne garda auprès de sa personne que les deux domestiques sur qui il pouvoit compter. Il mit le feu à sa maison de Campagne, & fit repandre le bruit qu'il avoit été consumé par les flammes. Eppopine qui n'étoit point instruite du mystère fut pénétrée de la plus vive douleur, & la sincérité de ses larmes persuada aisément le public que Sabinus n'étoit plus. Cependant comme l'affliction de cette tendre épouse pouvoit lui devenir funeste, son mari la fit avertir secrètement qu'il vivoit encore, & qu'il se tenoit caché dans une sûre retraite; mais continuez, lui mandoit-il, vos démonstrations de tristesse pour entretenir une erreur qui m'est salutaire.

Eppopine joua parfaitement son rôle. La nuit elle alloit voir son mari, & reparoissoit à la ville pendant le jour. Au bout de quelque tems, elle s'enterra toute vivante avec son cher

Sabinus ; la compagnie de son époux lui tenoit lieu de tous les plaisirs. Etant devenu grosse , elle se délivra elle-même , & allaita ses enfans. Elle passa neuf ans consécutifs dans ce triste séjour. Enfin Sabinus fut découvert , & conduit à Rome avec sa femme & ses enfans. On les fit tous paroître devant l'Empereur. Cesar dit Eppopine à Vespasien , „ vous voyez ici les „ tristes fruits de ma fécondité. Je ne „ les ai nourris dans l'horreur des ténèbres que pour vous offrir un plus „ grand nombre de supplians. Vespasien fut attendri , & porta cependant un Arrêt de mort contre Sabinus & son épouse. Sous un Prince rempli d'humanité , devoit-on s'attendre à voir périr une femme qui venoit de donner au monde un si rare exemple de l'amour conjugal ? Vespasien consulta moins dans ce moment la bonté de son cœur que la sévérité des loix Romaines. Quand la généreuse Gauloise se vit condamnée à mort , elle ne garda plus de mesures. „ Tyran , „ dit-elle à l'Empereur , si je n'avois „ crains que pour ma vie , jamais je „ ne t'aurois demandé grace. Ma ten-

„dresse pour Sabinus m'a fait recour-
 „rir à de lâches supplications ; mais
 „puisque mes prieres ont été inuti-
 „les , je rougis de m'être si fort abaif-
 „sée devant toi , mon sort est digne
 „d'envie , puisque je meurs pour un
 „époux que j'adore. J'ai été plus heu-
 „reuse avec lui dans l'obscurité d'un
 „tombeau , que tu ne le feras jamais
 „sur le Trône. „ Eppopine & son mari
 furent envoyez au supplice. Croiroit-
 on qu'un Historien * fort estimé ait fait
 à cette occasion l'éloge de la clémence
 de Vespasien.

Voici de quelle maniere s'exprime
 l'Ecrivain dont je parle. „ Un autre
 „exemple de la clémence de l'Empe-
 „reur , fut envers la famille de Julius
 „Sabinus. Ce Sabinus avoit eu la ré-
 „mérité de se faire proclamer Cesar ,
 „& de vouloir soutenir ses préten-
 „tions , les armes à la main ; mais il
 „fut vaincu , pris & conduit à Rome.
 „C'étoit une espece de crime que de
 „demander grace pour un homme si

* Laurent Echart dans son Histoire Ro-
 maine , Tome V. Liv. IV. Chap. V.

„ criminel. Vespasien souffrit cepen-
„ dant que la femme & les enfans du
„ coupable vinssent se jeter à ses pieds,
„ & intercéder pour lui. Il parut emu
„ de leurs prieres, & fut sur le point
„ de pardonner contre les loix de la
„ Politique à un Rival dont la mort
„ seule pouvoit donner le repos à
„ l'Etat.

On ne disconvient pas que l'Empereur n'eût raison de faire mourir Sabinus. Mais pourquoi condamner la vertueuse Eppopine ? D'ailleurs je ne vois pas qu'un Prince mérite des éloges pour souffrir qu'une femme & ses enfans viennent demander la grace d'un époux & d'un pere coupable. L'Historien qui a voulu justifier ici la conduite de l'Empereur, ne pensoit pas comme Plutarque. Celui-ci attribuoit à la vengeance que les Dieux tirerent de la mort d'Eppopine, la chute de la maison de Vespasien qui s'éteignit dans ses deux fils.

La révolte des Gaulois n'eût pas de suites fâcheuses pour l'Empire. Après que les Rebelles eurent jetté leur premier feu, ils firent reflexion qu'ils n'étoient pas en état de résister à la puis-

188 *Conjuration de Sabinus, &c.*

sance Romaine. Ils craignirent les suites de la guerre, & se disposerent eux-mêmes à la paix; il y eut encore quelques combats; on entra ensuite en négociation, le Traité fut conclu, & l'Occident reprit sa première tranquillité.



CONJURATION

DE PHOCAS

CONTRE MAURICE.

VEspasien eut le bonheur de reprim^{er} les complots de ses Sujets rebelles ; Maurice ne fut pas si heureux ; son mérite l'avoit élevé à l'Empire , & mille vertus sembloient lui assurer la possession tranquille du rang suprême , mais l'avarice , cette passion basse qui avilit l'homme , & principalement les Monarques , attira sur ce Prince la haine publique , & occasionna une rébellion presque générale, dont il devint la victime.

Depuis Justin II, l'Empire Romain avoit de sanglantes guerres à soutenir contre les Abares. Ceux-ci étoient des especes de Scythes qui habitoient au-delà du Danube , & qui formoient une nation aussi puissante que belliqueuse. L'Empereur Maurice fut attaqué par ces peuples Barbares , & remporta sur eux d'éclatantes victoires. Le Cagan

(c'est le nom qu'ils donnoient à leurs Souverains) perdit cinq batailles dans l'espace de deux mois; plus de cinquante mille hommes de ses troupes périrent les armes à la main, & les vainqueurs firent près de dix mille prisonniers. Le Roi des Abares désespéré à la vûe d'une perte si considérable, menaça de mettre toutes les Provinces de l'Empire à feu & à sang si on ne lui rendoit ses soldats captifs. Priscus qui commandoit l'armée Romaine, résolut de satisfaire sur cet article un Prince naturellement féroce, & qui étoit capable de porter à des excès terribles les effets de sa colere.

Le Cagan avoit fait aussi des prisonniers, & il étoit convenu de les élargir lorsqu'on lui auroit remis ses soldats. Mais ce Monarque qui violoit sans scrupule les sermens les plus solennels, exigea dix mille écus de rançon pour rendre les prisonniers Romains. Maurice indigné d'une pareille perfidie, refusa de payer l'argent qu'on lui demandoit, & voulut employer la force contre un ennemi parjure. Cette démarche coûta la vie à tous les soldats captifs que le Cagan fit passer au fil de l'épée.

Aussi-tôt que l'Empereur eut appris une si affreuse nouvelle, il sentit vivement la faute que son avarice venoit de lui faire commettre. L'image de ses sujets égorgés étoit sans cesse présente à son esprit, & il s'imaginait continuellement entendre les reproches cruels de tant de milliers d'hommes sacrifiés à une vile passion. De si tristes objets déchiroient impitoyablement son ame, & l'empêchoient de goûter les douceurs du repos. D'ailleurs les Officiers & les soldats de son armée se répandoient en propos séditieux, & cette disposition des esprits annonçoit la funeste catastrophe dont je vais exposer le touchant tableau à mes Lecteurs.

Quelque accablante que fut la situation de Maurice, il ne négligeoit pas le soin des affaires publiques. Les Abares furent encore vaincus; une partie de leurs troupes passa dans le Camp des Romains, & ne voulut plus désormais combattre contre un peuple dont le Ciel favorisoit toutes les entreprises. Les succès de l'Empereur occasionnerent sa ruine. Maurice croyant que la Province dont il venoit de se rendre maître, pouvoit fournir à la

subsistance des troupes , ordonna qu'elles y passeroient l'hiver. Les soldats refuserent d'obéir , disant qu'ils ne vouloient pas demeurer dans un pays où les vivres leur manqueroient bientôt , & où ils seroient perpétuellement exposés aux insultes de leurs ennemis. Pierre * , c'étoit le nom du Général Romain , se mit en devoir d'exécuter les ordres de la Cour , mais il se vit aussitôt abandonné des troupes qui se retirèrent à Plastoie. Elles députèrent ensuite un de leurs Officiers nommé Phocas pour demander la permission de se retirer dans leur patrie , & déclarèrent formellement au Général qu'elles ne se conformeroient pas aux intentions de l'Empereur. L'avarice étoit encore le motif qui faisoit agir ce Prince. Pour épargner la dépense , il vouloit faire demeurer ses soldats dans un lieu où ils auroient couru risque de manquer des choses nécessaires à la vie , & d'être massacrés par les Barbares.

Le Général Romain prévoyant que la rébellion des troupes auroit des suites

* Il étoit frere de l'Empereur.

tes funestes , fit appeller Gudoïs son Lieutenant , & lui dit avec un air consterné : » Je ne sçai quel parti » prendre : J'ai un ordre auquel il » m'est impossible de m'opposer , & je » ne puis sans péril le mettre en exécution. L'avarice va causer en ce » jout la ruine de mon frere & celle » des Romains. Ces paroles étoient entrecoupées de soupirs & de sanglots. Pierre cependant voulut montrer de la fermeté & forcer ses soldats à l'obéissance ; mais ils sortirent aussitôt du Camp , élurent pour leur Chef le Centenier Phocas , l'éleverent sur leurs boucliers & le proclamèrent Auguste avec de grands cris de joye. Ce nouveau successeur des Césars étoit un monstre dont la vue seule inspiroit de l'horreur ; sa figure étoit des plus hideuses ; mais les vices de son ame, surpassoient encore la difformité de son corps. C'étoit un homme sans religion, sans honneur, sans humanité, entierement livré à tout ce que la dissolution , l'ivrognerie & la crapule ont de plus honteux. A force de commettre le crime, il n'éprouvoit plus de remords. Tel fut celui que les Romains choisirent pour Empereur , tandis qu'ils renversoient du Trône un

Prince digne par ses vertus de gouverner l'Univers. En effet on ne pouvoit reprocher à Maurice d'autres défauts que celui qui fut la source de de ses malheurs. Il étoit humain généreux, bienfaisant, intrépide dans les combats, appliqué aux soins du Gouvernement, protecteur éclairé des sciences & des Arts, observateur fidèle des devoirs de sa Religion, plus jaloux d'être le Pere que le Maître de ses sujets; falloit-il que l'éclat de tant de belles qualités fut terni par une passion qui ne devoit être le partage que des ames les plus viles?

Maurice qui avoit été si cher aux Romains, leur étoit devenu tout à coup odieux; les mépris & les insultes qu'il essuioit tous les jours, ne lui faisoient que trop connoître le sort qu'on lui préparoit. Quoiqu'il sentit bien que le mal étoit sans remède, il eut cependant la force de dissimuler ses inquiétudes. On le vit assister tranquillement aux Spectacles publics, & il fit avertir le peuple par un Hérault de ne point s'étonner des bruits qu'on pourroit répandre.

Il y avoit depuis plusieurs années à Constantinople & dans presque toutes les Villes de Thrace deux Factions,

celle des Bleus , & celles des Verds. On scait combien ces différens partis sont à craindre dans un Etat. Aussi les Empereurs firent-ils tous leurs efforts pour détruire les deux Factions dont je viens de parler ; mais ils ne purent jamais y réussir. L'animosité des Bleus & des Verds étoit si grande qu'ils se battoient en toute rencontre. Les loix de la nature, les motifs de la Religion, la crainte même des suplices n'étoient pas capables de les contenir dans le devoir, ni d'éteindre leur haine mutuelle. Uniquement occupés des intérêts de leur parti, ils étoient insensibles aux malheurs publics, & il auroient vu d'un œil content la destruction totale de l'Empire, pourvu que leurs adversaires eussent été enveloppés dans le désastre général. Les femmes ne restoit pas oisives, & la violence ordinaire de leurs passions les rendoit beaucoup plus redoutables que les hommes. Dans les circonstances où se trouvoit pour lors l'Empire, les deux Factions ne pouvoient manquer de prendre un parti différent. Les Bleus se déclarerent pour Maurice. Que Dieu lui dirent-ils, de qui vous « tenez l'autorité suprême, soumettez les «

fance étrangere. Cosroëz lui avoit des obligations essentielles. Ce Monarque s'étoit vu autrefois contraint de quitter ses Etats , & de céder la place à un usurpateur. Cosroëz fils d'un Roi ennemi déclaré des Romains , compta sur la générosité de Maurice , & vint lui demander un azile. L'Empereur ne se contenta pas de lui accorder cette faveur , il le remit encore sur le Trône. Dans la triste situation où se trouvoit pour lors Maurice , il crut ne pouvoir mieux s'adresser qu'à un Prince qui lui étoit redevable de la Couronne. Il envoya donc son fils Théodose à Cosroëz pour solliciter l'appui du Monarque Persan. On ne peut sçavoir quel auroit été le succès de cette Ambassade , car la reconnoissance n'est pas la vertu favorite des Rois. Théodose n'acheva pas le voyage ; il fut rappelé par l'Empereur , lorsque celui-ci eut appris que Phocas étoit arrivé à Constantinople. Le Tyran fit son entrée dans la Ville Impériale aux acclamations de tous les habitans. L'or qu'il répandit avec profusion , lui gagna les cœurs du peuple qui se laisse aisément séduire par ces signes équivoques de générosité. Il ne se montra pas moins

libéral envers les foldats qui lui avoient procuré l'Empire. Les premiers jours de son avènement , ce ne furent que Fêtes & réjouissances à Constantinople: on auroit dit en voyant la satisfaction du peuple , que le Sceptre venoit de tomber entre les mains d'un Prince qui ne seroit occupé que du bonheur de ses sujets.

Lorsqu'il fut question de couronner Leontia femme de l'Usurpateur, il y eut quelques disputes pour le rang entre les deux Factions des Verds & des Bleus. Phocas envoya un Officier pour appaiser le tumulte. Quelqu'un alors s'écria *arrêtez-vous , considérez l'état présent des affaires , & souvenez-vous que Maurice n'est pas mort.* Ces paroles déterminèrent le Tyran à faire promptement périr son Rival. Aussitôt des soldats eurent ordre de chercher Maurice. On n'eut pas de peine à découvrir le lieu de sa retraite.

Il fut aussitôt conduit à Calcedoine & les boureaux exécuterent les ordres de l'Usurpateur. Ils égorgerent tous les enfans de Maurice sous ses yeux. Quel spectacle pour un Pere ! Une nourrice voulut substituer adroitement son propre fils à la place d'un des jeunes Princes, mais l'Empereur qui s'en ap-

perçut, s'y opposa. L'équité lui fit surmonter alors les plus tendres sentimens de la nature. Pendant cette sanglante tragédie il montra une fermeté d'ame que la Religion seule peut inspirer. On l'entendit plusieurs fois répéter ces paroles. *Vous êtes juste Seigneur, & vos Jugemens sont équitables.* Enfin il s'inclina sous la main du bourreau, & reçut le coup mortel. Il étoit dans la soixante-troisième année de son âge & la vingt-&-unième de son règne. Son corps & ceux de ses enfans furent jettés dans la mer, & on apporta leurs têtes à l'Usurpateur qui les exposa aux regards de tous ses soldats. Théodose fils aîné de Maurice & associé à l'Empire étoit échappé à la fureur du Tyran, mais à la fin les satellites de Phocas, trouverent le jeune Prince & le massacrèrent dans une Eglise au pied des Autels. Le frere * de Maurice n'eut pas un sort plus heureux. Mais l'Impératrice** Constantine & ses trois filles eurent le bonheur de se sauver. Ces Princesses

* Pierre dont j'ai déjà parlé ailleurs.

** Femme de l'Empereur Maurice.

s'enfermerent dans un Cloître à Jérusalem.

L'Usurpateur ne rarda pas à se faire connoître, & il signala les premiers jours de son règne par des cruautés excessives. Tout ce qu'il y avoit de gens vertueux, étoient immolés aux soupçons du Titan, & Constantinople voyoit couler tous les jours le plus pur sang de ses citoyens. Un peuple qui s'étoit révolté contre Maurice, méritoit d'avoir Phocas pour Maître. On commençoit alors à regréter sincèrement un Prince dont les vertus faisoient un parfait contraste avec les vices de son successeur, & les Romains se trouvoient d'autant plus à plaindre qu'ils étoient eux-mêmes les auteurs de leur infortune.

Phocas quelque tems après son élévation, reçut une Lettre du Pape S. Grégoire par laquelle celui-ci félicitoit l'Usurpateur sur son heureux avènement à l'Empire, & se déchainoit assez vivement contre la mémoire de l'Empereur Maurice. Le Seigneur, » disoit » le Souverain Pontife, n'avoit placé » votre Prédécesseur sur le Trône que » pour punir les crimes de son peuple, » mais vous êtes destiné à rendre la paix.

« & la tranquillité aux Romains & à
» faire la joye du Ciel & de la terre.
Comment un Pape, un Saint pouvoit-il
tenir un pareil langage ? On ne peut
justifier la conduite du Pontife Romain
qu'en disant qu'on n'avoit pas encore
connoissance à Rome des cruautés de
Phocas.

La Famine, la Peste & la Guerre
furent les fléaux dont le Ciel se servit
pour punir le Tyran. Mais tous ces
terribles effets de la vengeance Céleste
ne firent aucune impression sur le cœur
de Phocas & ce Prince se signaloit tous
les jours par de nouvelles fureurs. Oc-
cupé sans cesse à se garantir des atten-
tats que pouvoient former contre lui
ses propres sujets, il voulut du moins
n'avoir rien à craindre des ennemis
étrangers. Dans ce dessein il envoya des
Ambassadeurs à Cosroëz pour renou-
veller l'alliance faite depuis quelques
années entre les deux Empires. Le Mo-
narque Persan soit par reconnoissance
pour la mémoire de Maurice son bien-
faiteur, soit par le désir de tirer avan-
tage de la haine qu'on portoit à Phocas,
reçut fort mal l'Ambassade de l'Usur-
pateur, & lui déclara la guerre. Cos-
roëz prend aussitôt les armes se rend

maître de presque toute l'Asie, & arrive pour ainsi dire jusqu'aux portes de Constantinople. Quelque formidable que fut pour Phocas un ennemi si puissant, l'Usurpateur avoit encore plus à craindre la révolte de ses sujets. L'Empire Romain nourrissoit alors un vengeur qui alloit bientôt détruire la tyrannie. Le Ciel avoit destiné pour cette grande entreprise le Prêteur d'Afrique nommé Heraclius. Celui-ci se rendit au Port d'Abydos où il trouva plusieurs exilés qui se joignirent à lui, & avec lesquels il s'embarqua pour se rendre à Constantinople. Le Tyran l'y attendoit avec une armée navale. On combattit & Phocas fut vaincu. Après sa défaite il se retira dans le Palais, & se vit abandonné de tout le monde même de la Faction des Verds qui lui avoit jusqu'alors témoigné beaucoup d'attachement.

On ne tarda pas à se saisir de la personne de Phocas. Dépouillé des habits Impériaux ; couvert d'une Robe noire, lié comme un infâme criminel, il fut conduit dans cet état en présence d'Heraclius qui lui dit „Malheureux n'avois-tu donc usurpé l'Empire que pour te plonger dans un abîme de maux ?

5, On verra répondit Phocas si tu le gouverneras mieux. Cette insolente réponse irrita tellement Héraclius, qu'il ordonna aux boureaux de faire périr ce monstre par les plus cruels supplices. On commença par le mutiler honteusement pour le punir de ses honteuses débauches. Ensuite on lui coupa les pieds, les mains, les bras, la tête, & on brûla son corps dans la place publique. Ainsi périt le plus odieux des usurpateurs. On avoit formé contre lui plusieurs conspirations, mais je me suis contenté de rapporter celle qui délivra l'Univers d'un monstre qui pendant huit années deshonna le Trône des Césars.



CONJURATION

D' A I E S H A

C O N T R E A L I.

UN simple particulier s'érige en Législateur, établit une Religion nouvelle, soutient sa doctrine les armes à la main, gouverne ses compatriotes avec une autorité absolue, devient le Fondateur d'un vaste & puissant Empire, est regardé pendant sa vie & après sa mort comme un Prophète inspiré du Ciel, voilà l'étonnant spectacle que nous présente le septième siècle dans la personne de Mahomet. Je ne parle ici de ce fameux Imposteur qu'à l'occasion d'Aiesha, la plus chère de ses épouses qui joue le principal rôle dans les Conjurations formées contre quelques uns des premiers * Califes.

Aboubecre pere d'Aiesha fut le suc-

* Les successeurs de Mahomet prirent le titre de Calife qui signifie, Vicaire, successeur.

cesseur de Mahomet. Les Arabes eurent lieu de s'applaudir d'avoir choisi un tel Maître, & ils ne furent pas moins heureux sous le suivant Calife appelé Omar. Ces deux Princes gouvernerent avec beaucoup de modération & de sagesse, Othman qui régna immédiatement après eux n'abusa point aussi de l'autorité Souveraine ; des mœurs irréprochables, un grand respect pour sa Religion, beaucoup de libéralité envers les pauvres, toutes ces belles qualités devoient le rendre cher à ses sujets. On se révolta cependant plus d'une fois contre lui, & enfin on forma une conspiration dont il fut la victime.

Aiesha, cette femme à qui les Musulmans donnoient le beau titre de Mere des Fidèles, résolut de détrôner le vertueux Calife quelle haïssoit mortellement, & de mettre la Couronne sur la tête d'Abdallah-Ebn Zobeir. Il y a beaucoup d'apparence que celui-ci avoit de tendres engagemens avec la veuve de Mahomet. Ce qui donne lieu à de pareils soupçons ; c'est qu'Aiesha lorsqu'il fut question de choisir un autre Souverain, préféra à son propre frère un homme avec qui elle n'étoit point unie par les liens du sang.

Le plus redoutable des ennemis du Calife étoit Mervan son Secrétaire. Ce Ministre infidèle abusant de la confiance qu'on avoit en lui, expédia au nom, mais sans la participation de son Maître, des ordres aussi injustes que cruels qui souleverent aussitôt le peuple & le mirent en fureur. Il ne fut pas possible d'apaiser cette révolte. Les séditieux entrèrent dans le Palais l'épée à la main. Othman les voyant venir se saisit de l'Alcoran & l'appuya sur son sein. Il croyoit que ce Livre si respecté des Musulmans, le mettroit à couvert de toute entreprise violente. Mais cette précaution fut inutile, on porta plusieurs coups à ce Prince infortuné, & on lui arracha une vie dont il n'auroit pu jouir encore longtems, car il étoit dans la quatre-vingtième année de son âge.

Après la mort d'Othman, on lui donna Ali pour successeur. Tellah & Zobéir personnages très-distingués parmi les Musulmans, avoient prétendu à la dignité Souveraine. Ils virent d'un œil jaloux l'élévation du nouveau Calife & résolurent de le renverser du Trône. Aiesha entra avec plaisir dans cette odieuse intrigue.

La veuve de Mahomet avoit été fortement soupçonnée d'adultère pendant que son mari vivoit encore. Ali eut l'indiscrétion de se mêler d'une affaire si délicate & fournit même des preuves assez fortes contre l'épouse du prétendu Prophète. On sçait combien les femmes sont sensibles à ces fortes d'offences. Aussi Aiesha cherchoit depuis longtems à se venger. Il s'en présentoit alors une occasion favorable, que cette intrigante Princesse saisit avec joye.

Tellah & Zobéir voulant perdre le Calife, lui conseillèrent de punir les auteurs de la mort d'Othman. En refusant d'y consentir, Ali pouvoit faire naître des soupçons sur un assassinat dont il n'étoit point coupable; En poursuivant les meurtriers de son prédécesseur, c'étoit le moyen de s'attirer un grand nombre d'ennemis. Quel parti prendre? Le Calife qui s'aperçut du piège qu'on lui tendoit, parut très-disposé à venger la mort du malheureux Othman. Tâchez, dit-il, „ de décou-
„ vrir les perfides assassins, & je les puni-
„ rai rigoureusement; mais une recher-
„ che trop exacte de leurs complices
„ pourroit exciter les plus grands trou-
„ bles & occasionneroit peut-être une

„ guerre civile qui mettroit l'Etat en
„ combustion. „ Cette réponse étoit
fort sage & si Ali se fut toujours com-
porté aussi prudemment , que de mal-
heurs il se seroit épargné !

Les mesures que voulut prendre le
Calife pour assurer sa puissance , servi-
rent à lui faire perdre l'Empire. Il réso-
lut d'ôter les Gouvernemens des Pro-
vinces à toutes les personnes qui en
avoient été pourvus par son prédéces-
seur. Son dessein étoit de ne confier ces
Places importantes qu'à des gens dont
la fidélité ne lui seroit pas suspecte.
Abdallah-Ebn-Abbas qui fut consulté
sur cette affaire , conseilla au Calife de
ne rien innover , & de ne pas déplacer
sur tout Moavia Gouverneur de Syrie
qui étoit fort puissant dans sa Province ,
& qui ne souffriroit pas tranquillement
qu'on le privât de ses Emplois. A en
juger par l'événement , rien n'étoit plus
judicieux que le conseil d'Abdallah ; il
ne fut cependant pas suivi.

De tous les nouveaux Gouverneurs
qui furent nommés par le Calife , il n'y
eut qu'Abdallah , qui pût se mettre en
possession de sa Place. Mais son prédé-
cesseur emporta avec lui tout l'argent
qui étoit dans le Trésor & alla le dépo-

fer à la Mecque entre les mains d'Aiesha, de Tellah & de Zobéir. Ces deux derniers étoient plus mécontents que jamais. Ils venoient d'essuyer un refus de la part du Calife à qui ils avoient demandé un Gouvernement. Ali ne jugea pas à propos de leur fournir les moyens de lui nuire un jour ; il leur dit que dans les circonstances présentes, il avoit besoin de leurs conseils, qu'ainsi il les prioit de ne pas s'éloigner de sa Cour, & il promit que leurs services ne resteroient pas sans récompense. Un pareil langage n'en impose point à de vieux courtisans. Tellah & Zobéir n'eurent pas de peine à comprendre qu'on vouloit examiner de près toutes leurs démarches. Ils feignirent cependant de n'avoir pas pénétré les intentions du Calife & parurent fort sensibles aux discours obligeans qu'il venoit de leur tenir. Quelque tems après ils obtinrent la permission d'aller en pèlerinage à la Mecque. Ce fut dans cette Ville qu'ils formèrent de concert avec Aiesha une Conjuratïon qui coûta la vie au Calife.

La révolte se manifesta d'abord dans la Syrie. Les habitans de cette Province trouverent le moyen d'avoir la chemise que portoit Othman lorsqu'il fut assas-

liné, & ils en firent une espèce de bannière qu'ils exposèrent plusieurs fois aux regards du peuple. Ce spectacle ne pouvoit manquer de faire une forte impression sur les Syriens qui prirent aussitôt les armes pour venger la mort d'Orhman leur bienfaiteur.

Ali ayant été informé de ce qui se passoit, écrivit à Moavias pour l'exhorter à donner des marques de soumission. La Lettre du Calife étoit très-moderée, mais la réponse fut des plus outrageantes. Le Gouverneur de Syrie fit un paquet dans lequel il n'y avoit pas un seul mot d'écriture & mit dessus pour adresse *Moavias à Ali*. Ce dernier fut extrêmement sensible à une pareille insulte. Il s'entretint cependant avec le Courrier qui l'instruisit de tout ce qui venoit d'arriver en Syrie. Alors le Calife s'écria, pourquoi veut-on me rendre responsable de la mort d'Orhman? le Ciel est témoin de mon innocence, je compte sur sa protection.

Tandis que les Provinces éloignées se révoltoient contre le Calife, il se formoit dans le sein même de l'Empire un patti bien plus redoutable dont la fameuse Aiesha étoit l'ame & le mobile. Ce fut chez cette vindicative

Princesse que s'assemblerent les principaux ennemis du Calife pour concerter sur les moyens de faire réussir leur entreprise. Les Omiades, c'est-à-dire ceux qui composoient la famille d'Othman ne se souleverent contre Ali, que parce qu'on leur persuada qu'il avoit immolé leur parent à son ambition. Celui qu'on accusoit d'un pareil crime ; n'y avoit eu aucune part ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'Aiesha, Tellah & Zobéir étoient ou les auteurs, ou les complices d'un si cruel assassinat. C'étoit néanmoins ces trois personnages qui se déclaroient les vengeurs de la mort d'Othman. Ils ajoutoient ainsi à leur premier crime, la plus lâche des perfidies.

Les conjurés après avoir délibéré sur les mesures qu'il falloit prendre pour l'exécution de leur projet, se déterminèrent enfin à assiéger la Ville de Basrah. On en informa tous les ennemis du Calife par une Lettre circulaire qui étoit énoncée en ces termes.

La Mere des Fidèles, Tellah & Zobéir vont en personne à Basrah. Ceux qui brûlent du desir de défendre la Religion & de venger la mort d'Othman, n'ont qu'à se présenter, & s'ils manquent des commo-

dités nécessaires pour s'engager en cette juste & pieuse entreprise ; on pourvoira à tous leurs besoins.

Combien de fois ne s'est-on pas servi des motifs de la Religion pour déterminer les peuples à se revolter contre leurs Souverains ? Lorsque lestroupes furent assemblées & prêtes à partir, Aiesha montée sur un Chameau se mit à la tête des Conjurés & prit la route de Basrah. Cette Princesse passant un jour par un Village, se vit tout-à-coup environnée d'une troupe de chiens qui ne cessèrent d'aboyer autour d'elle. Un événement si simple pensa déconcerter tous les projets des révoltés. La venve de Mahomet se rappella que son époux lui avoit prédit autrefois de grands malheurs si jamais elle étoit exposée, à pareille aventure. Que ne peut la superstition sur l'esprit d'une femme élevée dans le Fanaïsme ? Aiesha ne vouloit pas continuer sa route, & il fallut avoir recours à un stratagème pour lui faire changer de résolution. Les Généraux donnerent le mot à quelqu'uns de leurs Cavaliers : ceux-ci parurent bientôt, courant à bride abatur, & criant de toutes leurs forces, *alerte . alerte , voici Ali avec ses troupes.* La crainte du péril

fit cesser tous les scrupules. Aiesha remonte promptement sur son Chameau, part en diligence & arrive avec l'armée à la vue de Basrah. On fit le siège de cette Ville. Le Gouverneur se défendit vaillamment, mais à la fin les révoltés se rendirent maîtres de la Place.

Comme les habitans de Medine avoient le plus contribué à l'élection d'Ali, ce fut à eux qu'il s'adressa d'abord pour obtenir du secours contre les rebelles. Il exhorta les Medinois à soutenir leur propre ouvrage, & à réprimer les audacieuses entreprises de ses ennemis. La harangue qu'il fit à cette occasion ne produisit pas l'effet qu'il devoit naturellement en espérer. Un des principaux habitans de la Ville remarquant la froideur de ses compatriotes pour les intérêts de leur Souverain, s'avança vers le Calife, & lui dit „ Prince , „ malheur à ceux qui ne soutiendront „ pas avec courage le parti de leur „ Maître légitime. Pour moi je vous „ déclare que vous me trouverez tous „ jours plein d'affection & de zèle pour „ votre service. „ Cette démarche de la part d'un homme qui étoit fort considéré dans le Pays, fit beaucoup d'impression sur les Medinois; ils ne déli-

bérent pas un instant, & chacun offrit de marcher pour la défense du Calife.

Ali envoya en même tems demander des troupes aux habitans de Couffah, mais il ne put d'abord rien obtenir, & on fit à ses Députés une réponse très-peu favorable. Le Calife ne perdit pas encore toute espérance, & il chargea son fils Hassan d'une commission si difficile. Le jeune Prince parut dans l'Assemblée des Couffiens, & leur dit „
 „ Votre Souverain s'adresse aujourd'hui
 „ à vous pour obtenir du secours. Il est
 „ de votre devoir & de votre intérêt
 „ de ne lui en pas refuser. Quels motifs pouroient vous déterminer à
 „ abandonner votre Maître ? avez vous
 „ lieu de vous plaindre de lui ? le regardez-vous comme un usurpateur ?
 „ Les rebelles parlent de venger la mort
 „ d'Orhman, ce n'est qu'un prétexte
 „ pour justifier leur odieuse conduite.
 „ L'ambition seule de Tellah & de Zobeïr vient d'alumer une guerre civile ;
 „ mais si la plupart des sujets de mon
 „ père le révoltent contre lui, j'ai tout
 „ lieu de croire que vous lui demeurerez fidèles. „

Cette harangue produisit un mer-

veilleux effet sur l'esprit des Couffiens. Ils parurent extrêmement touchés de la persécution qu'on suscitoit au Calife, & témoignèrent le zèle le plus ardent pour ses intérêts. Il y en eut près de neuf mille qui se rendirent au Camp de leur légitime Souverain; lorsqu'ils furent arrivés, Ali leur parla de la sorte: „ Vous allés être témoins de la conduite que je vais tenir avec les habitants de Basrah. J'employai la douceur pour les faire rentrer dans le devoir, & j'épargnerai autant qu'il sera possible le sang de mon peuple. Je prie ceux d'entre vous qui ont du crédit ou des intelligences dans la Ville de s'unir avec moi pour travailler à un accommodement solide & durable. Je préfère la paix à tous les avantages que pourroit me procurer la guerre. Ce ne sera pas sans douleur que j'exposerai la vie de mes sujets pour la conservation d'un bien qu'on veut injustement me ravir. „

On ne répondit au Calife que par des acclamations. Ce Prince voyant, les peuples si bien disposés en sa faveur se mit aussitôt en marche, & vint camper sous les murs de Basrah. Telah & Zobéir craignant que la Place

ne pût résister , chercherent alors à se reconcilier avec leur Maître. Ils obtinrent la permission de se présenter devant le Calife qui leur reprocha vivement leur infidélité & leur révolte. Souvenez-vous , dit-il à Zobéir , de ce qui se passa entre Mahomet vous & moi , lorsque le Prophete vous demanda quels étoient vos sentimens à mon égard : Vous lui répondîtes que vous m'aimiés , & il répliqua aussitôt. Vous vous révolterés cependant contre Ali , & vous causerés d'étranges malheurs aux Musulmans. Je m'en souviens à présent répond Zobéir , & si je m'en étois ressouvenu plutôt , je n'aurois ja pris les armes contre mon Souverain. Il se retira ensuite , & s'engagea par serment à ne pas demeurer davantage dans le parti des rebelles ; mais Aiesha lui fit bientôt changer de résolution.

Ce fut en vain que le Calife employa les voyes de la douceur pour ramener à l'obéissance ses sujets révoltés. Il fallut en venir à une bataille. Elle fut des plus sanglantes. Aiesha montée sur un Chameau exhortoit les soldats à combattre courageusement. Sa présence & ses discours ne contribuoient pas peu à animer les troupes , & c'est ce qui fut cause

cause que la Victoire balança longtems entre les deux partis, mais enfin Ali demeura vainqueur. Tellah & Zobéir périrent dans le combat. Le premier ayant reçu un coup mortel, appella un des Officiers du Calife & lui dit, je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que j'ai fait autrefois à votre Maître, & je suis au désespoir de n'avoir pas été plus fidèle à mes engagemens. L'autre Chef des Conjurés fut tué par un Officier Arabe nommé Amrou. Celui-ci croyant obtenir une forte récompense vint apporter au Calife la tête du rebelle Musulman. Ali qui étoit plein de sentimens d'humanité, ne put retenir ses larmes à la vue d'un si triste objet, & il accabla de reproches le meurtrier du malheureux Zobéir. Amrou qui ne s'attendoit pas à une semblable réception, en conçut un si grand dépit qu'il se passa son épée au travers du corps.

Aiesha qui se voyoit au pouvoir des vainqueurs, devoit naturellement craindre pour sa vie ; mais ils respectèrent dans cette ambitieuse Princesse la veuve de Mahomet. Le Calife la renvoya à Medine après lui avoir recommandé de se comporter plus sagement à l'avenir. La mort des principaux Con-

jurés ne mit pas fin aux troubles de l'Etat. Moavias prétendoit toujours à la dignité souveraine, & il attira dans son parti Amrou-Ebn-Al-As Gouverneur d'Egipte. Ce dernier joignoit beaucoup de génie à un grand courage, & passoit pour le plus fameux guerrier de sa nation, Il s'étoit rendu assez puissant pour former des prétentions au Califat, mais il aima mieux placer la Couronne sur la tête de Moavias, que de la garder pour lui-même. Il partit d'Egipte avec une armée nombreuse, & dès qu'il fut arrivé à Damas, il fut le premier à rendre hommage au Gouverneur de la Syrie, & à le reconnoître pour son Souverain.

Ali ayant été informé de cette nouvelle, chercha à se mettre en état de soutenir ses droits contre l'Usurpateur. Il y eut des actions fort vives entre les deux partis. Pour épargner le sang que cette guerre alloit faire répandre, on résolut de s'en rapporter à la décision de deux arbitres qui furent choisis sans qu'on eût consulté le Calife.)

On nomma pour juger en dernier ressort sur une affaire si importante; Abou-Moussa-Al-Ascarî: c'étoit un Musulman rempli de probité & de candeur. On lui

associa le fameux Amrou Gouverneur d'Egipre qui avoit infiniment plus d'esprit & d'habileté que son Collègue. Ali ne devoit pas s'attendre à un jugement favorable. Il donna cependant un écrit par lequel il s'engageoit à exécuter fidèlement tout ce qui seroit réglé par les arbitres. Ceux-ci se rendirent dans l'endroit qui leur fut assigné pour tenir leurs conférences. Amrou abusa de la simplicité de son Collègue, & lui persuada que dans les circonstances présentes, on ne pouvoit rien faire de mieux que de déposer les deux Califes & d'en élire un nouveau qui fut agréable à toute la nation. Aussitôt que cette affaire fut réglée entr'eux, ils se rendirent chacun dans leur Camp. Les deux armées ennemies s'approcherent, & on éleva une espece de tribunal sur lequel Abou Moussa monta le premier, & dit à haute voix. *Je dépose Ali & Moavias & je les prive de la dignité suprême.*

Après avoir parlé de la sorte, il descend, & Amrou étant monté ensuite sur le même tribunal, il dit : *Vous venez d'entendre mon Collègue; Je souscris à une partie de sa décision & je transmets le Califat à Moavias.* Ces dernières paroles surprirent étrangement Abou-Moussa.

Il se plaignit en présence des deux armées de la mauvaise foi du Gouverneur d'Egipte qui venoit de nommer un Calife sans la participation de son Collègue. Ali qu'on avoit contraint de s'en rapporter à la décision des deux arbitres, voyant qu'ils n'étoient pas d'accord, ne se crut pas alors obligé de tenir sa promesse, & il résolut de continuer la guerre. Les partisans de Moavias se préparèrent aussi à soutenir les prétentions de leur Chef. L'animosité des deux partis devenant alors plus vive que jamais, donna naissance à ces deux Sectes * fameuses qui divisent encore aujourd'hui les Musulmans.

Tandis qu'Ali & Moavias se disputoient le Califat, il se forma une nouvelle Conjuration contre les différens Chefs de parti qui avoient occasionné la guerre. Trois fanatiques, tels qu'ils s'en trouve dans toutes les Religions, sous prétexte de délivrer leur pays des malheurs dont il étoit affligé, résolurent de faire périr Ali, Moavias & Amrou qu'ils regardoient comme les seuls au-

* La Secte *Alide* du nom d'Ali, & la Secte *Ommiade* parce que Othman & Moavias étoient de la maison d'Ommiah. Ces deux sectes se maudissent réciproquement.

teurs des calamités publiques. Chacun des Conjurés choisit sa victime , & quoique les trois personnes qu'on vouloit immoler habitassent pour lors des * endroits différens, il fut décidé qu'on leur arracheroit la vie le même jour & à la même heure. Les auteurs de ce projet se haterent de l'exécuter. Celui qui s'étoit chargé de faire périr Moavias , lui perça les reins d'un coup d'épée. On arrêta l'Assassin , qui montra devant ses Juges cette fermeté audacieuse qu'inspire ordinairement le fanatisme. La blessure de Moavias ne se trouva pas mortelle ; & on vint à bout de le guérir. Le Gouverneur d'Egipe fut encore plus heureux. Une méprise qui couta la vie à un Iman , la sauva en même tems à Amrou. Il n'y eut qu'Ali qui ne put se dérober à la mort. Cet infortuné Calife vit trancher ses jours par un assassinat , & il laissa la dignité Souveraine à ce Moavias dont l'ambition avoit allumé le feu de la guerre civile.

L'Histoire des Arabes nous fournit encore plusieurs autres Conjurations.

* Ali étoit à Couffah , Moavias à Damas , & Amrou à Alexandrie.

On y voit Montasser fils du Calife Motavakel former l'horrible dessein d'assassiner son pere. Il est vrai que celui-ci s'étoit rendu odieux par ses cruautés. Mais un fils, quelques raisons qu'il ait de se plaindre, ne doit jamais se révolter contre l'auteur de ses jours. Montasser fermant les oreilles à la voix de la nature, se joignit à quelques Arabes mécontents, & consentit à la mort de son pere & de son Roi. On n'attendit plus que des circonstances favorables. Elles se présentèrent bientôt. Un jour que le Calife faisoit la débauche avec quelques uns de ses Courtisans, les Conjurés entrèrent dans la salle du Festin, poignarderent Motavakel, Fatah son Visir, & toutes les personnes qui voulurent faire résistance. Le cruel Montasser se rendit dans le lieu où venoit de se passer cette sanglante tragédie, demanda en combien de morceaux * on avoit mis le corps de son pere, & dit froidement que ce qui ve-

* Motavakel raconta un jour que dans un songe où il crut voir Ali, il avoit reçu sept coups de fouet. Montasser conclut de-là que le corps de son pere seroit partagé en sept quartiers. On trouva réellement que le cadavre du Calife avoit été mis en sept morceaux.

noit d'arriver étoit une juste punition du Ciel. Ce fils dénaturé ne jouit qu'un an du fruit de sa révolte & de son paricide.

Un des meilleurs Califes qu'aient eu les Arabes fut Mothadi qui régnoit vers l'an 870. Les belles qualités de ce Prince , ne le mirent pas à couvert des Conjurations. Sa fermeté d'ame ne servit qu'à le précipiter du Trône. Bankial un des principaux Officiers de la Milice Turque , ayant commis une faute capitale , Mothadi le fit arrêter & résolut de le punir sévèrement , afin d'inspirer de la crainte aux troupes & de les contenir par là dans le devoir. Aussitôt que les Turcs eurent appris qu'un de leurs Officiers étoit en prison, ils vinrent en tumulte au Palais & demanderent qu'on remit le coupable en liberté. Cette sédition hâta la mort de Bankial ; on lui coupa la tête qu'on jeta au milieu des mutins. Ils entrèrent alors en fureur , & résolurent de se porter aux derniers excès de la vengeance ; ils eurent bientôt forcé les portes du Palais. Le Calife ayant l'Alcoran pendu à son cou , avança l'épée à la main contre les rebelles. Malgré le courage qu'il fit paroître en

224 *Conjuration d'Aiesha contre Ali.*

cette occasion, il tomba au pouvoir des séditeux qui le traitèrent avec la dernière indignité. Ils l'accablèrent de coups pour le contraindre à donner la démission du Califat ; mais il ne vouloit perdre sa dignité qu'avec la vie. Un coup de * poignard le délivra enfin des mauvais traitemens qu'il essuyoit d'une soldatesque insolente.

J'ai joint ces Conjurations à celle d'Aiesha contre Ali pour ne pas faire différens articles qui n'auroient pas une étendue assez considérable. J'aurai souvent occasion de suivre la même méthode. Ce qu'on vient de lire, est tout ce que l'Histoire des Arabes contient de plus curieux en matière de Conjurations.

* Ce fut un des Parens de Bankial qui tua le Calife.



CONJURATION
DE MICHEL LEBEGUE
CONTRE LEON L'ARMENIEN.

Lorsqu'un Souverain peut compter une longue suite d'illustres ayeux qui lui ont transmis successivement leur autorité, il n'a gueres de révoltes à craindre de la part de ses sujets, à moins qu'il n'abuse excessivement de son pouvoir. Mais les peuples n'obéissent pas volontiers à un homme que l'obscurité de son origine, condamnoit à vivre éternellement dans la soumission & la dépendance. Aussi depuis que les armées Romaines se furent arrogé le droit de choisir leurs Empereurs, & d'aller quelquefois les chercher dans les plus viles conditions, l'éclat du Diadème n'inspira plus alors ce respect qui nous porte à regarder les Princes de la terre comme les images de la Divinité: quand on voyoit tous les jours des hommes de la plus

226 *Conjuration de Michel le Begue*

basſe naiſſance ſ'élever à l'Empire ; chacun ne pouvoit-il pas eſpérer de parvenir à ce rang ſuprême ? Il ne ſ'agiſoit pour réuſſir que d'employer à propos les perfidies & les aſſaſſinats. Voilà la ſource de tant de Conjurations qu'on vit ſe former à Conſtantinople. Cette Ville étoit un théâtre qui préſentoit continuellement aux yeux du peuple les plus terribles catastrophes, Il étoit rare de voir un Empereur finir tranquillement ſes jours ſur le Trône , & tranſmettre ſa puiffance à un ſucceſſeur légitime. On en a déjà vu un exemple dans la révolte de Phocas. Je ne rapporterai pas tous les autres traits que nous fournit l'Histoire Byzantine. Je choiſirai les plus frapans & je commence par la Conjuration de Michel le Begue.

Leon l'Armenien ſurnommé l'Apoſtat, n'étoit parvenu à l'Empire qu'à force de perfidies & de trahiſons. Il commandoit les armées Romaines dans le tems que Michel Rangabe occupoit le Trône des Cefars. L'Empire étoit alors en guerre contre les Bulgares , & il eut été facile à l'Empereur qui vint ſe mettre à la tête des troupes, de remporter une victoire complète ſur ſes ennemis. Mais

Leon avoit dessein de lui faire perdre la bataille , & il y réussit. Michel Rangabe après sa défaite , se rendit à Constantinople , & laissa les débris de son armée au perfide Armenien contre lequel il ne formoit pas le moindre soupçon. Le Général Romain songea aussitôt à profiter des circonstances. Il représenta aux troupes par le moyen de ses émissaires , que l'origine de tous leurs malheurs étoit d'avoir pour Maître un Prince lâche , foible , sans habileté & qui se laissoit entièrement gouverner par l'Impératrice. On insinuoit ensuite aux soldats qu'il n'y avoit qu'un homme tel que Leon qui pût effacer l'affront que venoit d'essuyer l'Empire.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever les troupes que la honte de leur défaite avoit fort indisposées contre l'Empereur. Elles se rendirent en tumulte devant la tente de Leon & lui offrirent la dignité Impériale. L'ambitieux Armenien feignit de ne pas vouloir se charger d'un si pésant fardeau , & il attendit qu'on lui eut fait une espee de violence pour monter sur un Trône qui faisoit depuis longtems l'unique objet de ses desirs. Michel le Begue qui bientôt après lui

jamais ni lire ni écrire. Aussi ne pouvoit-il souffrir les sçavans. On n'admiroit en lui aucune belle qualité, si ce n'est la valeur dont il fit même un mauvais usage : il fut perfide, ingrat, parjure, ivrogne, impudique, avare & cruel. Voilà sur quel homme l'Empereur se reposoit d'une partie du Gouvernement. Un Maître tel que Leon l'Armenien, méritoit d'avoir un pareil Ministre.

Michel le Begue profita du crédit qu'il avoit à la Cour pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis longtems. Quelques Moines imposteurs l'avoient assuré à tout hazard qu'il monteroit un jour sur le Trône de Constantinople. Il attendoit avec impatience l'accomplissement d'une prédiction si flatteuse, & il prenoit les moyens les plus convenables pour n'être pas trompé dans ses espérances. Quand il étoit de sens froid, il se comportoit très-prudemment, & prenoit bien garde de laisser entrevoir ses ambitieux desseins ; mais comme il étoit accoutumé à boire avec excès, son secret ne manquoit pas de lui échaper lors que sa tête étoit troublé par les vapeurs du vin. Il parloit alors à tout le monde du projet

230 *Conjuration de Michel le Begue*

qu'il avoit formé de détrôner l'Empereur, & d'épouser l'Impératrice. Leon dans les commencemens ne fit pas beaucoup d'attention à des discours qu'il attribuoit à l'ivresse, & à la vanité d'un homme qui parloit assez volontiers de lui-même en des termes fort avantageux. Cependant comme les amis de l'Empereur lui représentoient continuellement qu'une si grande sécurité pouvoit lui devenir funeste, il se détermina enfin à prendre des mesures pour la conservation de sa Couronne & de sa vie. On arrêta Michel qui après avoir été convaincu d'avoir conspiré contre son Souverain fut condamné à être brûlé vif.

Ce terrible arrêt devoit être exécuté le jour d'avant Noël : déjà on conduisoit le criminel au supplice, & l'Empereur vouloit être témoin de cet affreux spectacle. Mais l'Impératrice Theodosie représenta à son époux qu'il ne convenoit pas de faire mourir un homme la veille d'une si grande Fête. Leon eut bien de la peine à se rendre aux instances de son épouse, mais à la fin soit par scrupule, soit par égards pour l'Impératrice, il fit ramener Michel dans la prison, & prit les clefs

de la chambre où étoit renfermé le coupable. L'Empereur passa toute la nuit dans des inquiétudes cruelles. Il s'imaginait voir son ennemi prêt à lui percer le cœur. Plein de ces effrayantes idées, il se leve, se transporte dans la prison, & trouve Michel qui dormoit tranquillement dans un lit très-propre. Un criminel sur le point de périr par le plus affreux des supplices, n'est gueres en état de goûter les douceurs du sommeil. Ce fut la réflexion qui se présenta tout de suite à l'esprit de l'Empereur. Il se douta sur le champ qu'on le trahissoit, & il sortit sans avoir éveillé ni le coupable, ni les gardes qui devoient répondre du prisonnier qu'on avoit confié à leur vigilance.

Michel ne tarda pas à être instruit de ce qui venoit d'arriver. Il en fit avertir toutes les personnes qui avoit eu part à la Conjuraison, & leur envoya dire que s'ils ne le délivroient promptement, ils étoient sur de périr avec lui. Intéressées à sauver un homme qui paroissoit déterminé à découvrir tous ses complices, ils s'armèrent de poignards, entrèrent dans la Chapelle du Palais, & se jetterent sur l'Empereur pour l'égorger. Leon se

232 *Conjuration de Michel le Begue*
sauve au pied de l'Autel qu'il tient embrassé comme un azile inviolable; il appelle en même tems ses Officiers à son secours, & cherche à défendre sa vie. Malgré tout le courage qu'il fit paroître en cette occasion, il ne put résister à une troupe d'assassins qu'avoient juré sa mort. Après avoir perdu le bras droit en se défendant, il tomba par terre & on lui coupa la tête. Les Conjurés s'emparerent ensuite du Palais Impérial, tirèrent Michel de sa prison le firent monter sur le Trône, & alors le peuple & les soldats proclamèrent Empereur celui qu'ils avoient compté voir périr dans quelques jours au milieu des flammes.

Michel élevé du bucher sur le Trône prit possession de l'Empire, & le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de reléguer dans un Monastère l'Impératrice Theodosie à laquelle il avoit de si grandes obligations. On pourroit avec quelque fondement soupçonner cette Princesse d'être entrée dans le complot des conspirateurs. On ne doit pas la plaindre alors d'avoir éprouvé les effets de la plus noire ingratitude.

Les habitans de Constantinople n'eurent pas lieu de s'applaudir d'avoir

changé de Maître ; Ils trouverent dans Michel le Begue un Tyran plus cruel encore que Leon l'Armenien. Mais le nouvel Empereur ne lâcha pas d'abord la bride à ses passions , & il chercha dans les commencemens de son règne à se concilier l'affection des peuples. Michel en se révoltant contre son Maître , venoit de donner un exemple qui ne tarda pas à être suivi. Un Officier de grande réputation appelé Thomas , ayant appris ce qui venoit d'arriver à Constantinople , résolut de venger la mort de Leon l'Armenien son bienfaiteur. L'Officier dont je parle étoit en état de former une pareille entreprise ; car il se trouvoit pour lors à la tête des plus belles Légions de l'Orient. Ce fut moins la reconnoissance que l'ambition qui le détermina à se révolter contre l'Usurpateur. Thomas qui commandoit une puissante armée n'eut pas de peine à se rendre Maître des principales Provinces de l'Asie. Il sçut attirer dans son parti les Sarasins qui étoient les plus formidables ennemis de l'Empire. Se voyant alors en état de soutenir son audacieuse démarche , il prit le titre d'Empereur , se fit couronner à Antioche , battit la flotte de

234 *Conjuration de Michel le Begue &c.*
Michel le Begue, & vint assiéger la
Ville Capitale. Cette dernière entre-
prise qui n'eut pas un succès heureux,
obligea le Rebelle à se retirer dans la
Thrace, & ensuite à Andrinople. Cette
Place ne put résister aux troupes Im-
périales. Thomas fut pris & empâlé.
Avant qu'il eut rendu les derniers sou-
pirs, on lui coupa la tête, les bras,
les jambes, & on mit sur un Ane
le reste de son corps pour le faire voir
à toute l'armée. Ces tragiques specta-
cles étoient communs dans une Ville
où les fréquentes révoltes conduisoient
sur le Trône où sur l'échaffaut.



CONJURATION

D'ALEXIS COMNENE

Contre Nicephore Botaniate.

Tous les conspirateurs n'ont pas été des scélérats. On a vu des hommes naturellement vertueux que la nécessité de défendre leur vie a contraint quelquefois de se révolter contre leur Souverain. Alexis Comnène va nous en fournir un exemple. Ce jeune héros fut longtems le plus ferme appui du Trône des Césars. Dans une bataille que son frère Isaac perdit contre les Turcs sous l'Empire de Michel Ducas, Alexis fit des prodiges de valeur & sauva le Camp des Romains. Les soldats le regardoient comme leur libérateur, & le combloient de justes éloges. Cependant il se vit, dès ce jour même, abandonné par la plus grande partie des troupes qui craignoient encore plus l'ennemi, qu'elles n'estimoient ce vaillant Capi-

236 *Conjuration d'Alexis Comnène*

taine. Alexis n'ayant pu venir à bout de rallier ces lâches déserteurs, jugea à propos de se retirer dans la Ville de Gabadonie où il arriva tout couvert de sang. Il y fut reçu comme le méritoit un homme qui s'étoit comporté en héros, & il ne tarda pas à prouver qu'il en avoit les sentimens. Tandis qu'il s'essuyoit le visage, on lui présenta un miroir. » Me prenez-vous, dit le brave » Comnène, pour une femme idolâtre » de sa figure ? un militaire ne doit » chercher d'autres ornemens que ses » armes, ni d'autres délices que la frugalité & l'abstinence.

L'Empereur Michel Ducas qui étoit un Prince, foible, indolent, sans cœur & sans génie, fut souvent sur le point de se voir enlever sa Couronne. Les Comnènes qui n'éprouverent presque de sa part que des ingrattitudes, furent ses principaux défenseurs. Mais ils ne purent empêcher Nicephore Botaniatè de détrôner Michel Ducas. On fit prendre à ce dernier l'habit Monastique, & quelque tems après, il fut sacré Archevêque d'Ephèse. Il n'étoit, je crois, pas plus propre à conduire une Eglise qu'à gouverner un Empire. Nicephore étant parti pour se rendre à Constantinople,

Alexis alla au-devant du nouvel Empereur , qui le reçut avec assez d'indifférence. Comnène ayant remarqué la froideur de Nicephore lui dit » Seigneur , la fidélité que je devois » au Prince dont vous occupés la place , » ma empêché de venir plutôt vous » rendre mes hommages. Michel Ducas » régnoit encore , & tandis qu'il a été » sur le Trône j'ai rempli les devoirs » d'un sujet fidèle ; vous ne devés pas » m'en faire un crime. La maniere dont » je me suis comporté envers votre pré- » décesseur , sera le modèle de la conduite que je tiendrai à votre égard. » En toute occasion je vous donnerai » des preuves de mon zèle aux dépens » même de ma vie. » Les protestations d'Alexis Comnène étoient alors sincères. Si dans la suite , il fut rébelle , on ne doit s'en prendre qu'à Nicephore qui força ce vertueux citoyen à devenir criminel.

L'Empereur eut bientôt lieu de connoître qu'Alexis ne lui avoit pas fait de vaines promesses. Brienne qui s'étoit révolté contre Michel Ducas , persista dans sa rébellion lorsque Nicephore fut parvenu à l'Empire. On chargea Alexis Comnène de soumettre ce sujet

238 *Conjuration d'Alexis Comnène*

rébelle. L'entreprise étoit difficile; Briene avoit un puissant parti, & ne le cédoit à personne en courage. Comnène étoit le seul adversaire qu'on pût lui opposer. Ces deux braves Capitaines en vinrent aux mains. Alexis fut vainqueur. On creva les yeux à Brienne & on le mit par là hors d'état de rien entreprendre contre ses Souverains.

A peine cette révolte fut-elle éteinte, qu'il s'éleva une autre Faction presque aussi dangereuse. Basilace étoit le Chef de ce nouveau parti. L'Empereur s'adressa encore à Alexis Comnène qui attaqua les rebelles, & remporta sur eux une victoire complète. Basilace fut traité aussi rigoureusement que Brienne. Le héros qui venoit de rétablir la tranquillité dans l'Empire, rentra à Constantinople au milieu des acclamations de tous les habitans, & quelques jours après il fut proclamé César. Ce titre occasionna des troubles & des divisions qui mirent la vie de Comnène en danger, & qui le déterminèrent à suivre l'exemple des rebelles dont il avoit été jusqu'alors le plus redoutable fléau.

Qu'un Souverain est à plaindre lors-

qu'il donne sa confiance à d'indignes favoris qui pour conserver leur crédit cherchent à rendre suspectes toutes les personnes dont le mérite leur fait ombrage ! Borile & Germain Scythes de nation étoient alors tout-puissans à la Cour de Constantinople : craignant de se voir supplanter par Alexis Comnène, ils employèrent toutes sortes d'artifices pour le perdre dans l'esprit de l'Empereur. Le jeune héros qu'on vouloit sacrifier, découvrit bientôt le dessein de ses ennemis. Il eut recours à l'Impératrice qui lui donna en cette occasion des preuves de la plus tendre amitié, & puis l'adopta pour son fils du consentement même de l'Empereur. Les deux favoris n'en devinrent que plus ardens à persécuter un homme qu'ils craignoient d'avoir un jour pour Maître, & ils firent tous leurs efforts pour persuader à l'Empereur qu'Alexis & Isaac Comnène tramaient de noirs desseins contre sa personne. Nicephore que la vieillesse rendoit soupçonneux, ajouta foi aisément à de pareils discours, & pour ôter aux Comnènes toute espérance de monter sur le Trône, il déclara qu'un de ses parens nommé Sinadene, seroit son suc-

240 *Conjuration d'Alexis Comnène*

cesseur. Alexis se voyoit par là exclus
 d'un rang auquel son titre de César
 lui donnoit lieu de prétendre. Com-
 me il craignoit qu'on attentât à sa liberté
 & peut-être même à ses jours, son frère
 & lui convinrent de ne plus aller en-
 semble au Palais de peur d'être arrêtés
 tous deux en même tems. Alexis ne se
 contenta pas de prendre de pareilles
 précautions ; il eut recours à des
 moyens plus surs & moins légitimes
 pour mettre sa vie en sûreté. Pendant
 la nuit il alla trouver Pacurien qui com-
 mandoit alors les troupes Romaines,
 & lui exposa sa situation. » S'il faut
 „ mourir ajouta Comnène, j'aime mieux
 „ périr les armes à la main que de me
 „ laisser égorger comme un esclave.
 „ Je veux bien vous servir, lui répondit
 „ Pacurien, mais si je vois que vous
 „ balanciés à prendre votre parti, j'irai
 „ moi-même vous dénoncer à l'Empe-
 „ reur. » Alexis promit d'agir avec
 promptitude, & s'en retourna ensuite
 à Constantinople. Il en sortit la nuit
 suivante avec son frère pour se rendre
 à Chiorli petite Ville de Thrace où
 étoient les troupes Romaines comman-
 dées par Pacurien. Delassene mere
 des deux Comnènes, ne pouvant sui-
 vre

Contre Nicephore Botaniate. 241

vres ses fils, & ne voulant pas s'exposer au ressentiment de l'Empereur, se réfugia avec une de * ses belles filles dans une des principales Eglises de Constantinople.

Nicephore Botaniate fut bientôt instruit de ce qui se passoit. Il assembla le Senat, & après s'être plaint de la fuite des Comnènes, il donna ordre qu'on enlevât leur mere de l'azile où elle s'étoit retiré. Delassene ne voulant pas sortir de l'Eglise, dit aux Gardes qui vouloient l'arracher du lieu saint.

» Je ne sçai pourquoi on veut nous traier en criminels d'Etat. La conduite de mes fils ne doit pas les faire soupçonner d'une odieuse révolte : jamais l'Empereur n'a eu de plus fidèles sujets, & en toute occasion ils ont été prêts à répandre leur sang pour la défense de leur Maître. Il est vrai qu'ils se sont retirés de la Cour ; mais dans quel dessein ? c'est pour se soustraire à la fureur de deux indignes Favoris qui cherchent depuis longtems à les faire périr. Mes fils attendent un moment favorable pour informer Nicephore de la mé-

* La femme d'Isaac Comnène.

242 *Conjuration d'Alexis Comnène*

» chanceté de leurs ennemis , & pour
 » implorer sa justice. Saisissant en-
 suite la porte de l'Eglise , Delassene
 s'écria. » Il faudra me couper les
 » mains , avant qu'on m'arrache de ces
 » lieux , à moins que l'Empereur
 » ne s'engage à me conserver la vie.
 Nicephore lui donna toutes les assu-
 rances qu'elle souhaitoit , & lorsqu'il
 eut cette Princesse en son pouvoir , il
 la fit enfermer avec plusieurs autres
 personnes qu'on soupçonnoit d'avoir
 part à la Conjuration.

Les soldats paroissoient bien dispo-
 sés en faveur d'Alexis Comnène , &
 on , ne cessoit de les exhorter à la ré-
 volte. „ Qu'attendés-vous , leur disoit-
 „ on , à vous déclarer pour un homme
 „ dont vous connoissez le courage &
 „ les vertus ? où trouverés vous quel-
 „ qu'un plus digne de posséder l'Em-
 „ pire ? Celui qui aspire en ce jour à
 „ l'honneur de gouverner les Romains,
 „ est ce brave Comnène qui s'est signalé
 „ par tant de victoires , qui a été le té-
 „ moin de votre valeur , & qui se fera
 „ un plaisir de vous accorder des récom-
 „ penses proportionnées à vos servi-
 „ ces. Excités par de semblables dis-
 cours , les gens de guerre alloient pro-

clamer Alexis Empereur , mais ils ne voulurent pas irriter le peuple qui panchoit pour Isaac Comnène. Cette opposition de sentimens auroit peut-être occasionné bien des troubles , si ces deux prétendans avoient eu moins de grandeur d'ame. Il n'y eut entre Alexis & son frere que des combats de générosité. Ils vouloient réciproquement se céder l'Empire , & l'amitié fraternelle triompha alors de l'ambition. Isaac déclara en présence de toute l'armée qu'il renonçoit à la Couronne & il pria en même tems le peuple & les soldats de réunir leurs suffrages en faveur d'Alexis. Après une démarche si généreuse il s'approcha de son frere & lui mit * les brodequins de pourpre ; les Romains alors ne délibérèrent plus , & Alexis fut proclamé Empereur. Un procédé si noble de la part des deux freres , dut bien étonner un peuple qui étoit accoutumé depuis longtems à voir le Trône des Césars souillé par des assassinats , & quelquefois par d'affreux parricides.

La trahison de quelques soldats qu'on

* Les brodequins de pourpre étoient un des principaux ornemens Impériaux.

244 *Conjuration d'Alexis Comnène*

avoit corrompu à force d'argent , rendit Alexis Maître de Constantinople. Cette malheureuse Ville théâtre de tant de sanglantes tragédies , fut livrée au pillage , & on y commit toutes sortes d'excès. Il n'y eut cependant pas de sang répandu , parce que les habitans se laisserent enlever leurs biens sans faire la moindre résistance. Nicephore Botaniare se voyant au pouvoir des rebelles , envoya à Alexis un Député qui parla de la sorte. „ L'Empe-
„ reur est vieux & n'a point d'enfans.
„ Pour terminer toute contestation , il
„ consent de vous adopter , & s'engage
„ à acquitter toutes les promesses que
„ vous avés pu faire aux soldats qui
„ se sont attachés à votre fortune. Ni-
„ cephore content du titre d'Empe-
„ reur , des ornemens de cette dignité
„ & de l'appartement qu'il occupe dans
„ le Palais , vous abandonnera entie-
„ rement l'administration des affaires ,
„ & le soin du Gouvernement. Ces pro-
positions étoient fort raisonnables , & Alexis les auroit acceptées sans la crainte de déplaire à George Paléologue, Celui-ci s'adressant au Député lui dit :
„ On n'auroit peut-être pas rejeté les
„ offres de votre Maître avant la prise

Contre Nicephore Botaniare. 245

» de Constantinople. Dites à Botaniare
» qu'étant âgé, foible & infirme com-
» me il l'est, il faut qu'il descende du
» Trône & qu'il songe à se procurer
» une tranquille retraite pour y passer
» le reste de ses jours.

Le Patriarche de Constantinople conseilla aussi à l'Empereur de céder de bonne grace une Couronne qu'il ne pouvoit plus conserver. Nicephore si déterminâ enfin & se retira au Monastère de Periblete où il prit l'habit Religieux. Quelqu'uns de ses amis lui ayant demandé comment il supporteroit ce changement d'état, il répondit froidement que l'abstinence des viandes l'incommoderoit peut-être, mais que le reste ne lui feroit point de peine. Il faut être sans passions, ou avoir beaucoup de Philosophie pour ne pas sentir plus vivement la différence qu'il y a entre l'état d'un Moine, & celui d'un Empereur,

Alexis soutint sa réputation sur le Trône, & ses vertus firent oublier le titre odieux d'Usurpateur. Dès le commencement de son règne il eut à soutenir de rudes guerres qu'il termina presque toujours heureusement. On forma plus d'une fois des complots

246 *Conjuratiom d'Alexis Comnène*

contre sa vie & jamais il ne fit couler le sang des coupables. Deux Officiers nommés Ariebe & Umpertopule furent les premiers qui attenterent aux jours du meilleur de tous les Princes. Leur Conjuratiom fut découverte. Alexis se contenta de les punir par la confiscation de leurs biens. Ce trait de clémence qui devoit lui concilier tous les cœurs, n'empêcha pas Nicephore Diogène de former une criminelle entreprise. Lorsqu'il eut trouvé un certain nombre de personnes capables de le séconder, il leur communiqua ses ambitieux projets. L'Empereur fut bientôt instruit de ce qui se tramoit contre sa personne. Il fit venir les Conjurés & les exhorta à demeurer fidèles au Prince & à la patrie. Nicephore vit bien que le complot étoit découvert. Loin de changer de sentiment, il chercha à grossir le nombre des conspirateurs, séduisit plusieurs Officiers, & gagna les principaux membres du Senat.

Alexis Comnène étoit alors occupé à réduire un certain Bolcan natif de Dalmatie qui avec une troupe de Brigans ravageoit les frontieres de de l'Empire. Nicephore Diogène qui

étoit aussi de cette expédition, plaça dès la première nuit sa tente auprès de celle de l'Empereur. On soupçonna que ce n'étoit pas sans dessein; quelques Officiers fidèles prièrent leur Maître de se tenir sur ses gardes, & d'éloigner de lui un homme dont la fidélité étoit plus que suspecte. „ Non, dit „ Alexis, il ne faut pas donner à Nicephore le prétexte qu'il cherche „ pour se soulever. S'il fait éclater ses „ mauvais desseins, il en sera seul coupable devant Dieu & devant les „ hommes. „ Cet excès de sécurité pensa devenir funeste à l'Empereur. Sur le milieu de la nuit le Chef des Conjurés entra un poignard à la main dans le Pavillon où Alexis étoit couché. Un domestique qui éventoit le lit pour rafraichir l'air, empêcha Nicephore d'exécuter son barbare dessein. L'Empereur apprit à son réveil le péril auquel il avoit été exposé; & se contenta de prendre plus de précautions qu'à l'ordinaire. Nicephore ayant fait de nouvelles tentatives qui ne réussirent pas plus que les premières, il fut enfin arrêté, & Adrien * Comnène eut ordre

* Il étoit frère de l'Empereur.

243 *Conjuration d'Alexis Comnène*
de lui faire avouer les motifs de sa ré-
volte & le nom de ses complices.

On employa d'abord la douceur pour
engager le coupable à faire l'aveu
de son crime. Ce moyen n'ayant pas
réussi, on eut recours à la Question.
Nicephore n'en pouvant soutenir les
douleurs promit de tout déclarer. Il
tint parole, & on envoya ses dépositi-
tions à Alexis qui fut consterné en
voyant que les principaux Seigneurs
de sa Cour avoient trempé dans la
Conjuration. » Qui a donc pu, s'écria
» l'Empereur, retenir le bras de Nice-
» phore ? Si des conspirateurs si puis-
» sans demeurent réunis, toutes les
» forces de l'Empire ne suffiront pas
» pour mettre ma personne en sûreté. »
Sous un prince moins humain qu'A-
lexis Comnène Constantinople auroit
vu couler le sang de ses plus nobles
citoyens. L'exil fut la seule punition
à laquelle les principaux coupables
furent condamnés. L'Empereur assem-
bla le reste des complices & leur dit.
» Lorsque la Providence m'éleva sur le
» Trône des Césars, j'allai chercher
» Nicephore dans l'obscurité d'un Cloî-
» tre, & je le traitai avec autant d'é-
» gards que s'il eut été mon proche pa-

rent. Il n'a répondu à mes bienfaits
que par la plus noire ingratitude.
J'ai dissimulé tous les complots qu'il
a formé contre moi , & ma modéra-
tion n'a pu arrêter le cours de ses
perfidies. Je sçai que plusieurs d'en-
tre vous se sont laissés séduire. Je
leur pardonne & j'espere qu'ils ne
manqueront plus désormais à la fidé-
lité qu'ils doivent à leur Souverain.
J'ai puni Nicephore , & je ne pouf-
serai pas plus loin les effets de ma
vengeance. Cependant le même
jour on créva les yeux au Chef des
Conjurés , mais on ne sçait si ce fut par
ordre de l'Empereur. Ce qui donne
lieu d'en douter c'est qu'Alexis Com-
nène n'oublia rien pour adoucir la situa-
tion de Nicephore. Celui-ci eut cepen-
dant encore l'audace de proposer à plu-
sieurs personnes un projet de révolte
qu'il offrit de soutenir par ses conseils.
L'Empereur en fut instruit & continua
de faire du bien au plus cruel de ses
ennemis.

Les inquiétudes & les alarmes ne
sont pas le partage des seuls Tyrans.
Jamais Souverain ne fut moins tran-
quille sur le Trône qu'Alexis Comnène.
Il eut à craindre pendant toute sa vie

250 *Conjuration d'Alexis Comnène*

les attentats d'un peuple dont il travailloit continuellement à faire le bonheur. Nous allons encore rapporter quelques exemples qui prouvent la bonté de ce Prince, & la méchanceté de ses sujets. Un soldat eut l'impudence de se faire passer pour * Leon fils de Romain Diogene autrefois Empereur de Constantinople. Personne n'ignoroit que Leon avoit été tué dans une bataille. Aussi l'imposteur pour donner quelque vraisemblance à sa fourberie disoit qu'une blessure dangereuse l'avoit fait laisser parmi les morts, mais qu'il avoit eu le bonheur de se guérir. Il se trouva des hommes assez simples pour ajouter foi à de pareils discours, & le prétendu Prince se fit un nombre considérable de partisans. L'Empereur après l'avoir averti plusieurs fois de ne pas abuser plus longtems de la crédulité des peuples le rélegua à Chersonne, & le fit enfermer dans une étroite prison. L'imposteur vint à bout de se sauver, & se retira chez les * Comanes qui le pro-

* Il étoit frere de ce Nicephore Diogene qui avoit conjuré contre Alexis.

** Les Comanes étoient des Scythes fort cruels & qui se nourrissoient quelquefois de chair humaine.

clamerent Empereur. Le faux Leon à la tête de ces peuples barbares, passa le Danube, força plusieurs Places & fit le siège d'Andrinople. Les habitans de cette Ville firent souvent des sorties vigoureuses qui causerent à la vérité beaucoup de dommage à l'ennemi, mais qui affoiblirent considérablement la garnison. La Place étoit sur le point de se rendre, lorsqu'un Officier de l'armée Impériale se chargea d'enlever l'imposteur. Cette entreprise réussit heureusement. Il ne fut pas difficile alors de vaincre les Comanes qui n'avoient plus personne pour les commander. On en fit un horrible carnage, & Alexis revint à Constantinople chargé d'un butin immense qu'il distribua à ceux qui s'étoient le plus signalés dans cette expédition. On se contenta de crever les yeux à l'imposteur qui venoit d'occasionner cette guerre sanglante; punition trop légère pour un si grand crime.

Alexis Comnne traita encore moins rigoureusement quatre freres nommés les Anemades qui avoient conspiré contre lui. Tous leurs complices furent condamnés à un exil perpétuel & à la perte de leurs biens. L'Empereur vou-

§ 2 *Conjuration d'Alexis Comnène*

lut d'abord qu'on usât d'une plus grande sévérité à l'égard des Chefs de la Conjuration. Il ordonna qu'après leur avoir rasé la tête & arraché la barbe, on les promenât dans toutes les rues de Constantinople & qu'on leur crévât ensuite les yeux. L'épouse & la fille de l'Empereur intercédèrent pour les coupables, & obtinrent qu'on n'exécuteroit pas le dernier article de la sentence. Mais les Anemades perdirent la liberté. On les chargea de chaînes, & ils furent enfermés dans une Tour: Telles furent les diverses conspirations qu'on forma contre un Prince digne de régner sur des peuples plus vertueux. Une attaque de goutte enleva Alexis * Comnène dans la soixante - dixième année de son âge. Ce fut un des plus grands hommes qui ait occupé le Trône de Constantinople. Il étoit bien fait & d'un tempérament fort & robuste. Sa figure inspiroit tout à la fois le respect & l'amour. Personne ne possédoit dans un degré plus éminent les vertus guerrières, & si l'Empire n'eut pas été si fort affoibli quand il en prit possession, il auroit pu le rétablir

* Alexis régna 33 ans 4 mois & 13 jours.

dans son ancienne splendeur Si par nécessité il chargea quelquefois ses sujets d'impôts, on peut assurer qu'il n'employa ses Finances que pour le bien de l'Etat. Rien n'égalait son zèle pour la Religion, & il travailla continuellement à la faire fleurir non seulement dans l'Empire Romain, mais encore dans les pays étrangers. Ce Prince fut aussi le protecteur des gens de lettres, & il cultiva les sciences. Il avoit beaucoup d'esprit & s'exprimoit avec autant de facilité que de noblesse. Je ne parle point ici de son humanité dont il donna tant de preuves pendant tout le cours de son règne. En un mot il fit oublier par mille vertus le crime de son usurpation.

Alexis eut pour successeur son fils aîné, Jean Comnène qui marcha sur les traces de son pere, & qui comme lui vit plus d'une fois sa vie en danger par la perfidie de quelqu'uns de ses sujets. Il n'y avoit qu'un an qu'il étoit sur le Trône, lorsque ses plus proches parens tacherent de l'en faire descendre. Les Conjurés qui avoient gagné les Gardes du Prince, devoient entrer la nuit dans le Palais & assassiner l'Empereur pendant son sommeil. La timidité de

254 *Conjuration d'Alexis Comnène*

Brienne qui étoit le Chef des conjurateurs empêcha l'exécution de cet affreux projet. Jean Comnène suivit les maximes de son pere dans la punition des coupables; c'est-à-dire qu'il ne les fit point mourir, & qu'il se contenta de confisquer leurs biens. Cependant l'Empereur sachant que sa sœur * Anne Comnène avoit eu plus de part que personne à la conspiration, il dit » On a renversé l'ordre de la » nature à mon égard. Mes parens sont » mes plus cruels ennemis, & je n'ai » trouvé de véritables amis que parmi » des étrangers. Il est donc juste que » ceux-ci sentent les effets de ma reconnaissance; c'est pourquoi je veux » que l'on porte chez Axuque les meubles & les richesses de ma sœur.

Cet Axuque qui étoit le Favori du Prince, ne voulut jamais accepter un pareil présent. » Je conviens dit-il, à » son Maître que l'ambition a rendu » votre sœur criminelle. Mais sa révolte » vous donne-telle le droit de commettre une injustice? Laissez lui ses tré-

* Anne Comnène étoit l'épouse de ce Brienne que les Conjurés vouloient mettre sur le Trône.

» fors , & ne la privez pas d'un bien
» qui lui appartient légitimement. Le
» noble sang qui coule dans ses ve-
» nes , lui fera bientôt sentir la faute
» qu'elle a commise. Ne punissez cette
» Princesse qu'en l'accablant de bien-
» faits. Voilà comment un Monarque
» tel que vous doit se venger. Pour moi
» je vous déclare que je ne consenti-
» rai jamais à m'enrichir aux dépens
» des malheureux. » Une pareille gé-
nérosité est bien rare parmi les Favoris
des Rois. L'Empereur donna de grands
éloges au désintéressement d'Axuque ,
& se sçut bon gré d'avoir donné sa
confiance à un homme qui pensoit si
noblement.

Isaac Comnène qui avoit toujours
témoigné un tendre attachement pour
l'Empereur son frere , changea tout-à-
coup de sentimens , & chercha à lui
ravir la Couronne. Mais cette Conju-
ration n'eut pas de suites funestes
parce que personne ne voulut secon-
der Isaac dans ses ambitieux projets.
Quoique l'Empereur fut bien instruit
de toutes les démarches de son frere ,
il ne lui en témoigna aucun ressenti-
ment & continua d'avoir pour lui les
mêmes égards, Ce fut le dernier com-

256 *Conjuration d'Alexis Comnène &c.*
plot qu'on forma contre la vie d'un
Prince qui illustra l'Empire par ses con-
quetes , & la famille des Comnènes
par ses vertus.



CONJURATION

D'ANDRONIC

CONTRE ALEXIS II. 1

JEan * Comnène étant sur le point de mourir, assembla ses parens, ses amis, & les principaux Officiers des troupes. Il leur présenta Manuel le plus jeune de ses fils, & le déclara son successeur. La harangue que fit l'Empereur en cette occasion est rempli des plus beaux sentimens d'humanité. On voit un Souverain qui après avoir fait le bonheur de ses sujets pendant le cours de sa vie, cherche encore à les rendre heureux après sa mort. » La nature dit-il, a fait naître mes fils d'un même sang, mais ne leur a pas donné le même caractère. L'aîné est sujet à un défaut qui empêche un Prince de faire usage de sa raison, qui le rend inaccessible aux plus sa-

* C'est celui dont on vient de parler dans l'article précédent.

„ ges conseils , & qui peut pōter les
„ peuples dans les plus terribles mal-
„ heurs. Le défaut dont je veux parler
„ est la colère. On ne peut faire de sem-
„ blables reproches à Manuel le der-
„ nier de mes fils. Sa douceur le fera
„ aimer de tout le monde , & le rendra
„ docile aux avis qu'on voudra bien
„ lui donner. Je l'ai choisi pour mon
„ successeur , sachant que les hommes
„ aiment beaucoup mieux être con-
„ duit par la clémence & la modéra-
„ tion que par la rigueur & la dureté.

Ce Manuel Comnène en faveur du-
quel on renversa l'ordre ordinaire de
la succession, fut ambitieux, dissipateur
perfide & cruel. A l'exception du cou-
rage , il n'eut aucune des belles qua-
lités qu'on admira dans ses deux der-
niers prédécesseurs. Il falloit qu'il eut
eu grand soin de cacher ses défauts
pendant sa jeunesse , sans quoi son
pere n'auroit pas commis une espece
d'injustice pour le placer sur le Trône.
Alexis & Jean Comnène qui furent
des Princes vertueux , eurent sans cesse
à redouter la trahison de quelqu'uns
de leurs sujers. Manuel fut un Tyran ,
& il n'y eut que son cousin Andronic
qui forma le dessein de lui enlever

la Couronne. C'est la seule conspiration qu'il y ait eu sous le règne d'un Prince qui ne méritoit pas d'être tranquille possesseur de l'Empire.

Le complot d'Andronic ayant été découvert on renferma ce conspirateur dans une étroite prison où il resta fort longtems ; à la fin il eut le bonheur de se sauver, & ne renonça point à ses ambitieux projets. Mais pour les mettre en exécution il attendit que les circonstances fussent plus favorables. Manuel mourut. L'extrême jeunesse * d'Alexis II. son successeur facilita les entreprises du perfide Andronic qui trouva le secret de justifier ses audacieuses démarches. Le Palais du nouvel Empereur étoit rempli de jeunes courtisans parés & parfumés comme des femmes. On ne respiroit à la Cour que la volupté, la mollesse & la débauche. Tous ces desordres fournirent à Andronic un prétexte spécieux d'usurper la Souveraine Puissance. Qui croiroit que le serment de fidélité qu'un sujet prête à son Maître dû servir à autoriser la révolte ? C'est

* Alexis n'avoit que douze ans lorsqu'il monta sur le Trône.

néanmoins ce qu'on vit arriver alors. Andronic en jurant d'être fidèle à l'Empereur, s'étoit exprimé de la sorte.
 „ Si je vois ou si j'apprend quelque chose qui se trame contre votre gloire
 „ ou contre vos intérêts, je vous en
 „ donnerai avis, & & je m'y oppose-
 „ rai de tout mon pouvoir. Comme le jeune Empereur étoit environné de gens qui ne songeoient qu'à lui procurer tous les jours de nouveaux plaisirs, au lieu de l'instruire dans l'art de régner, Andronic prétendoit être obligé par son serment à chasser de la Cour tous ces infâmes corrupteurs, & sur tout le * Protosebaste qui jouissoit de toute l'autorité Souveraine, & qui en faisoit un fort mauvais usage.

Andronic qui vouloit régner sous le nom de son Maître, jusqu'à ce qu'il eut trouvé le moyen d'usurper la Couronne, écrivit plusieurs lettres à l'Empereur, au Patriarche de Constantinople,

* Ce mot signifie *premier Auguste*. Ce fut le fameux Empereur Alexis Comnène qui créa cette dignité en faveur de Taronite son beau frère. Celui qui étoit pour lors Protosebaste s'appelloit aussi Alexis Comnène & étoit un des plus proches parens de l'Empereur Alexis I I.

& aux personnes les plus distinguées de l'Etat, pour leur témoigner la douleur qu'il ressentoit des désordres de la Cour, & pour faire connoître la nécessité de mettre des bornes à l'autorité du principal Ministre. Ces lettres qui étoient écrites avec beaucoup d'artifice, & qui ne paroissoient respirer que l'amour du bien public, firent regarder Andronic comme un citoyen plein de zèle, & seul capable de remédier aux maux qui désoloient l'Empire. Aussi lorsqu'il partit pour se rendre à Constantinople, il fut reçu partout avec de grands témoignages d'affection. Personne ne possédoit mieux le talent de séduire, & de donner à ses vices les apparences de la vertu.

Avant qu'Andronic fut arrivé dans la Ville Capitale, on forma à la Cour une nouvelle conspiration. Marie Porphyrogenete sœur de pere du jeune Empereur, résolut de renverser la fortune du Protosebaste. Cette Princesse attira dans son parti les personnes du plus haut rang, & comme elle avoit autant d'esprit que de courage, ce fut elle même qui forma le plan de la Conjuratation, & qui y joua le premier rôle.!

Le projet fut découvert, Sur le champ on arrêta les complices & on les enferma dans une étroite prison, Marie qui craignoit un traitement pareil : se retira dans l'Eglise de Ste. Sophie, criant partout qu'elle cherchoit à se soustraire aux fureurs de l'Impératrice Régente & du principal Ministre. Le peuple fut extrêmement touché de la situation d'une jeune Princesse qu'on croyoit exposée aux plus grands périls. Marie voyant qu'on étoit sensible à ses malheurs, & qu'elle pouvoit espérer du secours de la part des habitans de Constantinople, se comporta avec beaucoup de fierté à l'égard de ses ennemis. Jamais elle ne voulut s'abaisser jusqu'à leur demander grace. Au contraire elle exigea qu'on mit en liberté tous ses complices, & qu'on chassât honteusement de la Cour le Protosebasté qui * déshonorait la famille Impériale. Comme elle n'étoit pas en état de donner la loi, on n'eut aucun égard à ses de-

* On étoit persuadé que le Protosebasté étoit l'Amant de l'Impératrice Régente. Celle-ci étoit mere d'Alexis II. belle mere de la Princesse Marie, & veuve de l'Empereur Manuel qui l'avoit épousée en secondes Noces.

mandes , & on vouloit même la forcer à sortir de l'Eglise. Tandis qu'on employoit les menaces pour l'intimider , ses partisans levoient des troupes. En peu de tems , la plûpart des citoyens prirent les armes pour sa défense & environnerent le lieu qui lui servoit d'azile. Le Protosebaste assembla aussi des soldats qui vinrent assiéger l'Eglise de Ste. Sophie. On combattit des deux côtés avec beaucoup de fureur , & il y eut bien du sang répandu. Le Patriarche ménagea un accommodement entre les deux partis , & il fut réglé qu'on ne feroit aucun mal à la Princesse , & qu'on pardonneroit à tous ses complices. On cessa alors de combattre , & on crut que la tranquillité alloit être parfaitement rétablie.

A la Cour il est peu de reconciliations sincères. L'Impératrice Régente , & sa belle fille continuerent de se haïr , & chacune d'elles attendoit un moment favorable pour faire éclater ses ressentimens. Marie trouva bientôt l'occasion de se venger. Sous prétexte de faire un voyage à la campagne , elle alla au-devant d'Andronic qui étoit déjà en Paphlagonie & l'exhorta à venir promptement à Constantinople. Il ne

264 *Conjuration d'Andronic*

falloit pas de vives instances pour le déterminer à prendre ce parti. Mais quoiqu'il ne désirât rien tant que d'être à portée d'exécuter ses audacieux projets, il avoit grand soin de déguiser ses sentimens. On l'entendoit sans cesse déclamer contre la tyrannie de l'Impératrice & du Ministre. Il protestoit en présence de tout le monde qu'il n'avoit point d'autre dessein que de rendre la liberté à l'Empereur, & il répandoit même des larmes sur la triste situation du jeune Prince dont il avoit juré la mort. Peut-on pousser si loin la dissimulation? par de semblables artifices il séduisoit les habitans de toutes les Villes qu'il trouvoit sur son passage, & il avançoit vers Constantinople à la tête d'une nombreuse armée.

Le Protosebaste envoya des troupes pour l'arrêter dans sa marche. On en vint aux mains, & Andronic fut vainqueur. Celui qui commandoit l'armée Impériale fut accusée d'être d'intelligence avec les ennemis de l'Etat, & on lui

* Ce Général s'appelloit aussi Andronic & étoit parent du Chef des Conjurés.

lui redemanda l'argent qu'on lui avoit fourni pour les fraix de la guerre. * Ce Général voyant qu'on cherchoit à le perdre passa avec sa femme & ses enfans dans le Camp d'Andronic. Celui-ci appochoit toujours de Constantinople, & les habitans de cette grande Ville ne dissimuloient pas la joye qu'ils ressentoient de le voir si près de leurs murailles. Le Protosébastes prit ses mesures pour résister à un si dangereux rival. Toute la Propontide fut bientôt couverte de Galeres qu'il remplit d'étrangers parce qu'il n'osoit se fier aux sujets de l'Empire. Malgré tous les préparatifs qu'il faisoit pour sa défense, il envoya vers Andronic un Député qui promit au rébelle des Charges, des dignités & toutes sortes d'avantages, s'il vouloit renoncer à son entreprise. » Dites à l'Empereur » répondit Andronic que je suis prêt à » mettre bas les armes pourvu qu'il » renvoye son Ministre après lui avoir » fait rendre compte de son administration. J'exige pareillement qu'on » fasse couper les cheveux à l'Impéra-

** Ce Général s'appelloit aussi Andronic & étoit parent du Chef des Conjurés.

« trice & qu'on la renferme dans un
« Cloître. » On s'imagina qu'un homme qui vouloit prescrire des loix à son Maître, étoit en état de soutenir une démarche si hardie. Rien ne fut plus avantageux au parti d'Andronic. Plusieurs personnes allerent se joindre à lui & entre-autre Contostephane Amiral de la Flotte Impériale.

Alexis se voyant abandonné de ses sujets, résolut enfin de sacrifier le Protosébastte. On arrêta celui-ci, & après l'avoir tourmenté d'une manière fort cruelle, on le conduisit vers Andronic qui lui fit crever les yeux. Personne ne plaignit le sort d'un Ministre qui n'avoit songé pendant tout le tems de sa faveur qu'à se livrer au plaisir, & à favoriser les mauvaises inclinations de son Maître. Andronic n'avoit plus alors de motifs pour continuer la guerre. Mais comme c'étoit l'ambition & non pas l'amour du bien public qui lui avoit fait prendre les armes, il persista dans sa révolte. Contostephane attaqua par ses ordres la garnison de Constantinople, & le peuple se déclara tout de suite pour les rebelles. Leur Chef entra dans la Ville, se rendit au Palais Impérial, & pour sou-

tenir son caractère jusqu'à la fin, il se prosterna aux pieds d'Alexis, les arrosa de ses pleurs, & jura une fidélité inviolable à celui qu'il avoit résolu de faire périr. Quelques jours après il alla visiter le tombeau de Manuel, pere du jeune Prince qui étoit actuellement sur le Trône. Aussitôt qu'Andronic fut arrivé en ce lieu, il se jeta par terre, répandit un torrent de larmes, & parut pénétré de la plus vive douleur. Tous les assistans furent extrêmement touchés de le voir pleurer un Prince de qui il avoit essuyé des traitemens assez rigoureux. On eut mille peine à l'arracher d'auprès de ce tombeau, » laissez-moi disoit-il, laissez-moi m'entretenir encore avec cet illustre mort dont le souvenir me sera toujours cher. Il prononça en effet quelques paroles qu'on ne put entendre. Quelques-uns des spectateurs qui connoissoient le caractère d'Andronic, ne douterent pas qu'il n'eut vomî dans ce moment des imprécations contre Manuel. Les gens simples qui se laissent séduire par les apparences crurent qu'il agissoit sincèrement & donnerent les plus grands éloges à la bonté de son cœur. Cette scène se pas-

sa en présence d'Alexis. Il n'avoit pas assez d'esprit pour démêler les artifices d'un fourbe qui n'employoit de si indignes stratagèmes que pour faire réussir plus sûrement ses injustes entreprises.

Andronic se fit nommer tuteur d'Alexis, se chargea de l'administration de l'Empire & gouverna tyranniquement. Le jeune Empereur n'étoit plus sur le Trône que pour la représentation, & on ne lui laissoit aucun pouvoir. Pour le dégouter des affaires, on ne cherchoit qu'à favoriser ses voluptueux penchans, & on avoit grand soin d'éloigner de lui toutes les personnes qui auroient pu lui inspirer des sentimens vertueux. L'emprisonnement, l'exil, la mort étoient le partage de tous les citoyens qui témoignent du zèle pour le bien de l'Etat. Andronic développa alors toute la noirceur de son caractère, & ne craignit point de commettre toutes sortes de crimes, lorsqu'ils pouvoient être utiles à ses desseins. Voilà quel étoit le sort de l'Empire entre les mains d'un homme qui n'avoit pris, disoit-il les armes contre son Maître, que pour détruire la tyrannie. A la cruauté Andronic

joignit la plus noire ingratitude. Nous avons vu les démarches que fit en sa faveur la Princesse Marie Porphyrogete. Au lieu de lui en témoigner de la reconnoissance , on abregea secrete-ment ses jours par le poison. C'étoit le moyen ordinaire dont se servoit le Régent pour se délivrer des personnes qu'il n'osoit faire périr par la main des Bourreaux. Il agit plus ouvertement à l'égard de la mere d'Alexis. On l'accusa d'avoir conspiré contre l'Etat. Des Juges dévoués au Tyran la condamnerent à mort. L'Empereur son fils signa cet injuste arrêt , & l'Eunuque qui avoit empoisonné la Princesse Marie , étrangla l'Impératrice , & fit jeter son corps dans la mer.

Il ne restoit plus qu'une victime à immoler. C'étoit l'Empereur. Andronic se détermina à renverser la foible barriere qui étoit entre le Trône & lui. Ses créatures représenterent aux principaux citoyens que pour arrêter les troubles qui agitoient l'Empire , il falloit donner pour Collègue à Alexis un Prince qui fut en état de gouverner. Ces représentations étoient accompagnées de menaces ; & il eut été dangereux de ne pas consentir à ce qu'on

venoit de proposer. Andronic fut donc proclamé Empereur, & comme si le bonheur des peuples eut dépendu de son élévation, on se livra pendant plusieurs jours aux transports de la plus vive joye. Après que les réjouissances publiques furent finies, il fit assez connoître qu'il ne vouloit point partager avec un autre l'autorité souveraine. Les Ministres ordinaires de ses fureurs se haterent de lui rendre le service qu'il attendoit de leur lâche complaisance.

Alexis fut étranglé & on porta son corps à Andronic qui dit en considérant ce triste objet avec un air de mépris; ton pere fut un faussaire, ta mere une débauchée, & toi un imbécile. Il garda quelques jours la tête d'Alexis afin de pouvoir repaître ses yeux d'un si horrible spectacle. Il la fit jetter ensuite dans la mer avec le reste du cadavre. Telle fut la destinée d'un jeune Prince qui pendant les trois années de son règne fut esclave de sa mere, de son Ministre, de son Tuteur & de ses plaisirs.

L'ambition d'Andronic étant satisfaite, il suspendit pour quelques tems le cours de ses cruautés. Il se laissa bien-

rôt de cette contrainte ; & revint à son humeur sanguinaire. Les peuples qu'il rendoit malheureux , perdirent enfin patience , se souleverent contre lui , & proclamèrent Empereur Isaac l'Ange. Andronic voyant des fenêtres de son Palais ce soulèvement général , jugea à propos de prendre la fuite. Il quitta ses habits Impériaux , & se sauva sur une Galère. Une tempête qui survint , l'empêcha de se dérober à la fureur de ses sujets. Il fut arrêté , on le chargea de chaînes , on le conduisit au Palais , & on l'attacha à un poteau. Comme on pouvoit alors l'insulter impunément , il n'y eut point d'outrages qu'on ne lui fit essuyer. Après qu'on lui eut cassé les dents , arraché les cheveux , coupé une main , crevé un œil , on le promena en cet état la tête nue & le corps seulement couvert d'une mauvaise tunique. Une femme lui versa de l'eau bouillante sur la tête. Il souffrit tous ces cruels traitemens avec beaucoup de fermeté. On le pendit par les pieds dans la place publique , on le mutila honteusement & on lui enfonça une épée par la bouche , jusqu'aux entrailles. Enfin deux soldats qui le percerent de plusieurs coups terminèrent sa vie & ses tourmens.

Ce Prince dont on a du se former une idée si affreuse , eut cependant des qualités admirables. Il fut le fléau des gens de Finance , diminua les impôts , fit rendre exactement la justice , abolit la vénalité des charges , n'accorda les emplois qu'au mérite , orna son esprit par l'étude des belles lettres , & se distingua par son courage. En ne voyant que cette partie du tableau , on s'imagineroit que j'ai voulu peindre un bon Prince. Andronic ne fut néanmoins qu'un Tyran. L'ambition le rendit cruel ; & lui fit commettre des crimes dont il ne se seroit peut-être jamais rendu coupable si les droits de la naissance l'eussent élevé sur le Trône.

Isaac l'Ange , Successeur d'Andronic fut un Prince indolent , lâche ; voluptueux , efféminé. Il passoit sa vie au milieu d'une troupe de courtisannes , & portoit toujours sur lui une image de la Ste. Vierge. Il accabloit ses peuples d'impôts pour faire des aumônes , & pilloît les Eglises pour bâtir des Hôpitaux. Rien selon lui ne devoit borner le pouvoir d'un Empereur & il étoit esclave de ses Ministres. Sans courage , il remporta plusieurs victoires parce qu'il eut des Généraux habiles ,

parmi lesquels on doit compter Uranas, qui chercha à lui enlever a Couronne. Le Général dont on parle fut nommé pour faire la guerre aux Valaches. Il gagna les troupes Impériales à force d'argent & de promesses, prit les Brodequins de pourpre & se fit proclamer Empereur. Au lieu d'aller attaquer les ennemis de l'Etat, il revint à Constantinople, & n'ayant pu séduire les soldats qui gardoient les portes, il résolut d'employer la force ouverte. Ce dernier moyen ne lui réussit pas, de sorte qu'il entreprit de prendre la Ville par famine.

L'Empereur effrayé du péril auquel il se voyoit exposé, fit faire des Processions, & éleva une statue de la Vierge sur les murailles pour arrêter les assiégeans. Il manda ensuite au Palais un grand nombre de Moines qui faisoient jour & nuit des prières pour la conversion d'Uranas. Conrade homme d'un rare mérite représenta à l'Empereur que c'étoit des soldats, & non pas des Moines qu'il falloit opposer à un ennemi courageux. Isaac profita de cet avis & leva dans la Ville environ dix-huit cens hommes. La plus grande partie étoit tirée du corps

de la Noblesse. Comme ces nouvelles troupes témoignioient beaucoup d'ardeur, on les conduisit aux ennemis dont elles firent un furieux carnage. On poursuivit les rebelles & on les railla en pieces. Uranas se voyant prêt de tomber au pouvoir des vainqueurs, aima mieux périr les armes à la main que de finir ses jours par un supplice ignominieux. Il combattit en désespéré, & trouva la mort qu'il cherchoit. On lui coupa la tête, & on la porta à l'Empereur qui se vengea indignement sur ces tristes restes d'un ennemi qui l'avoit fait trembler. Isaac envoya ensuite cette tête à l'épouse d'Uranas & lui fit demander si elle la connoissoit. » Dites à l'Empereur répondit cette femme courageuse que je ne connois que trop cet affreux objet quelque défiguré qu'il puisse être, & que le comble de mon infortune est de voir les indignes traitemens qu'on a fait essuyer à mon mari même après sa mort. L'Empereur se préparoit à punir rigoureusement tous les complices de la Conjuration, mais on lui représenta qu'une vengeance trop sévère pourroit avoir des suites funestes. Il renonça donc à son dessein, & pardonna à tous les rebelles.

Quelques années après, plusieurs Seigneurs de la Cour qui ne se croyoient pas récompensé selon leur rang & leur mérite, se flaterent d'obtenir les premières dignités de l'Empire sous un autre Prince qui leur seroit redevable de son élévation. Ils profiterent de l'absence d'Isaac, & proclamèrent Empereur son frere Alexis. Les principaux Officiers de l'armée eurent part à cette nouvelle Conjuración. Dès qu'Isaac eut appris ce qui venoit d'arriver, il perdit entierement courage. Au lieu de marcher promptement contre les rebelles, il se contenta de faire des signes de croix, & de baiser une petite image de la Vierge. C'est ainsi qu'il sçavoit allier une dévotion superstitieuse avec un libertinage excessif. Preuve certaine d'un foible génie. Tandis qu'il prenoit honteusement la fuite, il fut arrêté & on lui créva les yeux. Il resta en prison jusqu'au tems où il remonta sur le Trône.

Alexis III ne fut qu'un phantôme d'Empereur. Pour s'abandonner plus aisément au faste & au plaisir, il laissa le soin du Gouvernement à Euphrosine son épouse. Cette Princesse avoit beaucoup de pénétration d'esprit & de

courage. Cè furent là ses feules belles qualités. Jamais femme de son rang ne se livra à la debauche avec autant d'indécence, & il n'y avoit que son orgueil qui pût égaler la dissolution de ses mœurs. On voit tout d'un coup comment l'Empire devoit être gouverné par une Princesse de ce caractère. On ne doit pas s'étonner par conséquent qu'on ait formé plusieurs conspirations sous le règne d'Alexis III. Cet Empereur fut plus d'une fois sur le point d'être détroné. Tandis qu'il étoit absent de Constantinople, Jean Comnène entra dans l'Eglise de Ste. Sophie, prit une Couronne qui étoit suspendue au-dessus du grand Autel & se fit proclamer Empereur par une troupe de ses complices ; s'étant ensuite rendu au Palais Impérial, il se plaça sur le Trône, & distribua les premières charges de l'Empire aux Seigneurs qui l'accompagnoient, tandis que le reste de ses complices parcouroit les rues, & pilloir les maisons des citoyens. Alexis informé de cette sédition envoya aussitôt ses Gardes qui pendant la nuit entrèrent dans le Palais, coupèrent la tête du rébelle, & la porterent à l'Empereur qui la fit attacher à la

voute de la grande falle où se rendoit la justice. On jetta le cadavre de Jean Comnène hors de la Ville pour servir de pâture aux chiens, & aux oiseaux.

Les fréquentes révoltes qui arrivèrent sous ce règne devinrent funestes à tous ceux qui en furent les auteurs. Mais la dernière renversa du Trône Alexis III. Isaac l'Ange son frère & son prédécesseur, trouva le secret du fond de sa prison où on le gardoit assez négligemment de se préparer les voyes pour se mettre en possession de la Couronne. Son fils Alexis se rendit par ses ordres à Zara Ville maritime de la Dalmatie, & vint à bout d'intéresser en faveur d'Isaac les Princes de l'Europe, qui étoient prêts à partir * pour l'expédition de la Terre Sainte. Les Croisés se mirent en mer, & arrivèrent proche de Constantinople. Cette Ville étoit alors sans défense, & l'Empereur n'avoit pas même assez de Galères pour garder la chaîne qui fermoit l'entrée du Bosphore : Alexis qui étoit un Prince naturellement lâche, & qui d'ailleurs ne se voyoit pas en

* C'étoit la cinquième Croisade.

état de résister à de si puissans ennemis, s'embarqua secretement avec quelques domestiques fidèles, & se retira dans une des Villes de la Thrace laissant à Constantinople l'Impératrice & sa fille Irene. Après son départ, le peuple courut briser les chaînes d'Isaac l'Ange; on le porta sur le Trône avec précipitation, & il fut proclamé Empereur pour la seconde fois. Il associa son fils à la dignité souveraine. Cette révolution fut l'ouvrage des François & des Venitiens qui dépeuploient leur pays pour tenter d'inutiles conquêtes dans le fond de la Palestine.

Alexis III fit quelques efforts pour remonter sur le Trône qu'il avoit abandonné si lâchement; n'ayant pu réussir, il chercha une retraite inconnue pour cacher sa honte & pour mettre ses jours en surêté. Isaac l'Ange malgré le changement qui venoit d'arriver à sa fortune, n'en fut pas plus heureux. Les chagrins qu'il essuya le conduisirent au tombeau. Alexis IV son fils & son collègue s'attira la haine de ses sujets, il fut renversé du Trône, enfermé dans un noir cachot, & enfin mis à mort par Alexis Ducas surnommé Murtzúfle. Celui-ci se fit proclamer Empereur, mais on

ne tarda pas à lui enlever la Couronne. Après la chute de cet Usurpateur, les Croisés qui s'étoient rendus maîtres de Constantinople éleverent à l'Empire Baudouin Comte de Flandre, Prince que mille vertus rendoient digne de cette dignité Auguste. Les Grecs qui ne vouloient pas souffrir qu'on leur donnât un Souverain, élurent pour Empereur Theodore Lascaris. Ces deux rivaux & leurs successeurs se disputèrent pendant cinquante-sept ans le Trône du grand * Constantin. Baudouin resta en possession de Constantinople, & Lascaris établit à Nicée le Siège de son Empire. Ce petit détail étoit nécessaire pour entendre ce qu'on va lire dans la Conjuración suivante.

* Tout le monde sçait que le grand Constantin transféra le Siège de l'Empire Romain à Constantinople. Cette Ville qui auparavant s'appelloit Bisance, fut alors nommée Constantinople, c'est-à-dire Ville de Constantin.

CONJURATION

DE MICHEL PALÉOLOGUE

CONTRE JEAN LASCARIS.

Jean Lascaris * n'avoit que huit à neuf ans lorsqu'il parvint à l'Empire. Theodore ** son pere qui abdiqua la Couronne pour prendre l'habit monacal, mit le jeune Prince sous la tutelle de George Muzalon Grand-Maître de la Garde-Robe : tandis que Theodore vecut, on ne changea rien aux arrangemens qu'il avoit pris pour le Gouvernement de l'Etat ; mais aussitôt qu'il eut les yeux fermés, on ne voulut plus reconnoître l'autorité du Regent. Les troupes se souleverent contre lui, on l'accusa d'avoir précipi-

* Jean Lascaris étoit le quatrième Empereur qui tenoit le Siège de son Empire à Nicée.

** Ce Theodore fut appelé Theodore le jeune pour le distinguer de celui qui partagea l'Empire avec Baudouin.

té la mort de l'Empereur Theodore dans l'espérance de monter ensuite sur le Trône. Michel Paléologue qui songeoit à usurper la souveraine puissance ne manquoit pas d'appuyer de semblables discours, & il étoit charmé de voir que ces troupes dont il étoit le Commandant se dispoisoient à servir son ambition. Il les excitoit sourdement à la révolte, & il eut bientôt trouvé le moyen de les mettre en fureur. Pendant la cérémonie des funérailles de l'Empereur Théodore, les soldats se mêlèrent dans la foule, & commencerent à crier sous les fenêtres du Palais que Muzalon étoit un perfide, qui méditoit d'affreux projets. Ils demanderent au jeune Empereur qu'on leur abandonnât le Régent pour le punir avec la dernière sévérité.

Muzalon étoit pour lors dans l'Eglise du Monastère * de Sozandre où on vint l'avertir de ce qui se passoit. Mais comme sa conscience ne lui reprochoit aucun crime, il ne voulut jamais croire qu'on cherchât à lui arracher la vie,

* Ce fut dans cette Eglise qu'on inhuma le corps de l'Empereur Theodore Lascaris.

182 *Conjuratiou de Michel Paléologue*

& ne prit aucune précaution pour mettre ses jours en sûreté. Il connut bientôt qu'on lui avoit fait un fidèle rapport. Les séditieux entrèrent dans l'Eglise, & cherchèrent la victime qu'ils avoient dessein d'immoler. Muzalon les voyant venir se cacha sous l'Autel. La sainteté du lieu, ne mit point obstacle à leur fureur. Ils poignardèrent le Régent, & le hachèrent en mille morceaux. Son frere, ses amis, ses créatures furent enveloppés dans cet horrible massacre. Michel Paléologue voyant la femme de Muzalon qui pleuroit la mort d'un époux tendrement chéri, la menaça du même sort, si elle n'arrêtoit le cours de ses larmes. La petite Ville de Sozandre où se passa cet événement tragique fut entièrement désolée par les soldats qui étoient aussi avides de butin que de carnage.

Après la mort de Muzalon, tous les principaux Seigneurs de la Cour prétendoient à la Régence de l'Empire. Paléologue l'emporta sur tous ses concurrens. Il fut déclaré tuteur du jeune Monarque, & on lui donna le titre de Grand Duc. Pour le mettre en état de soutenir ces deux éclatantes dignités, on lui assigna des revenus considérables.

Le nouveau Régent descendoit d'une illustre famille qui avoit contracté des alliances avec les Souverains de l'Empire. Dès sa plus tendre jeunesse, il se signala par son courage, & parut extrêmement zélé pour sa patrie. Il étoit digne par ses grandes qualités du rang où il s'éleva par ses crimes. Aussi brave guerrier qu'habile politique, qui pouvoit mieux que lui soutenir un Etat qui penchoit depuis longtems vers sa ruine? Si les perfidies & les cruautés de Paléologue empêchent qu'on ne le mette au nombre des bons Princes, on ne peut sans injustice lui refuser une place parmi les Monarques célèbres qui ont brillé sur le Trône par des talens supérieurs.

Le Régent qui ne bornoit pas ses prétentions à être la seconde personne de l'Empire, employoit les revenus immenses qu'on lui avoit accordé à faire des largesses dont il espéroit tirer un jour avantage. Lorsqu'il prodiguoit ses biens & ceux de l'Etat, il représentoit aux personnes qui profitoient de ses libéralités que jamais il ne se croiroit en surêté qu'il ne fût associé à l'Empire, qu'il se voyoit exposé aux mêmes périls que Muzalon son Prédécesseur, & que vivant dans

284 *Conjuration de Michel Paleologue*

des inquiétudes & des allarmes continuelles, il ne pouvoit veiller à la conservation du jeune Prince, ni s'occuper des affaires d'Etat. Des représentations précédées par de grosses sommes d'argent, ne sont jamais infructueuses. Aussi Paléologue gagna tellement les citoyens qu'à la première assemblée générale, ils firent un magnifique éloge de son zèle, de ses services, de ses vertus, & demandèrent qu'on lui conférât le titre de Despote. Tous lui accorderent leurs suffrages. Il fut encore arrêté qu'il donneroit Audience aux Ambassadeurs qu'il gouverneroit avec un pouvoir absolu, & que les Généraux d'armées ne recevraient des ordres que de lui seul. N'étoit-ce pas le reconnoître pour Souverain? Cependant l'ambitieux Paleologue n'étoit pas encore content. Il avoit toute l'autorité d'un Empereur, il vouloit aussi en avoir le titre. Il falloit donc satisfaire le Régent, & on convint qu'il seroit proclamé Collègue du jeune Empereur.

Tandis qu'on faisoit les préparatifs pour la cérémonie, Michel Paléologue tâchoit de prouver à tout le monde qu'on ne se repentiroit pas de lui avoir

mis la Couronne sur la tête. Il promettoit de respecter l'Eglise, & d'en honorer les Ministres, de n'accorder les charges qu'aux personnes qui mériteroient de les occuper, d'être exact à faire rendre la justice, de protéger les gens de lettres, de considérer ceux qui se consacreroient à la défense de l'Etat, & de récompenser leurs services dans la personne de leurs enfans, de ne point accabler ses sujets sous le poids des impôts, en un mot de s'appliquer à faire le bonheur de tous ceux qui vivoient sous sa domination.

Après que Paléologue eut fait ces magnifiques promesses qu'il n'avoit pas dessein d'accomplir, on lui fit jurer qu'il n'entreprendroit jamais rien contre Jean Lascaris. Celui-ci s'engagea de son côté à ne rien faire contre l'avis & les intérêts de celui qu'on alloit lui donner pour Collègue. Dès qu'ils eurent contracté l'un & l'autre ces engagements solennels, Paléologue prit les ornemens Impériaux & fut proclamé par le peuple, le Clergé & la Noblesse. Le nouvel Empereur chercha à se concilier l'affection de ses sujets, & sur-tout des gens de guerre. Il paya les dettes de plusieurs particuliers, ou-

286 *Conjuration de Michel Paleologue*

✔rit les prisons pour en faire sortir tous les criminels, & accorda toutes les graces qui lui furent demandées. Le crime qu'il méditoit depuis longtems étoit le principe de toutes ces belles actions. Résolu de disposer lui seul de l'autorité souveraine, il fit entendre à quelques Prélats qu'il ne convenoit point que le jeune Lascaris précédât dans les acclamations & les cérémonies publiques, un Collègue à qui l'âge, & les services rendus à l'Etat devoient donner une espèce de supériorité. Les Prélats qui avoient eu plus de part que personne aux largesses de ce Prince, ne manquerent pas de se prêter aux ambitieuses entreprises de Paléologue. C'est pourquoi lorsqu'il fut question de faire la cérémonie du Couronnement pour les deux Empereurs, les partisans de Michel proposerent de le Couronner lui seul. Les personnes qui étoient attachées à Jean Lascaris, se récrierent contre cette injustice, & déclarerent qu'ils ne consentiroient point qu'on dépouillât de ses droits, l'héritier naturel & légitime de l'Empire. La contestation qui s'éleva à ce sujet occasionna des disputes fort vives. Le jeune Empereur qui se voyoit envi-

onné d'une troupe de soldats armés de haches, & prêts à lui ôter la vie s'écria en pleurant qu'il ne demandoit pas la Couronne, & qu'il la cédoit volontiers à son Collègue. Comme les partisans de Michel étoient en plus grand nombre, ils eurent l'avantage, & obtinrent ce qu'ils vouloient. Paleologue & son épouse reçurent donc la Couronne Impériale, & Lascaris retourna au Palais avec un simple Diadème orné de perles & de piérreries.

J'ai dit ailleurs que l'Empire du grand Constantin se trouva partagé. Après la mort d'Alexis Ducas surnommé Murtzuse, les Latins étoient restés en possession de Constantinople ; & ils avoient pour Empereur Baudouin II. tandis que les Grecs obeissoient à Paleologue ; Celui-ci souhaitoit ardemment de s'emparer d'une Ville dont ses prédécesseurs avoient été si longtems les Souverains. Strategopule Général des armées de Michel chercha malgré les défenses de l'Empereur à se saisir de Constantinople : Il étoit bien sur d'obtenir sa grace si l'entreprise réussissoit. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables. La Ville étoit mal gardée, & la garnison peu nombreuse.

288 *Conjuration de Michel Paleologue*

Ces considérations déterminèrent Strategopule à violer les ordres de son Maître. Le Général Grec entra pendant la nuit avec ses troupes dans Constantinople, & lorsque le jour vint à paroître, il attaqua la garnison, fit mettre le feu en différens endroits afin que les habitans songeassent plutôt à sauver leurs femmes & leurs enfans qu'à se défendre. Aussitôt toute la Ville fut en allarmes. On cherchoit à se dérober à la violence des flammes, & au fer de l'ennemi. L'Empereur Baudouin voyant le péril dont il étoit menacé, quitta promptement ses habits Impériaux de peur d'être reconnu, se mêla avec les fuyars & se sauva dans un esquif. Les Grecs mirent tout à feu & à sang; & les François qu'on trouva dans la Place furent entièrement exterminés.

Michel Paléologue étoit à Nimphée lorsqu'il apprit la réduction de Constantinople. Cette nouvelle lui causa la plus vive joye & la désobéissance de Strategopule fut magnifiquement récompensée. Bientôt après l'Empereur fit son entrée dans l'ancienne Capitale de ses Etats. Je dis l'Empereur, car le jeune Lascaris étoit presque compté
pour

pour rien. Cependant il faisoit encore ombrage à l'ambitieux Paleologue. Celui-ci ne pouvoit pas même souffrir un Collègue qui ne jouissoit que d'un vain titre sans partager la suprême puissance. Il parloit sans cesse des inconvéniens qui se rencontroient dans un Etat où il y avoit deux Souverains. On n'avoit pas de peine à comprendre quel étoit le but de ces sortes de discours ; mais personne ne s'offrit pour rendre le cruel service qu'on sembloit exiger. Il est étonnant qu'on ne trouvât pas tout d'un coup des assassins à la Cour de Constantinople. Paleologue ne voulut pas différer plus longtems à se défaire de son Collègue. Il ne fit pas périr l'infortuné Lascaris ; on se contenta de le priver de la lumière en lui mettant un fer ardent devant les yeux , & on l'enferma ensuite dans la Forteresse de Daubyse qui étoit sur le bord de la mer.

Quelque tems après cette barbare exécution , il s'éleva en Asie une révolte qui causa de vives inquiétudes à l'Empereur. On fit passer pour Jean Lascaris un jeune homme qui étoit aveugle , & qu'on soutenoit avoir été enlevé de sa prison. Il y eut bien des

290 *Conjuration de Michel Paleologue*
gens qui furent la dupe de cette imposture ou qui feignirent d'y ajouter foi pour avoir occasion de se venger de l'Empereur dont on commençoit à détester la Tyrannie. Les révoltés firent prendre au faux Lascaris toutes les marques de la dignité Impériale, & ils le reconnurent pour leur Souverain. Quand Paleologue eut appris cette nouvelle, il rassembla tout ce qu'il avoit de troupes, & les envoya contre les rebelles. Ceux-ci qui n'étoient que de misérables payfans, & qui n'entendoient rien au métier de la guerre, combattirent cependant avec une valeur & un succès incroyable. On ne put jamais les dompter, & il fallut traiter avec eux. On les assura que Jean Lascaris en faveur duquel ils s'imaginoient combattre, étoit actuellement enfermé dans une Forteresse, qu'on le leur feroit voir s'ils vouloient, que l'Empereur étoit prêt non seulement à leur accorder une amnistie générale, mais encore à les combler de bienfaits s'ils prenoient le parti de lui livrer l'imposteur. Quelques-uns des révoltés se laisserent gagner par ces promesses, mais ils ne voulurent jamais livrer le prétendu Lascaris. La division se mit

parmi eux : leur armée se dissipa & ils se virent bientôt hors d'état d'inquiéter Paleologue. Ce ne fut pas la seule révolte qui arriva sous le règne de ce Prince. Il mourut en allant attaquer des rebelles.

Quoique les plus grands crimes fussent comptés pour rien à Constantinople, lorsqu'il s'agissoit d'usurper la Souveraine Puissance, cependant l'ambition n'avoit pas étouffé dans tous les cœurs les sentimens de probité & de vertu.* Le successeur de Michel Paleologue après avoir tendrement aimé Andronic son petit fils & son Collègue, devint tout-à-coup l'ennemi & le persécuteur de ce jeune Prince. Il chercha à le priver de la Couronne, & lui fit essuyer les plus rudes traitemens. Les choses furent poussées si loin qu'Andronic se vit contraint de quitter la Cour pour mettre ses jours en sûreté. Comme il avoit sçu gagner l'affection du peuple & des soldats, rien ne lui eût été plus facile que de détrôner son ayeul. Mais il n'y voulut jamais consentir, & il rejetta avec horreur les propositions qu'on lui fit à ce sujet. Il

* Il s'appelloit Andronic.

ne chercha qu'à se rétablir dans les bonnes grâces d'un vieillard ombrageux & à le guérir de ses injustes soupçons. Une pareille conduite fait l'éloge du caractère d'Andronic. Aussi les Grecs furent heureux sous son Empire. Un Prince qui s'étoit comporté d'une manière si généreuse méritoit de dominer sur tous les cœurs. Il jouit pendant toute sa vie de ce précieux avantage. Plus heureux que la plupart des Monarques à qui on n'est attaché que par intérêt, Andronic put se vanter d'avoir de véritables amis. Etant seul possesseur de l'Empire, il voulut le partager avec Jean Cantacuzene. Celui-ci préféra la qualité de sujet fidèle, * au titre d'Empereur. De si nobles procédés devoient paroître bien extraordinaires à un peuple qui ne voyoit depuis longtems que des conspirations & des attentats contre la vie de ses Souverains. C'est dans le dessein d'écarter pour un instant les noires idées dont l'esprit des lecteurs doit être rempli, que je rapporte ces traits de modération qui font honneur à l'hu-

* Jean Cantacuzene fut Empereur dans la suite.

manité. Je n'aurai pas souvent occasion d'exposer sur la scène des personnages vertueux : Cet ouvrage n'est rien autre chose que l'histoire des illustres scélérats. Si j'introduis ici Andronic & Cantacuzene, c'est pour rendre plus odieux ces indignes citoyens, qui voulant s'élever au-dessus de leurs semblables, ne craignoient pas de bouleverser leur patrie, & de la désoler par leurs fureurs.



CONJURATION

D'APOCAUQUE

CONTRE JEAN PALEOLOGUE.

JEan Paleologue successeur d'Andronic * le jeune n'avoit que neuf ans lorsqu'il monta sur le Trône. C'est sur tout pendant la minorité des Princes, que les sujets ambitieux forment de criminels complots ; aussi Apocauque résolut-il de profiter des circonstances. C'étoit un homme de fort basse extraction. Son esprit & ses intrigues avoient servi à l'élever aux premières dignités de l'Empire. Peu content d'une si brillante fortune , il voulut encore monter sur le Trône , ou du moins y placer quelqu'un qui lui abandonnât toute l'autorité. Avant même qu'Andronic eût rendu les derniers soupirs , Apocauque pressa Jean Cantacuzene de

* On l'appelloit Andronic le jeune pour le distinguer d'Andronic son pere avec lequel il régna conjointement.

prendre les ornemens Impériaux. Celui à qui on fit une pareille proposition la rejetta avec horreur ; » M'avez-vous-
» cru , dit-il assez perfide pour usur-
» per la Souveraine Puissance soit du
» vivant de l'Empereur , soit après sa
» mort ? Voudrois-je priver l'épouse &
» les enfans de mon Maître d'un bien
» qui leur appartient légitimement ?
» Non non je ne suis point capable de
» violer ainsi les droits de l'amitié la
» plus tendre , ni d'abuser jusqu'à ce
» point de la confiance dont Andronic
» m'a toujours honoré : Cantacuzene
parloit sincèrement , il le prouva par
sa conduite.

Apocauque devint l'ennemi mortel ,
de celui qu'il n'avoit pu séduire. Il
alla trouver l'Impératrice , & tacha
de lui inspirer des soupçons contre le
plus fidèle sujet qu'il y eut dans tout
l'Empire. Il représenta Cantacuzene
comme un homme qui cherchoit à
éblouir le public par des dehors trom-
peurs , & qui n'avoit refusé la Couron-
ne Impériale , que pour paroître digne
de la posséder , & pour l'obrenir plus
sûrement. Ces discours artificieux fi-
rent impression sur des esprits corrom-
pus qui ne pouvoient pas s'imaginer

qu'on pût renoncer au seul bien capable de satisfaire l'ambition humaine.

Ce ne fut point par timidité que Cantacuzene refusa l'Empire ; car il montra beaucoup de fermeté lorsqu'il fallut soutenir ses prétentions légitimes. On voulut lui disputer la Régence dont il avoit été chargé par le pere du jeune Empereur. Le Patriarche de Constantinople demanda à l'instigation d'Apocauque qu'on lui confiât la principale administration des affaires. Cantacuzene déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on lui ravit l'autorité dont il devoit être le dépositaire. Les troupes se déclarerent en sa faveur , & protesterent qu'elles ne reconnoïtroient point d'autre Régent que leur Général qui les avoit conservées par sa sagesse , & encouragées par son exemple. Il y eut même un Officier de la Garde Impériale qui mettant l'épée à la main contre Apocauque , dit , il faut tout-à-l'heure que ce fer soit teint de ton sang. Si celui à qui on vouloit arracher la vie , n'eut pris la fuite , il auroit été mis en pièces par les foldars.

Cantacuzene resta en possession de la Régence , & gouverna les peuples avec beaucoup de sagesse. Tandis qu'il étoit

occupé à faire la guerre aux ennemis de l'Empire , Apocauque résolut d'exécuter ses ambitieux projets. Il vouloit faire assassiner le Régent , enlever l'Empereur , enfermer ce jeune Prince, obliger l'Impératrice à lui accorder les premières dignités de l'Etat , & le Gouvernement des principales Villes. La Conjuraison fut découverte lorsqu'elle étoit sur le point d'éclater. Apocauque craignant la colère de l'Impératrice & de Cantacuzene se retira dans * la Tour d'Epibate qu'il avoit fait bâtir , & qui étoit remplie de toutes sortes de provisions. Le Régent envoya demander au rébelle quels pouvoient être les motifs de ses démarches. Apocauque répondit que la crainte d'être opprimé par ses ennemis l'avoit obligé de prendre des précautions , & il ajouta que se voyant accusé injustement , il ne sortiroit point de son azile. » Je souhaite lui fit dire » Cantacuzene, qu'on n'ait répandu contre vous que de faux bruits. Mais si » vous avez trahi votre devoir, je vous » exhorte à réparer promptement la » faute dont vous vous êtes rendu cou-

* Cette Tour étoit auprès de Constantinople.

» pable. Ce ne sera point la solidité de
» vos murailles , mais un repentir sin-
» cère qui pourra vous garantir du
» malheur auquel vous êtes mainte-
» nant exposé. Apocauque ne répondit
à des remontrances si sages que par de
piquantes railleries. Alors on envoya
investir la Tour d'Epibate , & on pro-
posa à l'Impératrice de forcer le rébelle
dans ses retranchemens. » Il suffit dit
» la Princesse , de le laisser pour le reste
» de ses jours dans la prison où il s'est
» enfermé lui-même. Il fera assez puni
» de n'avoir aucune part au Gouver-
» nement. C'est le plus rude supplice
» qu'on puisse faire souffrir à un am-
» bitieux. Cantacuzene intercéda pour
le criminel & obtint la grace d'Apo-
cauque , à condition que celui-ci ne
demeurerait pas à Constantinople. Le
fier conspirateur au lieu de témoigner
de la joye en apprenant cette nouvel-
le , répondit qu'il ne se fioit ni aux
promesses ni aux sermens de ses enne-
mis , & qu'il prendrait lui-même les
mesures pour sa conservation. Quel-
que tems après il tint un autre langage
sans néanmoins changer de sentimens.
Il demanda & obtint la permission
d'aller se jeter aux genoux de l'Impé-

ratrice , il la supplia d'oublier son crime , promit d'être toujours fidèle à son Souverain , & offrit de confirmer par les sermens les plus solennels la sincérité de sa soumission,

Apocauque ne se vit pas plutôt en liberté , qu'il oublia ses sermens , & chercha de nouveaux moyens pour faire réussir ses coupables projets. Il sentit bien qu'il falloit attirer dans son parti des personnes d'un rang distingué , & il s'adressa d'abord au Patriarche de Constantinople. C'étoit un Prélat ambitieux qui avoit prétendu à la Régence de l'Empire , & qui auroit préféré le Gouvernement de l'Erat à celui de son Eglise. Il étoit redevable à Cantacuzene de la dignité Patriarcale , mais il ne voyoit cependant qu'avec déplaisir la puissance dont jouissoit son bienfaiteur. Apocauque qui connoissoit le caractère du Patriarche n'eut pas de peine à le rendre ingrat. Il le fit entrer dans toutes ses vues , & le détermina à jouer le rôle infâme de calomniateur. » Vous avez
» un libre accès auprès de l'Impératrice ,
» disoit Apocauque à cet indigne Prélat , & personne n'est plus en état
» que vous de lui inspirer des soupçons

300 *Conjuration d'Apocauque*

» contre * le Grand Domestique. , Tâ-
 » chez de persuader à cette Princesse
 » que Cantacuzene a formé l'affreux
 » projet de l'égorger elle & ses en-
 » fans , & de s'emparer ensuite du
 » Trône. Faites tous vos efforts pour
 » porter le trouble & la terreur jus-
 » qu'au fond de l'ame de l'Impératrice,
 » afin que dans le premier instant de
 » ses frayeurs elle nous ordonne d'as-
 » sassiner celui dont elle s'imaginera
 » avoir tout à craindre. Si on ne con-
 » noissoit pas les effets de l'ambition ,
 » pourroit-on croire qu'un Prêtre , qu'un
 » Prélat ait pu se rendre coupable d'une
 » pareille perfidie ? Le mariage de la fille
 » d'Apocauque avec le fils du Patriarche
 » devoit cimenter la bonne intelligence
 » des deux conspirateurs , & ceux-ci se
 » donnerent pour gage de leur foi les
 » Reliques qu'ils portoient au cou , se-
 » lon l'usage établi parmi les Grecs.

C'étoit beaucoup pour Apocauque
 d'avoir gagné le Patriarche , mais il
 falloit encore au chef de la Conjura-
 tion un grand nombre de partisans.

* Le Grand Domestique étoit le premier
 des Grands Officiers du Palais. Cantacu-
 zene étoit en possession de cette dignité

On ne les chercha pas dans des conditions obscures ; la plus haute noblesse fut séduite & se déclara contre Cantacuzene. Tous les Conjurés s'assemblerent chez le Patriarche , & ils convinrent d'aller séparément accuser le Grand Domestique , afin que l'Impératrice crût plus aisément un même avis qu'elle recevroit de différentes personnes. Ce noir projet étoit bien imaginé , mais il n'eut pas d'abord le succès qu'on devoit naturellement attendre. L'Impératrice qui connoissoit la fidélité de son Ministre , reçut fort mal les dénonciateurs & les traita d'une manière qui les fit repentir de s'être engagé dans une pareille entreprise.

Apocauque ne perdit cependant pas courage , & il représenta à ses partisans qu'après la démarche qu'ils venoient de faire , il n'y avoit plus moyen de reculer. » Votre perte est certaine ,
» leur dit-il , si vous renoncez à votre
» entreprise. Croyez-vous qu'on vous
» laissera vivre tranquilles après avoir
» fait des efforts pour perdre un hom-
» me armé du pouvoir souverain ? Puis-
» que nous ne pouvons sans péril aban-
» donner notre projet , cherchons à le

» faire réussir, c'est le seul parti qui
» nous reste à prendre dans les cir-
» constances où nous nous trouvons.
Après qu'Apocauque eut rassuré les
esprits de ses partisans, il engagea le
Patriarche qui n'avoit pas encore joué
le personnage de dénonciateur, à se
rendre au Palais Impérial pour y ac-
cuser Cantacuzene. Asan beau-pere
de ce dernier se chargea d'appuyer la
calomnie; ils vinrent tous deux trou-
ver l'Impératrice, & le Prélat lui parla
en ces termes. » Le Ministre que vous
» honnorés de votre confiance, est
» mon ami depuis longtems, & c'est
» avec douleur que je viens accuser
» devant vous un homme à qui j'ai
» les plus grandes obligations; mais
» la reconnoissance a ses bornes, &
» on ne doit plus la mettre au nombre
» des vertus lorsqu'elle peut être pré-
» judiciable à nos souverains. Voilà ce
» qui me détermine à vous déclarer
» que Cantacuzene est un perfide qui
» a formé de cruels complots contre
» vous & vos enfans. A présent que
» vous êtes instruite d'un crime si
» affreux, c'est à vous de prendre les
» mesures que votre sagesse vous inspi-
» rera pour la conservation de votre

» personne , de votre fils & de l'Em-
» pire qui sont menacés des plus ter-
» ribles malheurs.

L'Impératrice se laissa séduire par cet artificieux discours. Pouvoit-elle soupçonner le Patriarche ? On ne croit jamais les personnes d'un certain rang capables d'une lâche imposture. D'ailleurs les dépositions d'Asan devoient faire une furieuse impression sur l'esprit de l'Impératrice. Cette Princesse répondit au Prélat : » Jusqu'à présent
» je n'avois pû croire que Cantacuzene
» fût coupable ; mais je doute aujourd'hui de son innocence, puisque vous
» êtes son accusateur. Vous sçavez que
» je me suis engagé par serment à ne
» point le condamner sans l'entendre ;
» je vais nommer des Juges pour examiner cette affaire , & si Cantacuzene est criminel , je consens qu'on
» le punisse. Mais reprit vivement le Patriarche , si vous ne permettez promptement à la noblesse de prendre
» les armes , bientôt il ne sera plus
» tems de pourvoir à votre sûreté ,
» ni à celle de toute la famille Impériale : La Princesse ne put retenir ses larmes. Elle prit le Ciel à témoin de la droiture de ses intentions , &

laissa au Patriarche la liberté de prendre les mesures qu'il jugeroit les plus convenables.

Les Conjurés ne manquèrent pas de profiter de la permission qu'on venoit de leur accorder. Ils ne pouvoient attaquer le Régent de l'Empire que des affaires d'Etat retenoient pour lors à Dydimotique, mais ils firent tomber leur fureur sur les plus proches parens de Cantacuzene. Celui-ci ayant appris de si facheuses nouvelles, fit partir pour Constantinople quelques-uns de ses amis, & les chargea de protester à l'Impératrice qu'il étoit innocent de tous les crimes dont on l'accusoit. Les Députés avoient aussi ordre de demander qu'on nommât des Juges pour instruire ce procès, & qu'on observât exactement toutes les formes de la Justice. Rien n'étoit plus raisonnable que de pareilles propositions. Cependant on n'y eut aucun égard, & on mit Cantacuzene dans la nécessité de prendre les armes pour sa défense. Avant que d'en venir à cette extrémité, il voulut se rendre à la Cour pour y prouver son innocence, mais ses amis l'empêchèrent de prendre ce parti qui étoit plus généreux que prudent.

Cantacuzene s'étoit toujours contenté du rang où son mérite l'avoit élevé. Il ne portoit point ses vues jusque sur le Trône. L'injustice de ses ennemis occasionna les effets qu'a coutume de produire l'ambition. Il falloit périr ou régner. Est-il des âmes assez courageuses pour préférer l'échafaut à une Couronne? L'humanité ne va pas ordinairement si loin. On conseilla à Cantacuzene de se faire proclamer Empereur. Il balança long-tems; enfin il y consentit. On peut dire que ce furent ses ennemis qui contribuèrent le plus à son élévation.

Aussitôt que Cantacuzene eut pris les ornemens Imperiaux, il songea à se mettre en état de soutenir sa démarche. Plusieurs Villes se déclarèrent en sa faveur, & il eut à sa disposition l'armée qui devoit servir contre les ennemis de l'Empire.

Comme il sçavoit jusqu'à quels excès on pousse la fureur pendant les guerres civiles il envoya des Députés à Constantinople pour faire des propositions de paix. Ses Ambassadeurs essuyèrent les plus sanglans outrages. Il résolut alors d'employer la force contre ses ennemis. L'Impératrice com-

mença à se repentir d'avoir précipité dans la révolte un homme qui avoit toujours été si fidèle au sang d'Andronic.

Les réflexions qu'elle fit à ce sujet, allarmerent les Conjurés ; ils craignirent qu'on n'en vint à une reconciliation qui ne pouvoit leur être que très-préjudiciable. Aussitôt ils allerent trouver l'Impératrice , & lui représenterent que Cantacuzene étoit un fourbe , qui ne faisoit paroître tant de modération , que pour rentrer en grace , & pour exécuter ses funestes projets , lorsqu'il jouiroit de son ancien pouvoir. Ce fut le Patriarche qui porta la parole. On ajouta foi à ses discours , & l'Impératrice eut la foiblesse de s'engager par serment à ne rien terminer sans l'avis d'Apocauque.

Cantacuzene ayant perdu toute espérance de parvenir à un accommodement , ne voulut pas être la victime de ses ennemis. Pour se dérober à leurs fureurs il résolut d'employer le seul moyen qui lui restoit ; mais il ne trouva pas dans ses troupes des dispositions aussi favorables qu'il l'auroit souhaité. Pendant la premiere cam-

pagne, il se vit abandonné de la plupart de ses soldats. Il éprouva bien d'autres contradictions qui ne purent jamais ébranler une ame aussi ferme & aussi héroïque. Voyant la consternation dans laquelle étoient plongés ceux qui suivoient encore son parti, il racha de faire passer dans leur cœur le courage dont il étoit animé. » Si vous
» êtes réduits à un si petit nombre, dit-il à ses soldats, c'est la perfidie de
» mes ennemis & non pas leur valeur
» qui m'a fait perdre la plus grande
» partie de mon armée. Mais je n'ay
» jamais mis ma confiance dans la multitude, & je fonde mes espérances
» sur le bras tout puissant de celui
» qui connoit la justice de ma cause.
» Convient il à des hommes tels que
» vous de pâlir à la vue des dangers,
» & ne vaudroit-il pas mieux périr les
» armes à la main que de vivre sous
» les loix d'Apocauque, & que de vous
» soumettre à un Tiran? Dans les beaux
» jours de la République, on préféreroit
» la mort à l'infâmie. Faites revivre
» au fond de vos cœurs les nobles sentimens de vos ancêtres. Que l'exemple de ces grands hommes serve à
» relever votre courage, & à vous

„ inspirer de meilleures espérances.
„ D'ailleurs il nous reste encore des
„ ressources, j'emploierai l'assistance
„ du Crale * de Servie ; fortifié de son
„ secours nous serons en état de faire
„ trembler à notre tour ceux qui nous
„ causent aujourd'hui de si vives al-
„ larmes. Voilà les mesures que j'ai
„ prises pour faire réussir mes projets.
„ Si vous avés quelque chose de mieux
„ à me proposer, je suivrai de bon
„ cœur les avis qui me paroîtront les
„ plus raisonnables.

Ce discours fut applaudi, & Cantacuzene vit avec beaucoup de satisfaction le zèle que lui témoignaient ses soldats. Il ne tarda pas à se rendre auprès du Crale de Servie qui reçut fort bien un Prince dont il estimoit les vertus ; mais il voulut vendre sa protection, & demanda en paiement quelques-unes des Villes qui sont depuis Thessalonique jusqu'à la mer. Il paroît que Cantacuzene dans les circonstances où il se trouvoit pour lors, devoit sacrifier quelques Places pour se mettre en possession du reste de l'Em-

* C'est le nom qu'on donnoit aux Souverains de ce pays.

pire. Cependant ce Prince refusa les secours qu'on lui offroit dès qu'il falloit les accepter à des conditions qui lui sembloient honteuses.

Cette grandeur d'ame étonna le Crale de Servie, & ne lui fit point changer de dessein. L'épouse de ce Monarque se montra plus généreuse, elle s'intéressa en faveur de Cantacuzene & lui fit obtenir ce qu'il desiroit.

Le nouvel Empereur ne retira pas de grands avantages du traité qu'il venoit de conclure avec le Crale de Servie. Un noble désintéressement ne s'accorde guères avec les règles de la politique, & on se lasse bientôt de secourir un Prince malheureux, lorsqu'en se déclarant pour lui, il n'y a que de la gloire à acquérir. On voit cependant quelque fois des Souverains capables d'agir par de purs motifs de générosité. Cantacuzene en fit l'heureuse expérience. Tandis que les Grecs, cette nation si policée se signaloit par de continuelles perfidies, le Chef d'un peuple barbare se distingua par la constance de son amitié. Le Prince dont je parle, étoit Amir Sultan de Lydie qui sachant la situation où se trouvoit son ami Cantacuzene, équippa une Flotte de

trois cens quatre-vingt Vaisseaux, & débarqua sur les côtes de Thrace avec environ trente mille hommes. Le Sultan fit connoître sa bonne volonté & rendit peu de services. L'indocilité de ses troupes l'obligea deux fois de retourner en son pays sans avoir pu exécuter ses généreux projets.

On attenta souvent à la vie de Canacuzene. Pour perdre un ennemi formidable, Apocauque avoit recours aux voyes les plus lâches, mais il vit lui-même ses jours tranchés par un assassinat. Etant entré dans une Tour qu'il avoit fait bâtir pour renfermer toutes les personnes dont il se défioit, un prisonnier nommé Raoul, s'arma d'une espèce de massae, courut sur Apocauque, le saisit à la gorge, & lui dit, „ Malheureux, ce jour va terminer „ tes forfaits, & ta mort rendra la „ tranquillité à cet Empire. En même tems il lui décharge plusieurs coups, Apocauque veut se défendre, & quelques-uns de ses amis viennent pour le secourir; les autres prisonniers se joignent à Raoul, & lui aident à assommer celui qui les retenoit dans les fers. On fit mille outrages au cadavre d'Apocauque. Après qu'on lui eut coupé

la tête, on l'exposa au bout d'une pique dans l'endroit le plus éminent du Palais, & on pendit le reste du corps. Les meurtriers craignant qu'on ne vint les arracher de la Tour pour les conduire au suplice, se distribuerent à toutes les portes, résolus de se défendre jusqu'à la mort; mais ils ne purent se dérober à la fureur de l'épouse d'Apocauque. Cette femme ayant obtenu de l'Impératrice la permission de se venger, rassembla les plus vils artisans de Constantinople, leur distribua de l'argent, leur fournit des armes, les fit boire jusqu'à l'ivresse, les conduisit devant la Tour, leur commanda d'y entrer de force, & de massacrer impitoyablement tout ce qu'ils rencontreroient. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté.

La mort d'Apocauque termina la guerre civile & rendit Cantacuzène tranquille possesseur de la Couronne Impériale. Si ce Prince eût été aussi ambitieux qu'on le prétendoit, il n'auroit pas voulu partager la Souveraine Puissance, & le jeune Paléologue son Collègue eut été bientôt renversé du Trône. Mais la conduite que tint Cantacuzène tandis qu'il régna, fit bien

voir que la crainte seule de succomber sous les efforts de ses ennemis l'avoit forcé à devenir Usurpateur. Après avoir gouverné sagement l'Empire pendant huit années, il abdiqua la Couronne, & se fit Religieux. Quoique ce Prince ait eu des défauts, il mérite d'avoir place parmi les plus grands Rois.

On ne peut pas dire la même chose de Jean Paléologue dont le règne fut long & peu glorieux. Il éprouva bien des disgraces sur le Trône, & il eut la douleur de se voir mis dans les fers par Andronic son propre fils. Voilà les principales Conjurations qui se formerent dans Constantinople jusqu'au tems où cette Ville passa au pouvoir des Turcs dont l'histoire offre aussi à chaque instant les scènes les plus tragiques. Heureux les peuples qui vivent sous un Gouvernement où l'on n'est pas témoin de toutes ces sanglantes révolutions. Il n'est point d'Empire, de Royaume, ni de République qui ne fournissent matière à l'ouvrage que je viens d'entreprendre, mais j'ose dire à la louange de ma patrie, que la France nous présente rarement ces affreux tableaux de l'ambition humaine.

CONJURATION
DES FILS DE LOUIS
LE DÉBONNAIRE.
CONTRE L'EMPEREUR
LEUR PERE.

L'EMPIRE d'Occident va devenir à son tour le Théâtre des Conjurations , & les premiers objets que nous allons présenter sur la scène , sont des fils qui cherchent à détrôner leur pere.

Les Romains après avoir gémi long-tems sous la domination tyrannique des Rois Ostrogoths & Lombards , résolurent de faire revivre le titre d'Empereur , & de choisir un Prince qui fut en état de soutenir l'auguste rang auquel on vouloit l'élever. De tous les Potentats qui regnoient alors en Europe , Charlemagne étoit celui qui paroissoit le plus digne de la Couronne Impériale. Un port majestueux , une taille des plus avantageuses imprimoient d'abord le respect , mais un visage serein

314 *Conj. des fils de Louis le Débon.*

& ouvert lui concilioit ensuite l'amour des Peuples. A ces qualités extérieures il joignoit un courage invincible, une prudence consommée, des sentimens héroïques, un esprit fort étendu & cultivé par les Sciences, en un mot toutes les qualités qui font les grands Rois. Maître de la Germanie, des Gaules, de l'Espagne, de l'Italie, enfin de presque tout l'Occident, qui pouvoit mieux que ce Prince retracer l'image des premiers Césars, & rappeler le souvenir de leur ancienne puissance. Voilà ce qui déterminâ les Romains à lui ceindre la tête du Diadème Impérial. Pendant tout le cours de sa vie, il se signala par les plus éclatantes actions, & le Restaurateur de l'Empire Romain, ne se rendit pas moins illustre que celui qui en avoit été le Fondateur.

Louis le Débonnaire, fils & successeur de Charlemagne, fut un Prince doux, populaire, bienfaisant, accessible, indulgent à l'excès, amateur de la justice, sobre dans ses repas, modeste dans ses habits, charitable envers les pauvres, zélé pour la Religion & pieux jusqu'au scrupule. Que lui manquoit-il pour être un Monarque parfait? Une seule chose; la science du

Gouvernement. Incapable de régir les vastes Etats que lui avoit laissés Charlemagne, il associa à l'Empire Lothaire son fils aîné, nomma Pepin Roi d'Aquitaine, & donna à Louis le Royaume de Bavière. Les personnes les plus sages désapprouverent la conduite de l'Empereur. Pourquoi, disoit-on, fournir à de jeunes Princes les moyens de former d'ambitieux projets, & leur mettre à la main des armes qu'ils pourront tourner dans la suite contre leur père & leur bienfaiteur. Ces Prédications ne se trouverent que trop véritables.

Le partage que l'Empereur venoit de faire entre ses enfans déplut beaucoup à * Bernard Roi d'Italie. Ce Prince étoit neveu de Louis le Débonnaire, & prétendoit à l'Empire après la mort de celui qui en étoit possesseur. Indigné de se voir exclus d'une Couronne sur laquelle il croyoit avoir des droits légitimes, il forma une Conjuraton, &

* Il étoit fils de Pepin frere aîné de Louis le Débonnaire : suivant l'ordre de succession tel qu'il est établi parmi nous, Bernard auroit dû succéder à Charlemagne comme représentant le fils aîné de cet Empereur.

trouva des partisans parmi la Noblesse & le Clergé. Son entreprise n'eut pas un heureux succès, & il se vit obligé de recourir à la clémence d'un oncle dont il connoissoit le caractère. L'Empereur usa cependant de sévérité en cette occasion, & il fit crever les yeux au Chef des Conjurés, & à quelques-uns des Complices. Bernard mourut trois jours après qu'on lui eut fait subir ce rigoureux chatiment. Ses Etats furent donnés à Lothaire fils aîné de l'Empereur.

Louis le Débonnaire, eut de Judith sa seconde femme, un fils appelé * Charles, dont la naissance occasionna tous les odieux complots qui furent formés par des enfans ingrats contre le meilleur de tous les peres. L'Impératrice étoit une femme ambitieuse qui ne voyoit qu'avec un déplaisir mortel l'élevation des autres fils de l'Empereur, tandis que le Prince qui venoit de naître n'avoit presque aucune espérance de monter un jour sur le Trône. Judith songea aux moyens de procurer une Couronne à son fils. Cette Princesse qui avoit beaucoup d'ascendant

* C'est Charles le Chauve qui fut dans la suite Roi de France & Empereur.

sur l'esprit de son foible époux, ne cessoit d'exhorter l'Empereur à faire un nouveau partage en faveur du Prince qui étoit encore au berceau. Louis craignoit d'entamer une affaire dont il prévoyoit les suites funestes. Il n'étoit pas facile de déterminer les fils aînés de l'Empereur à sacrifier une partie de leurs prétentions, pour procurer un établissement à leur jeune frere. Parmi les enfans des Rois, comme dans les conditions les plus obscures, l'intérêt agit plus puissamment sur les cœurs que l'amitié fraternelle. Malgré tous les obstacles qui se présentoient à Judith, cette Princesse ne désespéra pas de faire réussir son projet. Elle fonda d'abord les Rois d'Aquitaine & de Baviere, & les trouva inflexibles. Lothaire se laissa gagner à force de sollicitations; & promit tout ce qu'on voulut. Il s'en repen- tit bientôt, mais il dissimula ses senti- mens.

L'Empereur ne pouvant plus résister aux instances de son épouse, résolut enfin de la satisfaire. Il déclara donc qu'il donnoit à Charles le plus jeune de ses fils l'Allemagne, la Rhetie, & une partie de la Bourgogne avec le titre de Roi. Il ne suffit pas de parler en Maî-

tre, il faut sçavoir encore se faire obéir. Nous allons bientôt voir comment l'Empereur soutint sa démarche. Louis Roi de Baviere, & Pepin Roi d'Aquitaine furent indignés de la déclaration qu'on venoit de faire, & ils prirent le parti de se retirer dans leurs Etats. Lothaire quelques jours après suivit leur exemple, & fit connoître qu'il ne seroit pas plus favorable que ses freres aux prétentions de l'Impératrice.

Judith voyant venir l'orage, crut le dissiper en mettant à la tête des affaires Bernard Comte de Barcelone. C'étoit un homme hardi, entreprenant, fier & présomptueux. Dépositaire de l'autorité Impériale, il en fit un fort mauvais usage. Tous les gens de bien furent chassés du Palais, & les faveurs de la Cour ne tomboient que sur ces ames viles qui a force de bassesses achètent la protection des Grands. Le Comte Bernard étoit entièrement dévoué aux intérêts de l'Impératrice, & cette Princesse soutenoit le crédit du Ministre. Leur liaison donna lieu à d'étranges discours. On soupçonna un commerce de galanterie entre deux personnes qui étoient moins peut-être tourmentées par l'amour que dévorées par

l'ambition. Le Peuple selon sa coutume ne manqua pas d'ajouter foi à ces bruits injurieux, & on prit de là occasion de déclamer contre le Gouvernement.

La disposition présente des esprits annonçoit des troubles qui ne tarderent pas à éclater. Tous les principaux Seigneurs, & surtout les Ecclésiastiques du premier ordre entreprirent de remédier aux désordres de l'Etat. Il ne manquoit plus qu'un chef aux factieux, & ils le trouverent parmi les fils de l'Empereur. Pepin fut celui qu'ils résolurent de mettre à leur tête. Ils lui représenterent la déplorable situation de l'Empire, la foiblesse du Souverain, l'insolence du Ministre, les déreglemens de l'Impératrice, & les projets que formoit cette Princesse pour l'elevation de son fils. Pepin n'étoit que trop disposé à trahir ses devoirs, & il promit de soutenir le parti des rebelles.

Le Ministre informé de la Conjuration qui se tramoit contre lui, tacha d'en prévenir les suites. Mais il ne pût y réussir. Le chef de la révolte se mit en marche avec une nombreuse armée, publia un manifeste pour justifier sa démarche, & se prépara à attaquer l'Empereur. Celui-ci se vit bientôt aban-

320 *Conj. des fils de Louis le Débon.*

donné de ses Sujets. Il ne resta auprès de lui que l'Impératrice, le Comte Bernard & quelques Evêques, & un petit nombre de Soldats très-peu zelés pour le service de leur Maître. Quel parti prendre en de pareilles circonstances ? On conseilla à Louis le Débonnaire de chercher à calmer les rebelles en éloignant les objets qui pouvoient leur faire ombrage, & qui avoient occasionné la révolte. L'Empereur suivit ce conseil, & aussitôt il envoya Bernard à son Gouvernement de Barcelone. Judith eut ordre de se rendre à Laon dans le Monastere de Ste Marie, & l'Empereur vint ensuite camper auprès de Compiègne.

Les Conjurés arracherent l'Impératrice de sa Retraite, & cette Princesse craignant quelque violence de leur part, les assura que s'ils vouloient lui permettre de parler à l'Empereur, elle lui persuaderoit d'abdiquer l'Empire, & de se confiner dans un Cloître pour le reste de ses jours. Pepin accepta la proposition & fit conduire Judith au Camp Impérial avec ordre de la ramener à Verberie ou étoient pour lors les rebelles.

La Princesse n'eut pas plutôt rejoint l'Empereur, qu'elle l'exhorta à conser-

ver une Couronne qu'on vouloit lui ravir. » Armez-vous de courage , disoit » l'Impératrice à son époux , & ne vous » laissez pas abbatre par les disgraces. » Cependant pour détourner les périls » dont vous êtes menacé , il faut céder » à la violence , & consentir à tout ce » que vous proposeront les rebelles.

Après que Judith eut fait passer ses sentimens dans le cœur de Louis le Débonnaire, elle retourna au Camp de Pepin. Celui-ci la fit partir pour Poitiers, & voulut la forcer à prendre le voile dans l'Abbaye de Ste Ragonde. Le Chef des révoltés convint ensuite avec l'Empereur , de tenir une Assemblée à Compiègne , pour délibérer sur les moyens les plus propres à rétablir la tranquillité de l'Empire. Louis ne manqua pas de se rendre dans le lieu où devoient se tenir les Conférences , & il refusa de monter sur le Trône qu'on lui avoit préparé. Non content de paroître dans une posture humiliante pour un Souverain , il avilit encore la Majesté Impériale par le discours qu'il adressa à toute l'Assemblée. » Je ne crois pas dit-il, qu'il » y ait eu jamais d'exemple qu'un Sou- » verain ait été traité comme je le suis » en ce jour par mes propres Sujets. Il

» est vrai aussi que jamais Empereur
 » n'a tenu une conduite semblable à la
 » mienne ; mais loin de vous faire des
 » reproches , je n'ai que des actions de
 » graces à vous rendre. Je ne veux dé-
 » formerais me gouverner que par vos
 » conseils ; & je demande seulement
 » qu'on exécute ce qui a été réglé pour
 » le partage des Royaumes & pour la
 » succession de l'Empire. A l'égard de
 » l'Impératrice que vous avez condam-
 » née, ce seroit à moi de la punir , mais
 » je lui donne la vie à condition qu'elle
 » prendra le voile & qu'elle fera pén-
 » tence.

C'est surtout au milieu des plus
 affreuses disgraces , qu'il est beau de
 voir un Prince soutenir la dignité de
 son rang. Je ne sçai s'il eut été avan-
 tageux à Louis le Débonnaire de parler
 en Empereur ; ce qu'il y a de sûr c'est
 que la bassesse de sa démarche & de son
 discours occasionna une révolution qui
 auroit dû être un effet du courage & de
 la fermeté. Les assistans furent attendris
 de ce qu'ils venoient de voir & d'en-
 tendre. On força Louis à prendre séance
 sur son Trône , & on lui donna des
 marques d'un respect & d'un attache-
 ment sincère.

Les deux autres fils de l'Empereur n'étoient point entrés dans la Conspiration; leur conduite n'en paroîtra pas moins odieuse quand on en sçaura les motifs. Le Roi de Bavière garda une espèce de neutralité, & ne voulut ni seconder, ni traverser les complots de Pepin. Il se menageoit entre l'Empereur & le Roi d'Aquitaine, & attendoit l'occasion de nuire à tous les deux. Tel étoit le manège de sa politique. Si Lothaire ne se déclara pas en faveur des rebelles, c'est qu'il étoit fâché qu'un autre que lui en fut le Chef. Aussi fit-il connoître alors qu'il vouloit désormais jouer le premier rôle. Il commença par se rendre Maître de la personne de son Pere, ne lui laissa que le vain nom d'Empereur, & s'empara de toute l'autorité. Il mit Louis le Débonnaire sous la garde de quelques Moines qui eurent ordre d'inspirer à ce malheureux Prince l'envie de substituer l'habit Religieux à la pourpre Impériale.

Les Moines qu'on chargea d'une si odieuse commission sentirent qu'il leur seroit plus avantageux de rétablir sur le trône un Monarque qui les combloit de biens que de le voir confiné dans leur Cloître, où il ne leur procu-

324 *Conj. des fils de Louis le Débon-*
reroit qu'un sterile honneur. Ils travail-
lerent donc à ranimer le courage de
Louis le Débonnaire, & ils lui firent en-
tendre que s'il vouloit seulement mon-
trer un peu de vigueur on le mettroit
en état de conserver sa Couronne. Un
simple Moine nommé Gombaut qui
songeoit à devenir un jour premier
Ministre, entreprit d'exécuter ce projet.
Il se rendit secrètement en Bavière &
en Aquitaine, pour négocier avec Louis
& Pepin. Ces deux Princes écoutèrent
favorablement les propositions qu'on
leur fit de la part de l'Empereur, moins
par tendresse pour leur pere que par
jalousie contre leur frere aîné, qui
agissoit avec eux comme s'il eut été leur
Souverain. Cependant ils ne promirent
de se déclarer qu'à condition qu'on
étendrait les limites de leurs Royau-
mes. Gombaut promit tout ce qu'on
voulut, vint trouver l'Empereur & lui
parla de la sorte. » Jamais vous ne re-
» gnerés tranquillement à moins que
» vous ne punissiez avec la dernière ri-
» gueur les attentats commis contre
» votre personne. Si vous voulez que
» les principaux Seigneurs de vos Etats
» soient soumis, faites tous vos efforts
» pour diminuer leur puissance, & op-

» posez aux menaces des Partisans
» de Lothaire, cette fermeté d'ame qui
» peut seule déconcerter les projets
» d'une troupe de rebelles. Le désir de
venger ses affronts & de conserver son
Diademe, firent moins d'impression
sur le cœur de Louis le Débonnaire, que
l'espérance de revoir cette même Ju-
dith, dont il avoit eu la foiblesse de
décrier la conduite.

On tint une Diette à Nimegue, & le
parti de l'Empereur se trouva le plus
fort. Louis fit des coups d'autorité qui
étonnerent les Factieux. Ceux-ci voyant
que l'Empereur ne craignoit plus, fu-
rent intimidés à leur tour. Ils se rendi-
rent chez Lothaire pour délibérer sur
les mesures qu'il falloit prendre dans
des circonstances si embarrassantes. On
passa toute une nuit en contestations,
& rien ne fut décidé. Sur ces entrefai-
res Lothaire eut ordre de se rendre à
la Cour. Il ne sçavoit quel parti pren-
dre, & malgré les assurances qu'on lui
donna, il craignit d'être arrêté; il prit
cependant le parti d'obéir & alla trou-
ver l'Empereur. Celui-ci reçut son fils
avec bonté, l'embrassa tendrement &
après lui avoir fait quelques reproches
sur l'indignité de sa conduite, il lui

dit, « Notre désunion ne peut manquer
 » de nous devenir funeste. En vous asso-
 » ciant à l'Empire, je n'avois au-dessus
 » de vous que la qualité de pere, &
 » vous ai-je jamais fait sentir le poids
 » de l'autorité paternelle ? Cependant
 » vous vous êtes revolté contre moi &
 » vous avez cherchés à me ravir une
 » Couronne que je partageois déjà avec
 » vous, quoique vous n'eussiez sur elle
 » aucun droit qu'après ma mort. Il n'y
 » a qu'une reconciliation prompte &
 » sincère qui puisse reparer la faute dont
 » vous vous êtes rendu coupable. Pre-
 » nez garde de vous laisser séduire dé-
 » formais par de pernicieux conseils
 » qui vous entraîneroient une seconde
 » fois dans le crime, & qui vous ren-
 » droient odieux à votre pere, aux gens
 » de bien & à tout l'Empire. Un dis-
 » cours si touchant reveilla dans le cœur
 » de Lothaire tous les sentimens de la
 » nature. Le jeune Prince se jeta aux
 » genoux de son pere, lui demanda par-
 » don, & promit d'être fidele à ses de-
 » voirs.

Les principaux Seigneurs qui avoient
 trempé dans la Conspiration, furent
 punis par la prison ou par l'exil. Quand
 Louis le Débonnaire put agir en Maî-

tre, il rappella l'Impératrice qui protesta de son innocence au sujet des crimes dont on l'avoit soupçonnée. Comme personne ne se présenta pour accusateur, il fallut s'en rapporter à la Princesse; par un serment, elle retablit son honneur. Le Comte Bernard employa les mêmes moyens pour se justifier; mais il ne put rentrer dans son poste, & il fut contraint de partir pour son Gouvernement de Barcelone. Ce Seigneur avoit causé toutes les disgraces de l'Empereur; Gombaut venoit de rétablir son Maître sur le Trône: il étoit juste qu'ils fussent traités différemment. Le Moine remplaça le Comte & devint premier Ministre.

L'Empereur voyant la tranquillité rétablie, fit un nouveau partage entre ses enfans. Il aggrandit les Royaumes de Louis de Baviere & de Charles, aux dépens des Etats de Lothaire. Ce dernier fut réduit à la seule Italie. On lui ôta le titre d'Empereur, & son nom ne parut pas davantage dans les Actes publics. Après cette punition qu'il méritoit bien, & à laquelle il ne s'attendoit peut-être pas, on lui permit de retourner en son Royaume. Louis partit aussi alors pour la Baviere, & Pepin se retira

328 *Conj. des fils de Louis le Débon.*
en Aquitaine. Ce n'est pas ici la seule
Conjuratïon qu'on ait formé contre un
Prince aussi estimable par ses vertus &
par la bonté de son caractère, qu'il étoit
méprisable par sa foiblesse & son peu
de capacité pour le Gouvernement.

Louis le Débonnaire connoissoit le
génie de ses enfans , & leur ambition
lui causoit les plus vives inquiétudes.
Quelque tems après leur départ , il vou-
lut sonder leurs dispositions présentes.
Dans ce dessein il leur manda de se
trouver à une Diette qu'il devoit tenir
à Thionville. Louis & Lothaire s'y ren-
dirent , mais Pepin ne se hâtoit point
de partir , & apportoit tous les jours
différentes excuses pour justifier ses dé-
lais. L'Empereur en conçut de la défian-
ce , & il réitéra ses ordres si souvent
que le Roi d'Aquitaine fut contraint
de se rendre à Aix-la-Chapelle. Il y
fut assez mal reçu. On lui défendit de
quitter la Cour Impériale , & on me-
naça de le punir en cas de désobéis-
sance. Pepin qui ne s'attendoit pas à un
pareil traitement , résolut de s'en ven-
ger. Il se sauva pendant une nuit , &
s'en retourna dans son Royaume. Un
départ si brusque surprit extrêmement
l'Empereur , qui convoqua aussitôt une

Diette générale à Orléans ou les trois Princes furent mandés. Le Roi de Bavière au lieu d'obéir, se mit à la tête d'une armée nombreuse pour s'emparer de l'Alsace, de la Saxe & de l'Austrasie.

L'Empereur effrayé de cette nouvelle, leva promptement des troupes & marcha contre le Prince rebelle. Celui-ci qui étoit campé à Langardheim proche de Worms, voyant que les Saxons & les Austrasiens, ne se soulevoient point en sa faveur comme on le lui avoit fait espérer, prit le parti de retourner en Bavière, ne se trouvant pas assez fort pour résister à l'armée Impériale. On le poursuivit, & quand il s'aperçut qu'il ne lui restoit plus d'autre parti à prendre que celui de la soumission, il vint implorer la clémence de son pere qui lui pardonna, & qui attribua la demarche de son fils aux mauvais conseils de quelques personnes mal intentionnées. L'Empereur tourna ensuite ses armes contre Pepin qui à l'instigation du Comte Bernard venoit encore de se revolter. Comme Louis le Debonnaire se trouvoit alors en état de donner la loi, il ordonna à son fils de le venir trouver, l'avertis-

330 *Conj. des fils de Louis le Débon.*

sant que s'il refusoit d'obéir il seroit deshérité sans espérance de retour. Pepin se rendit auprès de l'Empereur qui lui fit une sévère reprimande , & lui donna la Ville de Treves pour prison. Le Comte Bernard principal auteur de la rebellion , perdit son Gouvernement de Barcelone. Punition trop legere pour un homme qui ne cessoit d'exciter des troubles dans l'Empire.

Judith étoit toujours occupée de ses ambitieux projets. Cette Princesse voyoit avec plaisir les divisions qui regnoient entre le pere & les enfans. Son fils Charles ne pouvoit manquer d'en tirer avantage. Cependant l'Impératrice cherchoit toujours à mettre un des Princes dans ses intérêts , & Lothaire étoit celui qui lui paroissoit le plus propre à favoriser ses desseins. Elle se réconcilia donc avec lui sans cependant employer son crédit pour lui faire rendre le titre d'Empereur. Judith travailla ensuite à perdre les autres Princes dans l'esprit de l'Empereur, & elle en trouva aisément les moyens. Le Roi d'Aquitaine trompa la vigilance des Gardes qui le conduisirent à Treves, & il reprit les armes contre son pere. L'Impératrice profita habilement de cette occa-

sion pour représenter à son époux qu'il deviendrait la victime de son excessive indulgence, s'il n'employoit pas à propos la sévérité & les châtimens. Il faut, disoit cette Princesse, faire un exemple, & ôter à Pepin le Royaume d'Aquitaine, sans quoi on ne contiendra jamais les autres Princes dans le devoir. L'Empereur étoit trop mécontent de son fils pour ne pas deférer aux conseils de Judith. Il révoqua donc la donation qu'il avoit faite à Pepin, & donna l'Aquitaine au Prince qui étoit l'unique objet des complaisances de l'Impératrice. Mais pour ne point mécontenter Lothaire, & pour l'attacher au jeune Charles, l'Empereur augmenta considérablement les Etats de son fils aîné.

Quoique Lothaire trouvât des avantages dans cet arrangement il étoit bien persuadé que Judith n'avoit agi que par intérêt, & qu'elle n'attendoit qu'une occasion favorable pour faire donner le titre d'Empereur à son fils Charles. Ainsi il étoit plus résolu que jamais à se déclarer contre l'Impératrice, mais il usa de dissimulation. Lorsqu'il eut pris des mesures pour l'exécution de ses desseins; il envoya dire à l'Empereur qu'il eut à restituer l'Aquitaine, sans

312 *Conj. des fils de Louis le Débon.*

quoi il prendroit les armes pour soutenir les droits d'un Prince injustement opprimé. Ces menaces étonnerent l'Empereur, & il en craignit les effets, surtout quand il vit que les trois freres s'étoient réunis & qu'ils agissoient de concert. Les Princes rebelles eurent soin d'attirer dans leur parti les Prélats les plus distingués par leurs vertus, afin de rendre leur Conjuraton moins odieuse, lorsqu'on la verroit appuyée par des personnes si respectables. Le Pape même se déclara pour Lothaire & l'accompagna en Alsace où se devoient joindre les armées des trois freres.

L'Empereur fit partir un Evêque pour exhorter les Princes à se désister de leur entreprise, mais Lothaire répondit à l'Ambassadeur. „ C'est à tort qu'on „ m'a accusé d'avoir excité mes freres „ à la révolte; mais je me suis cru obli- „ gé de prendre leur parti, quand j'ai „ vû qu'on les persécutoit injustement. „ Je n'ai d'autre dessein que de faire „ valoir leur cause auprès de l'Empe- „ reur. Je le conjure de se souvenir que „ nous sommes ses enfans & j'espere „ que cette qualité jointe à notre inno- „ cence, touchera un cœur aussi sensi-

„ble que le sien. Il est vrai que j'ai ac-
„cordé ma protection à quelques-uns
„des vasseaux de mon pere, mais ce
„n'a été que pour les soustraire à la
„fureur de ces lâches Courtisans qui
„se font une gloire de persecuter tous
„les gens de mérite. On doit se sou-
„venir que j'ai été autrefois associé à
„l'Empire; si par de mauvais conseils,
„on me refuse un titre qui m'est dû
„lègitimement, je ne dois cependant
„pas renoncer à mes droits, surtout
„lorsqu'il est question de protéger
„mes freres, & les meilleurs sujets de
„l'Empire.

On peut présenter la plus criminelle
entreprise sous un point de vûe avan-
tageux; & c'est toujours le prétexte du
bien public qui arme les Sujets contre
leur Souverain. Le discours de Lo-
thaire ne pouvoit donc en imposer qu'à
ces ames simples qui croient que les
Princes ont en vûe la félicité publi-
ques dans le tems même qu'ils plon-
gent leurs Etats dans les plus terribles
malheurs, pour satisfaire leur ambi-
tion. Les gens éclairés n'eurent pas de
peine à pénétrer les motifs qui faisoient
agir les fils de l'Empereur. Ce qui cau-
soit le plus d'inquiétude à Louis le

334 *Conj. des fils de Louis le Débon.*

Débonnaire, c'étoit de voir le Pape au milieu de l'armée des Princes. Il n'en falloit pas davantage pour autoriser leur parti dans l'esprit des Peuples. C'est ce qui déterminâ plusieurs Evêques de la Germanie à écrire * au Souverain Pontife, pour lui faire sentir l'indécence de sa conduite. Le Pape traita avec beaucoup de hauteur les Prélats qui lui donnerent de si sages avis.

Tandis que l'Empereur & ses fils négocioient pour tâcher de parvenir à un accommodement, les armées des deux partis avançaient toujours, de sorte qu'elles se trouverent en présence l'une de l'autre. Les Seigneurs qui étoient demeurés fidèles à Louis le Débonnaire, souhaitoient qu'on livrât bataille. Ils attendoient avec impatience les ordres pour commencer le combat, lorsque le Pape avec toute sa suite parut entre les deux armées. On vint en avertir l'Empereur qui se contenta de l'attendre sans aller au-devant de lui : „ Vous n'êtes pas reçu lui dit l'Em-
 „ pereur, avec tous les honneurs qui
 „ sont dûs à votre dignité, & que mes
 „ Prédécesseurs & moi, avons toujours
 Gregoire IV.

„ rendu aux Souverains Pontifes , mais
„ avouez aussi que vous ne venez pas
„ vers moi dans l'esprit qu'ils y sont
„ venus. Sçachez répondit Gregoire ,
„ que nous venons ici avec des inten-
„ tions droites , puisque notre dessein
„ est de procurer la paix. „ Pendant
cette entrevue du Pape & de l'Empe-
reur , les Princes débauchèrent les
Troupes de l'armée Impériale , de sorte
que Louis se voyant abandonné , il
exhorta le peu de monde qui restoit
auprès de lui , à suivre l'exemple des
Déferteurs. Allez , leur dit-il , vous
rendre à mes enfans , je serois au dé-
sespoir que vous perdissez la vie pour
m'être demeurez fidèles.

L'Empereur craignant d'être exposé
aux insultes des Soldats , qui ne res-
pectoient plus un Prince malheureux ,
envoya faire des Propositions aux trois
Princes , & leur offrit de se rendre à
condition qu'on lui laisseroit la vie &
la liberté , & qu'on ne creveroit point
les yeux ni à l'Impératrice , ni a son fils
Charles. Après qu'on lui eut apporté
la réponse , il passa au Camp des Prin-
ces qui descendirent de cheval aussitôt
qu'ils apperçurent leur Pere. L'Empe-
reur embrassa ses enfans , mais ces té-

356 *Conj. des fils de Louis le Déb.*

moignages de tendresse ne firent pas grande impression sur le cœur de trois fils dénaturés. Aussitôt que l'infortuné Monarque fut au pouvoir de ses ennemis, on le mit avec le Prince Charles en la puissance de Lothaire qui les fit garder soigneusement. L'Impératrice fut envoyée prisonnière à Tortone. Les Princes & les Seigneurs rebelles, tinrent une assemblée, dans laquelle on déclara que Louis s'étoit rendu indigne de gouverner l'Empire, & en conséquence il fut déposé. On dressa ensuite un nouveau Traité de partage, par lequel on ne laissoit rien au Prince Charles. Bien des gens furent indignés de la conduite qu'on tenoit à l'égard de l'Empereur; mais personne n'avoit plus raison de se plaindre, que le Pape qui étoit venu pour rétablir la paix entre le pere & les enfans. Il s'en retourna avec le chagrin de n'avoir pas réussi, & après avoir été le témoin d'une scène dont on auroit dû lui épargner le spectacle. Il faut convenir que si Gregoire n'eût aucune part à cette odieuse intrigue, on lui fit jouer un rôle bien peu convenable à sa dignité.

Les partisans de Lothaire résolurent de le faire déclarer Empereur; mais l'exécution

L'exécution de ce projet leur parut difficile. On commençoit déjà à plaindre le sort de Louis le Débonnaire , & ces sentimens de compassion pouvoient devenir funestes au Chef de la révolte. D'ailleurs Lothaire appréhendoit de soulever ses freres contre lui s'il cherchoit à devenir leur Maître. C'est pourquoi il n'osoit manifester ses ambitieux desseins , & il refusa même la dignité Impériale lorsqu'on vint la lui offrir ; mais les Seigneurs qui étoient d'intelligence avec lui le menacerent d'élire un autre Empereur s'il persistoit dans ses refus. Lothaire feignit alors de ne pouvoir résister à de si pressantes sollicitations , & il accepta l'Empire. Comme on craignoit toujours quelque révolution en faveur de Louis le Débonnaire , on chercha à lui ôter toute esperance de remonter sur le trône. L'expédient dont on se servit , fut de flétrir ce malheureux Monarque en lui faisant son procès , & en le condamnant à une pénitence perpétuelle , comme s'il eût été coupable des crimes les plus atroces.

Les Prélats ne rougirent point de se prêter à une si odieuse intrigue , & de servir l'ambition de Lothaire. Ce

Prince parut dans l'Assemblée des Evêques , & fut l'accusateur de son pere. Il exagéra les désordres qui s'étoient introduits dans l'Etat par la faute de l'Empereur. La conclusion de son artificieux discours fut que l'auteur de tant de scandales devoit être mis en pénitence pour le reste de ses jours. La plupart des Prélats intimidés par les menaces de Lothaire , ou gagnés par ses présens, eurent l'ame assez basse pour embrasser cet avis , qui fut appuyé aussi par un grand nombre de Seigneurs.

On députa quelques Evêques pour signifier à l'Empereur l'Arrêt de sa condamnation. Ils n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit jeter du scrupule dans son esprit afin qu'il se portât de lui-même à exécuter leur jugement ; mais comme ils ne le trouverent pas dans les dispositions qu'ils auroient souhaité , on employa les mauvais traitemens pour le reduire. L'Empereur se vit donc contraint de se soumettre à tout ce qu'on exigea de lui. On le conduisit à Soissons ; & l'Eglise de S. Medard fut le théâtre que choisirent les Prélats pour y jouer les plus odieux personages. Ils n'étoient

pas fâchés d'avoir un grand nombre de spectateurs ; c'est pourquoi ils laisserent entrer autant de monde que l'Eglise en pouvoit contenir. Après qu'on eut tout préparé pour cette indigne cérémonie , Lothaire & tous les Seigneurs de sa Cour prirent chacun leur place. L'Empereur parut ; il étoit revêtu des ornemens Impériaux dont on alloit bien-tôt le dépouiller honteusement. Presque tous les cœurs étoient attendris. Il n'y eut que Lothaire & quelques lâches Courtisans qui furent insensibles à la vûe d'un pareil spectacle. L'Empereur se prosterna sur un cilice qu'on avoit étendu à terre sur l'Autel , & confessa en présence de tout le monde que par son mauvais gouvernement il avoit offensé le Seigneur , scandalisé l'Eglise & opprimé ses Sujets. Il ajouta que pour l'expiation de tant de crimes il se soumettoit à telle pénitence qu'on voudroit lui imposer. Les Prélats ne se contentèrent pas d'une confession si vague , & on déclara à Louis que s'il vouloit se réconcilier avec le Ciel , il falloit s'y prendre d'une autre maniere. On lui donna une formule de confession publique qui contenoit huit articles dont

je ne rapporterai que la substance. Louis étoit traité de sacrilege, d'homicide, de parjure, de perturbateur du repos public, de meurtrier, de tyran. On le taxoit d'impiété pour avoir entrepris une expédition militaire pendant le Carême, & on trouvoit horrible qu'il eût indiqué pour le Jeudi saint une Assemblée générale. On le chargeoit des rapines, des viols, des brigandages dont les soldats s'étoient rendus coupables dans le tems de la guerre. Les mesures qu'il avoit prises pour conserver sa Couronne furent regardées comme un attentat inouï, & on ne lui pardonnoit pas d'avoir permis à son épouse soupçonnée d'adultère de se justifier par serment. Voilà un précis de sa confession publique. Il la lût à haute voix, l'arrosa de ses larmes, convint de ce qui y étoit contenu, & rendit la Formule aux Prélats, qui la placèrent sur l'Autel. L'Empereur quitta ensuite les marques de sa dignité, & prit l'habit de pénitent. Après cette dégradation on conduisit le Prince dans une cellule du Monastère, où on l'enferma sous une bonne garde pour le forcer à accomplir sa pénitence.

La conduite qu'on venoit de tenir à l'égard de Louis le Débonnaire , excita l'indignation des peuples. On déclamoit ouvertement contre les Prélats , qui s'étoient prêtés lâchement aux détestables complots d'un fils ambitieux. Ebon , Archevêque de Rheims , eut plus de part que personne à l'exécration publique. Ce Prélat étoit né esclave , & il en conserva les sentimens. La finesse de son esprit égaloit la méchanceté de son cœur. Sous des apparences de sagesse & de vertu , il cachoit un grand fond d'orgueil & d'ambition. Habile dans l'art de dissimuler ses défauts , il ne laissoit voir que ses bonnes qualités extérieures. A force de souplesse & d'artifices il avoit réussi à gagner les bonnes grâces de l'Empereur , dont il avoit été frere de lait & le condisciple. Les faveurs qui furent répandues sur lui avec profusion servirent à faire connoître qu'il joignoit à ses autres vices celui de l'ingratitude. Il essuya à cette occasion les plus sanglans reproches de Tégan , Archevêque de Trèves. Celui-ci adressa à son Confrere un écrit qui , à la vérité , ne respiroit pas la charité chrétienne , mais dans lequel on trouve tout le zele d'un

fidèle Sujet. Voici de quelle manière Tegan apostrophoit l'Archevêque de Rheims. « Est - ce ainsi , vil Escla-
» ve , que tu es sensible aux bienfaits
» dont tu as été comblé par ton Sei-
» gneur ? Il t'a revêtu de la pourpre ,
» & tu le couvres d'un cilice. Il t'a
» élevé sur le Siège Episcopal , &
» tu veux le chasser du trône. Misé-
» rable Affranchi , n'entends-tu pas la
» voix de Dieu qui dit que le Servi-
» teur n'est pas au-dessus de son Maî-
» tre ? Ignore - tu donc ce que nous
» apprend l'Apôtre par rapport au res-
» pect que nous devons aux Rois ?

Il y eut encore d'autres Ecclésiasti-
ques qui demeurèrent attachés aux
intérêts de l'Empereur. Raban , Abbé
de Fulde composa un Traité sur le
respect que les Sujets doivent à leur
Souverain. Il fit voir qu'il n'est jamais
permis de prendre les armes contre
son Roi , & il declama avec force con-
tre les enfans qui veulent s'emparer
des biens & des Royaumes de leurs
peres. La conduite que venoient de
tenir les Prélats de la Germanie ne fut
pas épargnée , & on apprit aux Ec-
clésiastiques qu'ils ne devoient point
se mêler des affaires temporelles. « Me-

Contre l'Empereur leur Père. 343

» prisez, ajoûtoit l'Abbé de Corbie,
» en adressant la parole à l'Empe-
» reur, meprisez les jugemens qu'on a
» rendus contre vous. Personne n'a
» droit de vous condamner que celui
» qui vous a placé sur le trône. Si la
» malice de vos ennemis vous a privé
» d'un rang qu'on ne pouvoit vous
» ravir, ne vous laissez point abbattre
» par cette disgrâce passagère ; mettez
» votre confiance en Dieu , qui châtie
» ceux qu'il aime , & qui sera votre
» Défenseur. Souvenez-vous toujours
» que vous êtes chrétien , & pardon-
» nez de bon cœur les injustices dont
» on s'est rendu coupable à votre
» égard. Le Ciel se chargera du soin
» de vous venger. »

Pendant qu'on défendoit avec cou-
rage la cause de l'Empereur , une
Garde impitoyable veilloit sans cesse
à la porte & à la fenêtre de la cellule
où ce Prince étoit renfermé. On vou-
loit le déterminer à se faire Moine ,
& pour réussir on employoit les plus
durs traitemens. On lui faisoit don-
ner de faux avis ; & on venoit lui
dire tantôt que l'Impératrice étoit Réli-
gieuse , & tantôt qu'elle étoit morte ,
& qu'on avoit coupé les cheveux au

Prince Charles. Personne n'osoit dé-
tromper l'Empereur. Il y eut cepen-
dant un Moine appelé Hardouin qui
entreprit de lui faire connoître la fauf-
seté de toutes ces nouvelles.

Il n'étoit pas facile de lui rendre
un si important service ; car les Gardes
ne perdoient point de vûe leur pri-
sonnier , & ne laissoient approcher
personne de lui. Malgré tous ces ob-
stacles Hardouin ne désespéra pas de
réussir. Voici le stratagème auquel il
eut recours. En allant recevoir le pain
que l'Empereur lui présentoit ordina-
irement pour le sacrifice , le Moine
ferra la main du Prince , & lui dit
tout bas : *Il est près de l'Autel.* Louis
après la Communion demeura seul
dans son Oratoire , pendant que les
Gardes étoient à la porte ; & ayant re-
gardé au pied de l'Autel , il apperçut
un papier roulé qu'il ramassa , & par
lequel il apprit qu'on ne lui avoit de-
bité que de fausses nouvelles à des-
sein de l'obliger à se faire Moine.

Quand Louis le Débonnaire eut été
averti de ce qui se passoit , il ne fut
pas possible de le déterminer à pren-
dre l'habit religieux. On le transféra
de Soissons à Aix-la-Chapelle , & on

le resserra plus étroitement que jamais. Cependant Lothaire qui sentoît bien que sa conduite l'avoit rendu odieux, chercha à gagner l'affection des peuples. Il prit des mesures pour empêcher les irruptions des barbares, eut soin qu'on rendît exactement la justice à ses Sujets, protégea les Sciences & les Arts; en un mot, il tâcha par la sagesse de son gouvernement de faire oublier la honte de son usurpation. Mais le peuple ne se laissa point éblouir par des vertus qui n'avoient pas leur source dans le cœur, & qui n'étoient qu'un pur effet de la politique. On n'espéroit pas être long-tems heureux sous un Souverain qui étouffoit les sentimens de la nature pour assouvir son ambition. Comment un Prince qui traitoit son pere avec la dernière inhumanité auroit-il été sensible aux malheurs de ses Sujets? De pareilles réflexions se présentoient naturellement à l'esprit, & inspiroient une juste horreur contre Lothaire & ses partisans. Déjà les Saxons & les Villes du Rhin ne demandoient qu'un Chef pour marcher vers Aix-la-Chapelle où l'Empereur étoit prisonnier. On sollicitoit vivement les Rois de

Baviere & d'Aquitaine de venir délivrer leur pere de l'oppression, & dans presque toutes les Provinces le peuple témoignoît le zele le plus vif pour le rétablissement de l'Empereur.

Tout annonçoit un soulèvement général : il ne tarda pas à éclater. Les Rois de Baviere & d'Aquitaine venoient de se déclarer contre Lothaire. Celui-ci n'étoit gueres en état de résister à de si puissans ennemis. Voyant qu'on lui redemandoit l'Empereur, & qu'il ne pouvoit plus le garder, il le laissa à S. Denis avec le jeune Charles, & se retira à Vienne. Le Roi de Baviere & celui d'Aquitaine vinrent promptement trouver leur pere, qui leur témoigna les sentimens de la plus vive reconnoissance. Ces Princes le presserent de reprendre les ornemens Impériaux ; mais il voulut auparavant être absous par les Prélats. On tint donc une Assemblée à S. Denis. L'Empereur y fut réconcilié par les Evêques, qui lui remirent sur la tête la Couronne Impériale. Un peuple nombreux qui étoit accouru à ce spectacle fit retentir l'air d'acclamations.

On s'imagine bien que Louis le Débonnaire n'oublia pas l'Impératrice,

il l'envoya chercher à Tortone , & l'attendit à Aix-la-Chapelle. Ce fut dans cette dernière Ville qu'il assembla les principaux Seigneurs , & il délibéra avec eux sur les moyens qu'il devoit employer pour ramener Lothaire. On conseilla à l'Empereur de poursuivre ce Prince rebelle , & de le forcer à rentrer dans le devoir. Louis ne put jamais s'y résoudre , & il espéra toujours de pouvoir gagner son fils par la douceur. Il lui fit même des propositions avantageuses que Lothaire rejeta avec mépris , parce qu'il comptoit sur ses troupes. Mais l'armée Impériale se trouvant la plus forte , le rebelle fut contraint de demander grace. Il obtint la permission de venir se jeter aux genoux de l'Empereur. Celui ci étoit assis sur son trône , environné de ses Gardes , ayant à ses côtés les Rois de Baviere & d'Aquitaine , dont la fiere contenance faisoit un parfait contraste avec l'air humilié de leur coupable frere. Lothaire s'avança suivi de ses Ministres & de ses principaux Officiers. Ils étoient sans armes , baissoient les yeux , & ressembloient à des criminels condamnés à mort. Ils se prosternerent tous en même tems , &

implorèrent la clémence de l'Empereur. Ce fut pour Louis le Débonnaire un jour de triomphe. Il reçut son fils avec un air de sévérité mêlé de tendresse. Après lui avoir fait quelques reprimandes, « Je veux bien, dit-il, » oublier vos revoltes, & vous permettre de retourner en Italie ; mais » ne repassez jamais les Alpes sans ma » permission. Je vous laisse possesseur » de votre Royaume ; mais à condition que vous dépendrez entièrement de moi. » Lothaire fut obligé d'y consentir, & jura serment de fidélité à l'Empereur.

Quelque injuste qu'eût été la dégradation de Louis le Débonnaire, on étoit si fort prévenu qu'un pécheur condamné à la pénitence publique ne pouvoit rentrer dans ses dignités, que bien des gens se faisoient un scrupule de reconnoître Louis pour leur Souverain. Une opinion si déraisonnable auroit eu peut-être des suites funestes si on n'avoit cherché à remettre le calme dans les esprits. Le jugement rendu contre l'Empereur fut donc examiné, & ensuite annullé de l'avis unanime de tous les Evêques ; de ceux même qui, quelques années auparavant,

avoient eu l'audace ou la foiblesse de condamner leur Maître. Ebon, cet Archevêque de Rheims qui s'étoit déclaré si indignement contre son bienfaiteur & son Souverain, signa alors que la déposition de l'Empereur étoit une entreprise injuste & téméraire. La retractation de ce Prélat ne l'empêcha pas de perdre son Siège : il fut renfermé dans un Monastère, d'où il ne sortit qu'après la mort de l'Empereur.

De tous les fils de Louis le Débonnaire, Pepin, Roi d'Aquitaine, étoit celui qui jouïoit pour lors le plus beau rôle à la Cour Impériale. Judith avoit mis ce Prince dans ses intérêts, & elle lui promettoit les plus grands avantages. Pendant ce temps-là l'Impératrice cherchoit à indisposer son époux contre les deux freres de Pepin. A force de sollicitations & d'importunités elle obtint qu'on ôteroit au Roi de Baviere tout ce qu'il possédoit en Allemagne, en Saxe, en Thuringe & dans l'Austrasie. Judith pressa vivement l'exécution de cette promesse, parce que la santé de l'Empereur diminuant de jour en jour, donnoit lieu de craindre qu'il n'eût pas encore longtems à vivre. ;

Louis le Débonnaire ne différa pas longtems à satisfaire les desirs de son épouse. Il assembla à Aix-la-Chapelle les principaux Seigneurs de l'Empire , & leur déclara qu'il vouloit augmenter le Royaume de son fils Charles. Il lui donna tout le Pays d'entre la Mer Germanique , les frontieres de Saxe , & le côté oriental du Rhin avec les Provinces situées entre cette Riviere & la Meuse , & tout ce qui est compris entre la Meuse , la Marne & la Seine , jusqu'à l'Océan. Ce partage fut approuvé de tous les Seigneurs & des Envoyés de Pepin. L'Empereur rendit ensuite à son fils Charles tous les honneurs dûs à un Souverain. Aussi-tôt que Louis de Baviere fut informé de ce nouveau partage , il envoya prier Lothaire de s'avancer vers les Alpes pour qu'ils pussent conferer ensemble. Dans leur entrevûe ils s'engagerent à ne pas souffrir qu'on les dépouillât de leur bien ; mais ils résolurent d'attendre des circonstances plus favorables pour faire éclater leur ressentiment. L'Empereur fut informé que ses deux fils rouloient dans leur tête des projets de vengeance. Il assembla aussitôt une nombreuse armée , & se dis-

posa à marcher contre les Princes. Mais le Roi de Baviere , dont les Troupes n'étoient pas encore prêtes , vint trouver l'Empereur , & lui protesta que dans la conférence qu'il avoit eu avec son frere , il ne s'étoit passé rien de contraire au service de Sa Majesté Impériale.

On pouvoit facilement en imposer à Louis le Débonnaire ; mais il n'étoit pas si facile de tromper l'Impératrice. Cette Princesse comprit que les deux freres ne cherchoient qu'à gagner du tems & à faire leurs préparatifs. Judith ne manqua pas d'en avertir l'Empereur , qui convoqua une Diette à Nimegue , où se trouva Louis de Baviere. On le contraignit de renoncer à tout ce qu'il possédoit en Saxe , en Thuringe , dans l'Allemagne , l'Austrasie & l'Alsace. Après cette renonciation forcée le Roi de Baviere sortit de Nimegue la rage dans le cœur , & se disposa à faire la guerre.

L'Impératrice étoit au comble de la joie ; elle voyoit son fils Charles à la tête d'un vaste Royaume qu'il falloit à la vérité conquérir ; mais on avoit déjà des Troupes prêtes à marcher pour l'exécution de cette grande en-

treprise. Dans le tems que Judith paroïssoit n'avoir plus rien à désirer pour son cher fils, un fâcheux événement vint tout à-coup déconcerter ses projets. Pepin, Roi d'Aquitaine, mourut. Cet accident obligea l'Impératrice de prendre des mesures toutes différentes.

La mort du Roi d'Aquitaine venoit de relever les espérances de Louis de Baviere. Celui-ci avoit attiré dans ses intérêts les Saxons, les Thuringiens & les Austrasiens. Tous les Seigneurs de ces Provinces & du Royaume de Baviere s'étant assemblés, protestèrent contre le partage fait à Aix-la-Chapelle, & la guerre fut résolue d'un commun consentement. L'Empereur ayant eu avis de ce qui se passoit envoya des Députés à son fils pour l'exhorter à la paix; mais comme on ne la lui offrit qu'à condition qu'il exécuteroit le dernier Traité de partage, il ne fut plus question d'accommodement. L'Empereur se trouva fort embarrassé; mais il vint à bout, par le moyen d'un de ses Généraux, d'engager les Saxons à quitter le parti du Roi de Baviere. Celui-ci eut encore la douleur de se voir abandonné par les Thuringiens.

giens, les Austrasiens & les Allemands, de sorte qu'il lui fallut repasser promptement le Danube avec les Bava-rois. L'Empereur ne trouvant plus d'obsta-cle à ses desseins , envoya des Troupes dans toutes les Provinces qu'il avoit ôtées au Roi de Baviere pour leur faire prêter serment de fidélité. Tous ces peuples se soumirent & envoyerent des Députés à Louis le Débonnaire pour le remercier de leur avoir donné un Souverain qui les gouverneroit se-lon leurs Loix.

Après la mort de Pepin Judith eut encore recours à Lothaire ; elle le fit sonder pour voir si on n'en pourroit pas tirer parti. On promit à ce Prince de lui donner la moitié des Provinces de l'Empire, s'il vouloit protéger Char-les , à qui l'autre moitié devoit appar-tenir. La situation de Lothaire n'étoit pas alors assez brillante pour refuser des offres si avantageuses. Il se rendit promptement à Worms , & lorsqu'il parut devant l'Empereur , il lui dit.
« Mon Seigneur & mon pere , j'ai pé-
ché contre le Ciel & contre vous ;
» je ne souhaite pas un Royaume , je
» ne demande que le pardon. On vous
» accorde l'un & l'autre , répondit

354 *Conj. des fils de Louis le Débon.*

» Louis le Débonnaire. Partagez mes
» Etats en deux parts , sans y com-
» prendre la Baviere. Si vous faites
» le partage , Charles choisira ; si vous
» aimez mieux que nous le fassions , ce
» sera à vous de choisir. Lothaire qui
» s'étoit d'abord chargé de faire les
» lots , s'en rapporta ensuite à l'Em-
» pereur.

Quand Lothaire eut choisi sa portion , il fut arrêté que les deux Princes ne posséderoient leurs Etats en pleine souveraineté qu'après la mort de l'Empereur. Le partage dont je viens de parler se fit aux dépens des fils de Pepin , qui furent privés de la succession de leur pere. L'injustice qu'on venoit de commettre à l'égard de ces jeunes Princes excita dans l'Aquitaine deux factions , dont l'une reconnut le Prince Charles, & l'autre élut pour son Roi le fils aîné de Pepin. L'Empereur en ayant été instruit , s'avança jusqu'à Clermont avec une armée formidable. L'Impératrice suivit son époux dans la crainte qu'il ne se laissât attendrir à la vûe de ses petits-fils , & qu'il ne leur rendît les Etats qu'avoit possédé leur pere. La plupart des Seigneurs d'Aquitaine voyant l'orage prêt à fondre

sur leur pays, se déterminèrent à rendre hommage au Prince Charles. Cependant la faction du jeune Pepin ne laissa pas de subsister avec tant de vigueur, qu'il fallut du tems pour l'anéantir.

Le Roi de Baviere, qui se trouvoit fort lésé * par le nouveau partage, résolut d'employer la force pour se faire rendre les Provinces qu'on avoit demembrées de ses Etats. Il se mit bientôt en Campagne, surprit plusieurs Villes qui étoient à sa bienséance, & s'empara de tout le pays qui est entre le Danube, le Main, le Necre & le Rhin. Cette nouvelle révolte causa beaucoup de chagrin à l'Empereur. Il étoit vieux & très-incommodé. Quoique l'on fût en plein hyver l'Impératrice lui conseilla de partir pour dompter un fils rebelle. A l'approche de l'Empereur, Louis de Baviere disparut & abandonna ses conquêtes. Ce fut la dernière expédition de Louis le Débonnaire. Les fatigues qu'il venoit d'essuyer lui causerent une maladie dont il mourut dans la soixante-quatrième année de son âge, & la vingt-septième de son Empire. Ce Prince

* Il étoit réduit à la seule Baviere.

356 *Conj. des fils de Louis le Deb.*
n'éprouva sur le trône que des disgraces. La source de ses malheurs fut d'avoir épousé une femme du caractère de Judith. Elle abusa continuellement du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de l'Empereur , & elle l'engagea dans presque toutes les entreprises qui troublerent le repos , & qui terminerent les jours de ce Prince infortuné.



CONJURATION

DE

L'IMPERATRICE

CONSTANCE

CONTRE

L'EMPEREUR HENRI VI.

L'AMOUR des peuples est le plus 1197
ferme appui de l'autorité Royale.
C'est ce que ne comprit jamais l'Em-
pereur Henri VI, qui à force de
cruautés souleva contre lui les per-
sonnes qui devoient s'intéresser le plus
à sa conservation. Ce Prince avoit
épousé Constance, qui étoit l'héri-
tière & la tante de Guillaume le Bon
Roi de Sicile. Après la mort de ce
Monarque, une partie des Siciliens
reconnut Henri pour Souverain légi-
time; mais le plus grand nombre se
déclara en faveur de Tancrede fils na-
turel du Roi Roger. L'Empereur eut
bientôt levé des troupes pour se met-
tre en possession d'une Couronne qu'on

vouloit lui ravir. En peu de tems il se rendit Maître de la Campanie , de la Pouille , de la Calabre & de plusieurs Places considérables. Ensuite il assiégea Naples; mais il fut contraint d'abandonner cette entreprise à cause des excessives chaleurs qui firent périr la plûpart de ses soldats. Henri tomba lui-même dangereusement malade ; & tandis qu'il rétablissoit sa santé, toutes les Villes qu'il avoit d'abord soumises à sa puissance , retournèrent sous la domination de Tancrede. Celui-ci mourut quelque tems après , & Guillaume son fils encore enfant fut déclaré Roi de Sicile.

Henri profita des circonstances , & repassa en Italie ; il avoit engagé les Pisans & les Génois à lui fournir une Flotte qui lui étoit absolument nécessaire pour attaquer Naples. Les habitans de cette Ville se voyant assiégés par mer & par terre, ne firent pas une longue résistance , & prêterent serment de fidélité à l'Empereur. Ce Prince vint mettre ensuite le siège devant Salerne. Sibille veuve de Tancrede qui s'étoit enfermée dans cette Place , & qui ne pouvoit s'y soutenir longtemps , demanda à capituler. **La Reine**

promit de livrer la Ville à l'Empereur, & de lui céder ses prétentions & les droits de ses enfans sur le Royaume de Sicile, à condition que Henri donneroit la Principauté de Tarente à Guillaume fils de Tancrede. L'Empereur y consentit, & aussi-tôt on lui ouvrit les portes de Salerne. L'Impératrice Constance quelques années auparavant avoit été retenue prisonnière en cette Place. Henri pour se venger punit les Salernois avec la dernière rigueur; il rasa leur Ville & la détruisit de fond en comble. Le corps du Roi Tancrede fut déterré, on lui ôta sa Couronne & on lui coupa la tête.

La Reine Sibille & ses filles furent enfermées dans un Monastère d'Alsace, où elles passèrent le reste de leurs jours. On accorda, il est vrai, la Principauté de Tarente au fils de Tancrede, mais on le rendit incapable d'avoir des enfans; & après qu'on lui eut aussi crevé les yeux, on le conduisit au Château de Coire en Rhétie. Il y eut encore d'autres exécutions qui ne donnèrent pas aux Siciliens une idée avantageuse de leur nouveau Maître.

Henri s'en retourna en Allemagne

& abandonna le Gouvernement de ses Etats d'Italie à des espèces de Vice-Rois qui abusèrent furieusement de leur autorité. Les peuples perdirent enfin patience, & prirent des mesures pour se soustraire à un joug qui leur paroissoit insupportable. L'Empereur ayant appris l'état où se trouvoit la Sicile, ne tarda pas à s'y rendre, & il entra d'abord avec toutes ses troupes dans la Province de Naples. Il commença par ôter aux principaux Seigneurs du Royaume toutes les Charges qui leur donnoient quelque pouvoir sur leurs compatriotes. Après avoir ainsi subjugué la Noblesse, il ne craignit plus rien de la part du peuple. Les Princes ne sont pas scrupuleux sur le choix des moyens lorsqu'il s'agit de pourvoir à leur sûreté. Henri VI le fit bien voir dans cette occasion; mais les Seigneurs Napolitains indignés de la conduite qu'on tenoit à leur égard, résolurent de faire un vigoureux effort pour prévenir leur ruine totale. Ils formèrent une conjuration, qui causa les plus vives inquiétudes à l'Empereur. Ce Monarque crut que la perfidie lui réussiroit mieux que la force vis-à-vis les révoltés. Il entra
avec

avec eux en négociation , écouta tranquillement leurs plaintes , promit de remédier au mal , & de rétablir dans leurs biens & dans leurs privilèges les rebelles. Comptant sur la parole qu'on venoit de leur donner, ils eurent l'imprudence de congédier leurs troupes , & aussi-tôt l'Empereur pénétre dans la Sicile avec une partie de son armée , & laisse l'autre pour garder la Province de Naples. On arrête la plûpart des Conjures qui furent exécutés à mort. Ce terrible châtimement intimida les Siciliens ; il s'en trouva cependant encore plusieurs qui aimèrent mieux s'exposer à périr par la main des bourreaux , que de vivre sous la domination d'un Prince aussi perfide que cruel.

Constance se déclara elle-même contre l'Empereur son époux. Cette Princesse ne pouvoit voir sans douleur qu'on portoit la désolation dans un pays où elle avoit pris naissance. D'ailleurs l'Impératrice , qui n'étoit plus * en âge de plaire , paroissoit fort sensible au refroidissement de son

* Je ne sçai quel âge avoit alors l'Impératrice : ce qu'il y a de certain , c'est que

mari. Les femmes ne pardonnent pas ces sortes d'affronts ; aussi Constance pour se venger appuya secrètement la révolte par le moyen de Jourdan Comte Sicilien. L'Impératrice lui promit même de le mettre sur le Trône , s'il pouvoit la délivrer d'un époux qu'elle ne pouvoit souffrir. L'envie d'obliger la Princesse , ou plutôt l'espérance de porter une Couronne , déterminèrent le Comte Jourdan à tout entreprendre. Les mécontents le reconnurent pour leur chef , & il se mit

deux ans avant le tems dont nous parlons , cette Princesse étant devenue grosse , personne ne le vouloit croire , & le peuple s'imagina qu'on cherchoit à supposer un enfant pour retenir dans la famille la succession des Etats d'Italie. Afin de dissiper ces soupçons , l'Empereur voulut que son épouse accouchât dans le Royaume de Sicile ; & pour que personne ne pût douter de la naissance de l'enfant , Henri VI fit dresser une grande Tente au milieu de la Place publique de Palerme , & il invita les Dames & les Seigneurs les plus considérables du Royaume pour assister aux couches de l'Impératrice. Cette Princesse qui paroissoit trop âgée pour devenir mere , accoucha le 21 de Décembre 1194. d'un fils qui fut nommé Frédéric , & qui dans la suite occupa le Trône Impérial.

en état de résister à son Maître. On ne pouvoit pas aisément forcer l'Isle de Lipari qui ser voit d'azile au rebelle Sicilien , de sorte que Henri se trouvoit dans un cruel embarras ; mais un des Conjurés offrit à l'Empereur de lui livrer l'Isle & celui qui la défendoit , ce qui fut exécuté. Les complices de la révolte périrent au milieu des tourmens ; mais leur supplice n'égalait point celui qu'on fit souffrir au Comte Jourdan. On l'attacha nud sur une chaise de fer rouge , & on lui mit sur la tête une couronne de cuivre brûlant où l'on avoit fait quatre trous. Pendant qu'on la lui clouoit sur la tête , l'Empereur qui assistoit à cette affreuse exécution , dit à l'infortuné Jourdan : *Tu as maintenant la couronne que tu as si fort désirée , tu peux en jouir sans que personne te l'envie.* Le misérable Comte fut à l'heure même saisi d'horribles convulsions , & il expira sur le champ.

Le malheureux succès de cette conjuration ne découragea point l'Impératrice. Constance s'adressa à Rainaud & à Landulphe Comtes d'Aquin , qui embrassèrent avec ardeur le parti de la Princesse. Après qu'ils eurent pris

des mesures pour l'exécution de leur projet, Landulphe se rendit à Sora dans la terre de Labour afin d'exciter les peuples à la révolte. La conjoncture étoit alors favorable. On tenoit tous les ans pendant les Fêtes de Pâques une Assemblée, où se trouvoient tous les habitans des villes & des villages voisins. Le Comte Napolitain profita des circonstances. Il parut au milieu de ses compatriotes avec cette décoration extérieure qui en impose à la multitude. Une fierté noble tempérée par la douleur lui attiroit tout à la fois le respect & la compassion des assistans.

„ Si je ne suis point accompagné, dit-il, des principaux Seigneurs du pays, c'est qu'ils ont été tous massacrés par les ordres du Prince qui nous opprime. Ceux qui ont évité la mort se voyent privés de leurs biens, ou gémissent dans l'obscurité des prisons. Le Tyran, pour assurer son injuste domination, a résolu d'exterminer indifféremment toutes les personnes qui veulent défendre leur liberté. Vous sçavez just qu'où va la haine qu'il nous porte ; Que n'avons-nous donc pas à craindre d'un Prince aussi perfide que

„ cruel ? Sous prétexte de mettre sa
„ vie en sûreté il fait venir des trou-
„ pes Allemandes pour désarmer les
„ Etats de Naples & de Sicile. Des
„ soldats étrangers vont devenir les
„ arbitres de notre sort, si nous ne
„ prenons la généreuse résolution de
„ défendre notre liberté. Je ne vous
„ rappelle point ici ce qu'ont fait nos
„ Ancêtres pour la conservation d'un
„ bien si cher. Suivons leur exemple,
„ & arrachons-nous à la Tyrannie.
„ Je vous offre aujourd'hui mes ser-
„ vices, & je ne demande pas mieux
„ que de me sacrifier pour vos inté-
„ rêts. Les Siciliens sont disposés à
„ secouer le joug, & au premier signal
„ ils prendront les armes contre l'Em-
„ pereur. Ce Prince n'a presque point
„ de troupes, & quand il en auroit de
„ plus nombreuses que les nôtres, nous
„ serions toujours assez forts, ayant
„ nos compatriotes à venger & notre
„ vie à défendre. D'ailleurs ne seroit-
„ il pas plus glorieux & pour vous &
„ pour moi de périr l'épée à la main,
„ que de présenter nos têtes au glaive
„ des boureaux ?

On répondit à ce discours par des
cris & des menaces contre l'Empereur.

Aussitôt les Siciliens prennent les armes & prient Landulphe d'être leur Général. Il les conduit à Capoue, où il ne trouve aucune résistance. Toute la Province se souleve en sa faveur. Son armée, qui d'abord n'étoit pas considérable, s'augmente tous les jours de plus en plus. Landulphe abolit les impôts & employe les tributs ordinaires à la subsistance de ses troupes. Les Siciliens levent aussi l'étendard de la rébellion & marchent vers l'endroit où résidoit l'Empereur. Ce Prince qui ne s'attendoit pas à cette révolution générale, & qui ne pouvoit en arrêter les suites, s'enferme dans un château très-fort, qui est aussi-tôt assiégé par les mécontents. Henri se vit contraint de demander la paix; mais l'Impératrice, qui soutenoit ouvertement les rebelles, lui fit dire, qu'elle ne pouvoit négocier avec lui sans la participation des Seigneurs de Naples & de Sicile. Ils se rendirent au lieu marqué pour la Conférence, & on leur accorda tout ce qu'ils demandèrent. Henri se réserva intérieurement le droit de se venger. L'Impératrice qui s'en doutoit, & qui craignoit d'être la première victime, abregea, à ce

qu'on prétend, les jours de son époux par le poison. Ainsi mourut un Prince, qui ternit l'éclat de plusieurs belles qualités par ses inclinations vindicatives & sanguinaires. Constance ne survêcut pas long-tems à l'époux qu'elle avoit précipité dans le tombeau. Ce fut en la personne de cette Princesse que finit la race des Princes Normans, qui occuperent pendant près de soixante-dix ans le Trône de Sicile, dont leur bravoure les avoit mis en possession.



CONJURATION
DES SUISSES,
CONTRE LA MAISON
D'AUTRICHE.

1308 **L'**AMOUR de la liberté est naturel à tous les hommes , & il est des Peuples qui préféreroient la mort à l'esclavage. Nous allons en voir un exemple dans cette République guerrière , qui ne doit son origine qu'à la crainte de porter des fers. Un pareil motif a souvent occasionné de terribles revolutions.

Semblable à Lacédémone , la Suisse n'enfante que des soldats , & des soldats zélés pour la patrie. Leur vie frugale & laborieuse les met en état de supporter les fatigues de la guerre ; & comme ils sont tous destinés , ou à défendre leur propre pays , ou à donner ailleurs des preuves de leur courage , on les forme de bonne heure à la discipline militaire , & à tous les exercices de la profession qu'ils doi-

vent embrasser. Que d'autres Peuples l'emportent sur les Suisses par les productions de l'esprit, par le goût pour les beaux arts, par tous les raffinemens du luxe & de la mollesse, la Nation Helvetique n'aspire point à cette sorte de superiorité, & se contente de former une des plus formidables Republiques de l'Europe. Il faut voir par quels événemens elle est parvenue à ce haut degré de puissance.

La Suisse est couverte de bois, de torrens, & de montagnes. Ce Pays fut autrefois sous la domination des Romains, & fit ensuite partie du Royaume de Bourgogne. Cette dernière Monarchie passa au pouvoir des Empereurs d'Occident, qui la conserverent pendant près de deux siècles; mais elle fut enfin divisée en plusieurs petites Souverainetés, de sorte que les Suisses ne se trouverent plus réunis sous un même Chef. Quelques-unes de leurs Villes resterent dépendantes de l'Empire, avec le titre de Villes Impériales. Le reste du pays fut sujet de plusieurs Comtes, Barons & Nobles, ou sous la puissance des Chapitres & des Abbayes. Les Seigneurs les plus puissans de cette contrée étoient les Com-

tes de Habsbourg. Ils avoient profité de certaines circonstances favorables pour augmenter leur pouvoir , mais ils n'eurent jamais une autorité absolue , & on les regardoit comme les Protecteurs , & non pas comme les Souverains de la Nation.

Vers le milieu du treizième siècle les Villes de Zurich, d'Uri & de Schweitz s'unirent entre elles pour s'opposer aux entreprises de quelques Seigneurs qui se conduisoient en vrais Tyrans. Cette confédération ne fut pas une barrière suffisante contre la puissance de la Noblesse , & il fallut avoir recours à un autre expédient. Rodolphe , Comte de Habsbourg , s'étoit fait adorer des peuples par sa haine pour la tyrannie , & son zèle pour la liberté. Les Suisses crurent qu'un homme de ce caractère pouvoit seul les délivrer de l'oppression ; ils s'adressèrent donc à lui , & le conjurèrent d'être leur Libérateur. Le Comte remplit d'abord leur attente ; mais ses affaires ne lui permirent pas de se livrer long-tems à la défense de cette nation opprimée. Comme je n'ai pas dessein d'écrire l'Histoire générale des Suisses , je passe tout d'un coup au

tems où ils prirent les armes pour se garantir du joug que voulurent leur imposer les descendans de ce même Rodolphe, qui avoit été leur appui. C'est ce qui a donné lieu à l'établissement d'une Republique aussi recommandable par la sagesse de ses loix, que par le courage de ses habitans.

Sous l'Empire d'Albert I, fils & Successeur de Rodolphe de Habsbourg, Zurich, Bâle & Schaffausen étoient au nombre des Villes Impériales. Ces sortes de Villes sont des espèces de petites Republiques dont l'Empereur est le Chef sans en être le Souverain. Elles ont droit d'exercer dans leur territoire la même autorité qu'ont les Princes de l'Empire dans toute l'étendue de leurs Etats. Comme Albert avoit beaucoup d'enfans, il eut envie d'ériger en Principauté pour un de ses fils, non-seulement les Villes dont nous venons de parler, mais encore le reste de la Suisse. L'exécution de ce projet n'étoit pas facile. On employa d'abord la douceur, & on tâcha par toutes sortes de caresses d'engager les trois Cantons d'Ury, de Schweitz & d'Underwalden,

qui étoient les plus jaloux de leur liberté à passer sous le Gouvernement de la Maison d'Autriche. Ce moyen n'ayant pas réussi , on résolut d'en venir à la force ouverte. Albert envoya des Gouverneurs qui eurent ordre de tout entreprendre pour assujettir la Nation Helvetique. Les Ministres de la Cour Impériale exécuterent leur commission avec une hauteur & une dureté qui n'avança pas le affaires de leur Maître. On commença par supprimer tous les Privilèges dont les Suisses avoient jouï jusqu'alors , & on eut recours ensuite aux exactions , aux injustices , aux violences & aux cruautés, pour forcer ces peuples à devenir esclaves. Une pareille conduite ne servit qu'à leur faire mieux connoître le prix de la liberté , & dès lors ils songerent à s'affranchir pour toujours de la tyrannie Autrichienne.

Les Cantons d'Underwald , d'Ury , de Switz , nourrissoient chacun dans leur sein un Vengeur de la Patrie. *Arnauld Melchtat* , *Walterfurst* , & *Werner de Stauffach* , furent les généreux Citoyens qui résolurent de travailler à la délivrance de leur Nation. Les

trois hommes qui formerent une si belle entreprise ne manquoient d'aucune des qualités propres à la faire réussir. Valeur, fermeté, prudence, amour du bien public, toutes ces vertus se trouvoient réunies dans ces premiers Chefs de la Conspiration. Ils s'associerent bientôt un assez grand nombre de leurs Compatriotes, qui dans leurs Assemblées secrètes, s'engagerent par serment à se sacrifier, s'il le falloit, pour les intérêts de leur pays.

Sur ces entrefaites un des Gouverneurs Autrichiens appelé Grissler eut recours à un expédient fort bisarre pour connoître les mal-intentionnés. Il fit dresser sur le Marché d'Altorff, Capitale du Canton d'Uri, une perche, sur le bout de laquelle on mit un chapeau. Le Gouverneur ordonna ensuite que tous ceux qui passeroient devant cette perche, la salueroient comme si c'eût été l'Empereur lui-même. N'est-ce pas avilir l'humanité que de lui imposer de pareilles loix ? Plusieurs personnes par la crainte du châtiment se soumirent à un ordre si ridicule. Mais Guillaume Tell passa plusieurs fois devant la perche sans faire

les salutations prescrites. Il fut bientôt cité devant le Gouverneur , qui lui demanda la raison de sa désobéissance. La réponse de l'habitant d'Uri n'égalait point , selon moi , la hardiesse de sa démarche : car il s'excusa en disant qu'il n'avoit aucune connoissance de ce qui avoit été ordonné par Grisler. Celui-ci ne se contenta pas d'une semblable justification , & le Suisse fut condamné à abattre avec une flèche une pomme sur la tête de son fils.

Ce malheureux pere déclara qu'il aimoit mieux souffrir la mort que d'accepter le parti qu'on lui proposoit. Mais on lui dit que s'il n'obéissoit promptement , on alloit le pendre avec ce fils pour lequel il vouloit se sacrifier.

Tell voyant que le Gouverneur étoit inflexible , tire une flèche , bande son arc , dirige son coup , & a le bonheur d'abattre la pomme sans blesser son fils. La joie du pere fut égale au dépit du Gouverneur. Ce dernier ayant apperçu à la ceinture du Suisse une seconde flèche , fut curieux de sçavoir à quel usage on la destinoit. Pour être instruit de la vérité , Grisler promit à

Tell de lui pardonner en cas qu'il eût quelque mauvais dessein , & qu'il en fit l'aveu. *Si j'avois eu le malheur* , répondit le Suisse , *de tuer mon fils avec l'une de ses flèches , je me serois servi de l'autre pour vous percer le sein.* Le vindicatif Gouverneur n'osant pas mettre à mort un homme auquel il avoit promis sa grace , il le condamna à une prison perpétuelle. Le malheureux Tell fut lié sur le champ , & mis dans un bateau pour être conduit dans le lieu où il devoit passer le reste de ses jours. Grisler s'embarqua avec lui afin de donner ses ordres pour l'exécution de la Sentence. Lorsqu'on eut fait la moitié du voyage sur le Lac de Lucerne , il s'éleva tout-à-coup une furieuse tempête qui mettoit à chaque instant le bateau en danger de faire naufrage. Tell avoit la réputation d'être un des meilleurs Batteliers du Canton. On se vit contraint d'avoir recours à lui , & aussi-tôt qu'on lui eut ôté ses liens , il songea d'abord à se mettre à couvert du péril , & chercha ensuite à se procurer la liberté. Il approcha des bords du Lac , sauta sur un rocher , repoussa le bateau ; & prit la route des Montagnes. Grisler échappa au nau-

frage ; ayant mis pied à terre , & passant par un chemin creux , Tell qui l'observoit , le perça d'un coup de flèche , & se sauva ensuite. Il se rendit auprès de Stauffacher un des principaux Chefs de la Conjuration.

Les autres Ministres Autrichiens ne se comportoient pas avec plus d'humanité que Grissler , de sorte que tous les Suisses étoient dans la consternation. Ces peuples ne sçavoient pas encore qu'une partie de leurs Compatriotes avoit formé le généreux dessein de briser leurs fers. Le jour où l'on devoit commencer l'exécution de cette importante entreprise fut fixé au 1 de Janvier de l'an 1308 ; jour à jamais mémorable pour les Suisses , puisque c'est là l'époque de cette liberté dont ils jouissent actuellement. Ceux qui leur procurerent ce précieux avantage prirent si bien leurs mesures , & gardèrent le secret avec tant de soin , que les Gouverneurs Autrichiens n'eurent avis de la Conspiration que dans le moment où elle vint à éclater. Il arriva enfin cet heureux jour qui devoit délivrer les Suisses du joug de leurs Tyrans.

Le premier de Janvier chaque Can-

ton avoit cōûrume d'envoyer des D^éputés au Gouverneur pour lui porter des présens. Cela servit au dessein des Conjurés. Ils firent partir cinquante hommes qui devoient s'emparer de la Citadelle de Sarnen , & se saisir de la personne du Gouverneur. Comme on ne se doutoit de rien , on les laissa entrer dans la forteresse , & ils vinrent à bout d'exécuter heureusement leur projet. Ils se rendirent Maîtres aussi des Citadelles d'Altorf & de Lowertz , & toutes ces Places furent démolies. Voilà de quelle maniere les Cantons d'Uri , de Schwitz , & d'Underwalden , commencerent à secouer le joug de la domination Autrichienne. L'Empereur Albert I. ayant appris cette révolte , se disposa à en tirer vengeance ; mais avant d'avoir rien entrepris , il fut assassiné par le Duc de Suabe son neveu.

Le Successeur d'Albert fut Henri de Luxembourg , qui ne chercha point à inquiéter les Suisses , & les laissa en possession de tous leurs privilèges. Après la mort de ce Prince les Electeurs ne se trouverent pas d'accord sur le choix d'un nouvel Empereur , de sorte que les uns donnerent leurs

voix à Louis de Baviere , & les autres à Frédéric , fils d'Albert I. Les trois Cantons confédérés qui haïssoient mortellement la Maison d'Autriche , se déclarerent en faveur du Bavarois. Leopold connoissant la mauvaise disposition des Suisses à l'égard de son frere Frederic , assembla une armée de vingt mille hommes pour empêcher ces Peuples de rien entreprendre contre les intérêts de sa Maison. Il eut bien-tôt un prétexte pour leur faire la guerre. L'Abbaye d'Einsidlen possédoit de vastes Domaines proche le territoire de Schweitz : il s'éleva au sujet des limites des disputes fort vives entre les habitans du Canton & les Religieux du Monastere. Ceux-ci prirent les armes pour soutenir leurs droits ou leurs prétentions. Comme ce moyen ne leur réussit pas , ils eurent recours à l'excommunication , & prirent Leopold d'être l'exécuteur de leur vengeance. Le Prince Autrichien accepta avec plaisir une commission semblable , & fit aussi-tôt avancer ses troupes contre les trois Cantons. Les Suisses n'opposerent que seize cens hommes à une armée nombreuse ; mais jusqu'où ne porte-t-on pas le courage

quand on combat pour la liberté? Les Autrichiens devoient nécessairement passer par une vallée très-étroite : à peine s'y furent-ils engagés, que leurs ennemis qui étoient sur les Montagnes de Morgarten, commencèrent à faire rouler une grande quantité de pierres qui tuèrent beaucoup de soldats, & mirent en désordre les troupes de Leopold. Deux autres Corps de l'Armée de ce Prince, qui voulurent attaquer les Pays d'Uri & d'Underwalden, furent presque tous taillés en pièces. Après cette éclatante victoire les trois Cantons qui ne s'étoient associés que pour dix ans, firent une alliance perpétuelle, dans laquelle les autres Cantons sont entrés successivement.

L'an 1332 la Ville de Lucerne fut admise dans la confédération. Cette Ville avoit été assez long-tems sous la dépendance des Abbés de Murbach, mais ceux-ci en cederent la Souveraineté à l'Empereur Albert dans le tems que ce Prince songeoit à assujettir toute la nation Helvetique. Albert promit aux habitans de Lucerne qu'il les laisseroit en possession de tous les Privilèges dont ils avoient joui sous leurs anciens Maîtres ; mais ces Peuples n'e-

rent pas lieu de s'applaudir d'avoir changé de Souverain; car on les obligea à faire la guerre aux Cantons voisins, que les Princes de la Maison d'Autriche vouloient aussi soumettre; ennuyés de combattre contre leurs Compatriotes, les habitans de Lucerne demandèrent la paix, & l'obtinrent, sans cependant donner atteinte dans leur Traité aux droits des Princes Autrichiens. Ceux-ci, malgré les ménagemens qu'on avoit eu pour eux, furent irrités d'une démarche qu'on avoit faite sans leur participation, & qui étoit directement contraire à leurs intérêts. Quelques-uns mêmes des principaux Citoyens de Lucerne qui trouvoient leur avantage à vivre sous la domination Autrichienne, & qui craignoient que leur Ville ne secouât entièrement le joug, complotèrent entre eux d'ouvrir pendant la nuit les portes aux Autrichiens, afin que ceux-ci se missent en état de n'avoir plus rien à redouter de la part des habitans. La conspiration fut découverte, & on prit aussi-tôt le parti d'entrer dans l'alliance des trois Cantons confédérés.

Les Autrichiens pour se venger des Lucernois mirent de fortes garnisons

dans toutes les Forteresses qui étoient proche de la Ville , de sorte que les habitans n'en pouvoient guere sortir sans s'exposer à tomber entre les mains de leurs ennemis. Tandis que Lucerne étoit assiégée de la sorte , il se formoit dans l'enceinte de ses murailles une conspiration dangereuse qui auroit fait couler bien du sang si elle étoit venue à reussir. On avoit résolu d'égorger les Citoyens qui montroient le plus de zele pour la liberté. La nuit même où l'on devoit exécuter une si horrible entreprise, un jeune homme entendit sans être apperçu les arrangemens que prenoient ensemble les Conjurés. Celui qui venoit de faire une si importante découverte trouva quelques personnes qu'il instruisit de ce qui se passoit. On avertit le premier Magistrat qui donna ordre aux habitans de se mettre sous les armes. On mit des Gardes aux portes de la Ville , & on prit toutes les mesures capables d'empêcher l'effet de la Conjuraton. Ceux qui avoient eu part à ce noir complot , voyant qu'ils étoient découverts , voulurent prendre la fuite , mais ils furent arrêtés & mis en prison. On délibéra le lendemain sur la maniere dont on

382 *Conjuration des Suisses*

devoit les punir ; mais comme ils étoient en grand nombre , & que la plûpart appartenoient aux meilleures familles du pays , on se contenta de les condamner à une amende , & de les faire jurer qu'ils ne formeroient plus dans la suite de pareilles entreprises ; punition bien légère pour des hommes qui avoient eu dessein de répandre le sang de leurs Compatriotes !

Après Lucerne, Zurich entra dans la confédération. Cette dernière Ville avoit été dans les intérêts de Frederic , tandisque ce Prince disputoit la Couronne Impériale à Louis de Baviere. Mais les Zurichois ne tarderent pas à se broüiller avec les Princes Autrichiens.

L'an 1332 on établit à Zurich une autre forme de Gouvernement , parce que les Magistrats qui avoient l'autorité en main , en faisoient un assez mauvais usage. Ce changement occasionna bien des guerres , & donna lieu à l'alliance que Zurich contracta avec les autres Cantons qui s'étoient déjà mis en liberté. Les Magistrats qui venoient d'être dépouillés de leurs emplois , & condamnés la plûpart à l'exil ,

se retirèrent auprès du Comte d'Hasbourg, qui leur promit de travailler à leur rétablissement. En effet ce Prince leva des troupes pour attaquer les Zurichois ; mais il perdit la vie en cette expédition. Le fils qui voulut quelque temps après venger la mort de son pere, se-mit à la tête de quelques mécontents, & devint le Chef d'une conspiration qui se forma contre le Canton de Zurich.

Le jeune Comte trouva le moyen de faire entrer dans la Ville plusieurs des Conjurés, & ne tarda pas à s'y rendre lui-même. Mais ayant été découvert, on se saisit de sa personne, on le mit aux fers, & après qu'on eut ravagé ses terres, on s'empara de son Château de Raperschweil. Les Ducs d'Autriche prirent parti pour le Comte d'Hasbourg, & voulurent contraindre les Zurichois à relacher leur prisonnier, mais toutes leurs menaces furent inutiles. Albert, surnommé le Sage, assembla promptement une armée de seize mille hommes, & s'approcha de Zurich. Il se disposoit déjà à faire le siège de cette Ville ; lorsque quelques Seigneurs s'entremirent pour empêcher une guerre qui, à en juger par l'ani-

mosité des deux partis , devoit être des plus sanglantes. On nomma des Arbitres pour regler les conditions de la paix. Agnès , sœur du Duc Albert , ne pût réussir à calmer entierement les esprits , malgré les peines que se donna cette Princesse , qui par sa reputation de sainteté s'attira la confiance des ennemis même de sa Maison : de sorte que la guerre recommença bientôt avec plus de fureur que jamais. Albert mit de nouvelles troupes sur pied , & s'avança une seconde fois près de Zurich pour en faire le siège ; mais les habitans de cette ville intimidés par les menaces du Marquis de Brandebourg & du Comte de Wirtemberg , se déterminerent enfin à rendre la liberté au Comte d'Habsbourg. Ils promirent aussi de restituer au Duc Albert les Places qu'ils avoient enlevées à la Maison d'Autriche. Cette paix ne fut pas de longue durée , & il fallut bientôt reprendre les armes contre les Zurichois & contre leurs Alliés. L'Empereur Charles IV , à qui on fit entendre qu'il étoit de la dernière importance de dompter des Rébelles qui ne vouloient plus reconnoître leurs légitimes Souverains , promit de faire
tous

tous ses efforts pour obliger ces Peuples à rentrer dans le devoir. Charles tint parole, & se mit bien tôt en marche avec ses troupes, qu'il joignit à celles de Suabe & d'Autriche. Les Zurichois ne se laisserent point effrayer à la vûe d'une armée nombreuse, & le péril dont ils sembloient menacés ne fit qu'accroître leur audace; car au lieu de se renfermer dans leur Ville pour y attendre l'ennemi, ils firent camper leurs troupes hors de Zurich, & attendirent de pied ferme ceux qui viendroient les attaquer. Tout annonçoit un combat sanglant entre les deux partis, mais une dispute sur le pas fut cause qu'on ne livra point bataille. L'Evêque de Constance qui commandoit les troupes de Suabe vouloit être avec ses soldats au premier rang de l'Armée; le Duc d'Autriche ne vouloit point lui ceder cette espece d'honneur, & Charles prétendoit que les Bohémiens devoient commencer l'action. Chacun soutint ses droits avec beaucoup de chaleur. Pendant tous ces débats l'Armée des Suisses augmentoit toujours, & l'ardeur de leurs ennemis se rallentissoit beaucoup. L'Empereur n'ayant pû accommoder ce différend;

jugea à propos de se retirer. Mais auparavant il ravagea le territoire de Zurich pendant sept semaines. Le Duc Albert bloqua la Ville en mettant de fortes garnisons dans tous les Châteaux voisins. Tout cela ne fut point capable d'abbattre la fierté des Zurichois, ni de les détacher de l'alliance qu'ils contractèrent avec Uri, Schweitz, Undervalden & Lucerne. Quoique le Canton de Zurich ne fût que le cinquième dans l'alliance, cependant en considération de sa qualité de Ville Impériale, on lui donna le premier rang, qu'il a toujours conservé depuis. Voilà comment la Nation Helvétique s'affranchissoit insensiblement de la dépendance des Empereurs & de la Maison d'Autriche.

Le Duc Albert, fils de l'Empereur Rodolphe, cherchant à établir une domination injuste sur le Canton de Glaris, les principaux Citoyens aimèrent mieux abandonner le lieu de leur naissance, que de se soumettre au joug qu'on vouloit leur imposer. Ceux qui prirent ce parti n'eurent point à essuyer de mauvais traitemens de la part des Gouverneurs Autrichiens, qui donnerent encore mille preuves de leur du-

reté & de leur insolence. Les autres habitans de Glaris pleuroient tous les jours la perte de leur liberté, & ne sçavoient quel parti prendre pour se soustraire à la tyrannie. Ils se virent enfin délivrés d'une situation si cruelle par le secours des Cantons confédérés, qui se rendirent Maîtres de Glaris & de tout son territoire. Les Gouverneurs Autrichiens furent chassés, & le Pays où ils venoient d'exercer leurs fureurs entra avec plaisir dans l'alliance, qui par cette acquisition devint encore plus formidable.

Les Princes de la Maison d'Autriche furent long-tems Seigneurs du Canton de Zug. Ils y entretenoient de fortes garnisons qui incommodoient beaucoup les habitans de Switz & de Zurich; c'est ce qui déterminâ les Cantons alliés à déclarer la guerre aux habitans de Zug, qui avoient résolu de demeurer fidèles aux Autrichiens.

On assiégea la Capitale du Pays; & comme la Place fut attaquée vivement, ceux qui la défendoient virent bien qu'ils seroient contraints de se rendre. Ils obtinrent cependant la permission d'envoyer des Députés au Duc Albert pour l'instruire de la situation où ils se

trouvoient, & s'engagèrent en même-
tems à livrer leur Ville si on refusoit
de leur accorder du secours. Les Dé-
putés se rendent auprès du Prince
Autrichien, & lui exposent le sujet de
leur voyage. Albert, au lieu de les
écouter, causoit pendant ce tems-là
avec un de ses Officiers de chasse, &
lui demandoit si on avoit eu soin de
donner à manger à ses Eperviers.
» Quoi, Seigneur, lui dit le Chef de
» la Députation, vous vous intéressez
» davantage à vos oiseaux, qu'à des
» hommes que vous devriez secourir,
» & qui sont sur le point de se rendre
» à vos ennemis ? Rendez-vous, si
» vous le voulez, répondit le Duc ;
» mais sçachez que je trouverai le
» moyen de vous reduire, aussi-bien
» que tous ceux qui se sont révoltés
» contre ma Maison. » Les Députés
étant venus rapporter cette réponse à
leurs compatriotes, il fut décidé qu'on
feroit alliance avec les autres Cantons,
malgré les menaces du Prince Autri-
chien, qui ne put jamais exécuter ses
projets de vengeance.

Ce fut en 1353 que Berne entra
dans la confédération des Suisses. Cette
Ville, après la mort de son Fonda-

teur, fut déclarée Impériale, & obtint des privilèges & des immunités considérables, en récompense des services qu'elle rendit à l'Empereur Frederic II. Pendant l'anarchie de l'Empire quelques Seigneurs puissans voulurent assujettir les Bernois. Ces Peuples qui craignoient de succomber sous les efforts de l'ambitieuse Noblesse, se jetterent entre les bras de Pierre, Comte de Savoie, dont ils n'eurent aucun lieu d'être mécontents : mais la dépendance, quelque douce qu'elle puisse être, déplaît toujours à des hommes qui ont goûté les avantages de la liberté. Edouard, un des Successeurs du Comte Pierre, se voyant attaqué par le Dauphin du Viennois, promit aux habitans de Berne de les rétablir dans leur ancienne situation s'ils vouloient lui accorder un prompt secours. Les Bernois animés par l'espérance de recouvrer un bien qu'ils n'avoient sacrifié qu'à regret, firent les derniers efforts en faveur d'Edouard, qu'ils mirent en état de vaincre son ennemi. Le Comte fut exact à remplir ses engagemens, & il rendit la liberté à ceux qui lui avoient procuré la victoire. Avant que les Bernois entraissent

dans la confédération, ils eurent plusieurs guerres sanglantes à soutenir ; mais enfin ces Peuples, après une vicissitude de pertes & de succès, furent admis dans l'alliance du Corps Helvétique, qui se trouva pour lors composé de huit Cantons. La Suisse resta dans cet état l'espace de cent vingt-cinq ans, & au bout de ce tems-là cette République vit encore augmenter sa puissance de la manière que nous allons le dire ; mais il faut rapporter auparavant quelques articles principaux de la confédération.

I. Si on a fait quelque injure ou quelque tort à un des Cantons, & qu'il sollicite les autres à prendre sa défense, il faut que le Canton qui s'imagine avoir sujet de se plaindre, expose ses griefs devant le Sénat * de la Nation, afin qu'on puisse décider s'il est juste & convenable que tout le Corps Helvétique se détermine à déclarer la guerre.

II. Lorsqu'un Canton a porté ses plaintes juridiquement, & qu'on en a reconnu la justice, on est obligé alors

* Nous verrons plus bas comment est composé ce Sénat.

Contre la Maison d'Autriche. 391
de lui accorder un prompt secours ,
mais on doit tenter d'abord les voies
d'accommodement , & n'en venir aux
dernieres extrémités que quand cela
est absolument nécessaire.

III. Si un Canton est attaqué tout
d'un coup sans qu'il ait pû en donner
avis aux Cantons confédérés , alors
ceux-ci sont obligés de le secourir
comme si on avoit imploré leur assi-
stance.

IV. Les Cantons qui viennent au
secours d'un autre , doivent eux-mê-
mes entretenir & payer les troupes
dont ils se servent ; mais si la guerre
dure long-tems , & qu'on soit contrain-
t d'assiéger quelque Place ou quelque
Ville , alors le Canton en faveur de
qui on tente ces entreprises doit lui
seul subvenir à la dépense qu'on est
obligé de faire en de pareilles occa-
sions.

V. S'il survient un différend entre
deux Cantons , & qu'il y en ait un qui
ne veuille pas s'en rapporter à la déci-
sion du Sénat , les autres Cantons doi-
vent se déclarer pour celui qui a sou-
mis sa cause au jugement de la Na-
tion.

VI. Lorsque l'habitant d'un Canton

est condamné & proscrit , les autres Cantons ne peuvent lui donner un asile , & si on découvre que quelqu'un ait violé cette Loi , il est condamné à l'exil ou à quelqu'autre peine afflictive. J'ai rapporté ici certains articles principaux de la Confédération , afin qu'on ait quelque idée du Gouvernement Helvétique. Il est tems de voir comment les cinq derniers Cantons se sont joints aux huit autres , & ont mis la République dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Fribourg étoit depuis près de deux cens ans sous la domination Autrichienne ; le Duc Albert s'aperçut bien qu'il ne pourroit pas désormais garder long-temps une Ville qui paroïssoit très-disposée à entrer dans l'alliance des autres Cantons. Ce Prince voulut reparer en quelque sorte la perte qu'il étoit sur le point de faire , en emportant une partie du bien des habitans de Fribourg. Il envoya chez eux un des Officiers de sa Cour qui répandit le bruit que son Maître alloit bientôt le suivre. On exhorta le peuple à faire au Duc une réception magnifique. Comme il étoit question surtout de bien regaler le Prince , son

Émissaire emprunta de différens Particuliers tout ce qu'ils avoient de vaisselle d'or & d'argent. Tout cela fut transporté secrètement hors de la Ville. Le jour où le Duc devoit arriver le Seigneur Autrichien monte à cheval avec quelques-uns des principaux habitans pour aller au-devant du Prince. Après quelques heures de chemin on rencontra des Cavaliers qu'on prit pour l'escorte qui accompagnoit Albert. On ne fut pas long-tems dans l'erreur ; car l'Officier du Duc ayant joint cette troupe de Cavalerie , & se voyant en sûreté , declara alors aux habitans de Fribourg qu'il emportoit leur vaisselle , puisque c'étoit le seul bien que son Maître pourroit tirer désormais d'une Ville qui ne paroissoit pas avoir envie de demeurer fidèle à la Maison d'Autriche. Ceux qu'on venoit de duper si indignement , vinrent aussi-tôt apprendre à leurs Compatriotes le tour qu'on leur avoit joué. Fribourg eut recours à la vengeance que le Duc Albert avoit prévu. Cette Ville fit d'a-

1481

Solcure , qui est une des plus an-

ciennes Villes de la Suisse, & où les Ambassadeurs de France font leur résidence ordinaire, fut admise dans la Confédération en même-temps que la Ville de Fribourg. Les habitans de Soleure furent toujours étroitement unis avec les Bernois, auxquels ils rendirent de très-grands services dans toutes les guerres que ces derniers eurent à soutenir. Ces deux Cantons firent d'abord entre eux un traité d'alliance, & se secoururent mutuellement dans toutes les occasions où ils eurent besoin l'un de l'autre. Lorsque Louis de Baviere & Frédéric d'Autriche se disputèrent l'Empire, Soleure prit le parti du Bavarois, & fut pour cela excommuniée par le Pape, & assiégée par le Prince Autrichien. Cette Ville étant en guerre contre le Comte de Kybourg, essuya une terrible perte par la trahison d'un de ses habitans. Son alliance avec les autres Cantons la mit en état de n'avoir plus rien à craindre de ses ennemis.

Basle, avant de faire partie du Corps Helvetique, entretint toujours une parfaite union avec les Suisses. Cette Ville éprouva plus d'une fois combien il lui étoit avantageux d'avoir pour

amis des voisins que leur valeur rendoit formidables. Les Anglois, que Leopold d'Autriche avoit attirés dans son parti, voulurent assiéger Basle; dont les murailles avoient été depuis peu renversées par un tremblement de terre; les Suisses envoyèrent des secours qui empêcherent l'armée Angloise d'exécuter son entreprise.

Dans tous les Cantons qui s'étoient mis en liberté on avoit presque toujours vû la Noblesse attachée au parti des Autrichiens. On sçait que les faveurs de la Cour tombent plutôt sur des hommes d'un Sang illustre, que sur des Citoyens d'une naissance obscure. Outre cela l'idée d'un Gouvernement Républicain qui établit une espece d'égalité entre les Sujets d'un même Etat, faisoit frémir cette orgueilleuse Noblesse accoutumée depuis long-temps à jouir de certaines prérogatives qui flattent si fort la vanité humaine. Voilà le principe de cet attachement que les Nobles avoient pour la Maison d'Autriche. Basle en fournit un nouvel exemple; car elle se vit abandonnée d'un grand nombre de ses habitans, qui devinrent ses plus cruels ennemis lorsqu'ils s'apperçurent que leur Patrie

songeoit à se procurer la liberté. Basse indignée de la conduire d'une troupe de Citoyens ingrats , se mit en état de n'avoir plus rien à craindre de leur part en se joignant aux autres Cantons.

- 1501 Schaffhausen fut long-tems au nombre des Villes Impériales ; mais Frédéric d'Autriche étant parvenu à l'Empire , ce Prince fit tous ses efforts pour la réduire sous son obéissance. Il voulut obliger les habitans de cette Ville à lui prêter serment de fidélité ; ils y consentirent pourvû qu'on insérât dans la formule certaines clauses qui misserent à couvert leurs privilèges. L'Empereur ne vouloit point de toutes ces restrictions , & il fit entendre qu'il sçauroit bien se faire obéir. Les menaces furent inutiles. La Suisse étoit accoutumée depuis long-tems à braver le courroux des Princes Autrichiens. Cependant Schaffhausen qui ne se feroit pas capable de résister elle seule à un ennemi si puissant, résolut de s'unir avec les Cantons confédérés. Ceux-ci ne demanderent pas mieux que de recevoir dans leur alliance une Ville dont la situation avantageuse pouvoit être d'une grande utilité à la Republi-

que. Schaffhausen fut donc admise dans la Confédération l'an de N. S. 1501.

Appenzel , qui est le treizieme & le dernier des Cantons Suisses , eut des démêlés fort vifs avec les Abbés de St. Gal. Ces Moines qui étoient fort puissans firent plus d'une fois la guerre au Bourg d'Appenzel , & lui attirèrent une proscription de la part de l'Empereur , avec une excommunication du Pape. Un Pays environné de montagnes , & dont la conquête coûteroit beaucoup de peines sans procurer de grands avantages , n'est guere capable de renter l'ambition d'un Souverain. Voilà pourquoi les habitans d'Appenzel ne craignoient point le ressentiment du Chef de l'Empire. Ils ne redoutoient pas plus les foudres du Vatican ; car ils chasserent de leur Pays les Prêtres & les Moines qui , pour obéir au Décret du Souverain Pontife , refusoient d'administrer les Sacremens. Les Suisses qu'on avoit sollicité en vain de déclarer la guerre à cette Nation excommuniée , aimerent mieux travailler à lui procurer une paix avantageuse. Le Bourg d'Appenzel fut sensible aux services qu'on venoit de lui rendre , & témoigna plus d'une fois sa

●

398 *Conjuration des Suisses*

reconnoissance au Corps Helvetique, auquel il fut associé l'an 1513. Voilà comme ces différens Cantons se réunirent peu à peu, & formerent une République qui a bravé tous les efforts de la puissance Autrichienne. Il ne faut pas cependant croire que les Suisses demeurèrent tranquilles possesseurs de leur liberté. Avant qu'elle fût solidement établie, combien de sang ne fallut-il pas répandre ?

Sigismond d'Autriche qui vouloit obliger quelques-uns des Cantons à lui restituer certaines Seigneuries qu'il prétendoit lui appartenir, & ne se sentant pas assez fort pour faire valoir ses droits imaginaires ou légitimes, eut recours à Charles VII Roi de France, dont il devoit épouser la fille. Il pria ce Monarque de ne pas abandonner un Prince qui devoit avoir l'honneur d'être son gendre, & qui se voyoit indignement persécuté par ses propres Sujets. Charles étoit alors occupé à chasser les Anglois de son Royaume, mais après avoir conclu une trêve avec ses ennemis, il fit marcher contre les Suisses une armée nombreuse, & en détacha la meilleure partie, dont il donna

le commandement au Dauphin. * Celui-ci se rendit d'abord Maître de Montbéliard , & fit ensuite entrer ses troupes en Alsace. L'armée du Dauphin composée de François , de Lorrains & d'Anglois , étoit , à ce qu'on prétend , de soixante mille hommes. Quelques Historiens diminuent ce nombre de la moitié. *Les Armagnacs* **, c'est le nom qu'on donnoit aux troupes du Dauphin , vinrent camper entre Strasbourg & Basle. Le jeune Prince François ayant appris que les Suisses venoient à sa rencontre , détacha un de ses Officiers-Généraux pour les reconnoître & les combattre s'il s'en présentoit une occasion favorable. On ne tarda pas à les rencontrer , & à leur livrer bataille. Les Armagnacs , quoique supérieurs en nombre , n'eurent

* Qui fut depuis Louis XI.

** On donna en France le nom d'*Armagnacs* aux troupes qui pendant le regne de Charles VI maltraitèrent les Parisiens sous les ordres du Comte d'Armagnac. Voilà selon toutes les apparences ce qui fit donner le même nom aux soldats qui ravagèrent l'Alsace. Quelques Allemands ont cru que le terme d'*Armagnac* étoit composé de ces deux mots *Armen* & *Geckin* qui signifie de *pauvres insensés*. Cela n'est pas naturel.

pas l'avantage , & furent obligés de se battre en retraite vers le gros de l'armée qui avançoit. Les Suisses , emportés par leur courage , voulurent poursuivre l'ennemi ; mais cette imprudente démarche leur couta cher ; car ils se virent tout-à-coup accablés par les troupes Françoises , qui en firent un carnage horrible. Ceux qui se déroberent à la mort se rallierent près d'un Hôpital , où ils reçurent un renfort assez considérable. Ils se retrancherent de leur mieux , & se défendirent vaillamment contre les Armagnacs. Ceux-ci résolurent de forcer les barrières qu'on leur opposoit. On vit recommencer entre les deux partis un combat qui fut des plus sanglans. Les Suisses firent des prodiges de valeur. Quelques-uns de leurs soldats sans se donner le tems d'arracher les flèches dont on venoit de leur percer le corps, se jettoient au milieu de l'ennemi pour se venger de ceux qui les avoient blessés. D'autres s'opiniâtrèrent à combattre quoiqu'on leur eût coupé les mains, & qu'ils fussent par conséquent hors d'état de se défendre. La victoire fut long-temps incertaine par la résistance que firent les Suisses ; mais lorsqu'on

eut renversé le mur de l'Hôpital où ils s'étoient cantonnés , on fondit sur eux avec fureur ; & comme ils ne demandoient point de quartier , ils furent presque tous taillés en pièces. Quelques-uns se sauverent dans leur Pays , où ils trouverent la mort qu'ils venoient d'éviter : car leurs Compatriotes jugerent indignes de vivre des hommes qui n'avoient pas eu le courage de périr les armes à la main.

Après le combat , un Seigneur Autrichien appelé Burckard de Munch , prit plaisir à considérer les cadavres qui étoient étendus sur le champ de bataille. Comme il y avoit parmi les morts un grand nombre de Suisses , Munch eut la cruauté de dire qu'un parterre émaillé des plus belles fleurs lui présenteroit un spectacle beaucoup moins agréable. Ces paroles furent entendues par un Suisse qui respiroit encore , & que la rage sembla rappeler à la vie ; car il se relève aussitôt , prend une grosse pierre , & la lance contre l'Autrichien qui reçut une blessure dont il mourut au bout de quelques jours.

Les Suisses , que leur défaite avoit jetté dans la consternation , demande-

rent la paix au Vainqueur. Elle fut accordée à condition que le Concile de Basle & les habitans de cette Ville s'employeroient pour faire donner une satisfaction entiere à Sigismond , Duc d'Autriche. L'armée Françoisé ne tarda pas à se retirer , & laissa les Suisses parfaitement tranquiles. Ces Peuples ,
1454 quelques années après, firent un Traité d'Alliance avec Charles VII , par lequel le Corps Helvetique s'engageoit à ne point donner passage aux ennemis de la France par aucun des Cantons ; le Monarque François promettoit de son côté , tant pour lui que pour ses Successeurs, de ne fournir aucun secours aux ennemis de la République. Ce ne fut qu'après la guerre des Armagnacs que les derniers Cantons entrèrent dans l'alliance.

1456 Le Duc Sigismond s'accommoda aussi avec les Suisses ; mais ce Prince étant venu à mourir , ses Etats qui consistoient dans le Landgraviat d'Alsace, le Brisgaw , les Comtés de Ferrete & du Tirol passerent sous la domination de l'Empereur Maximilien. Celui-ci voulut renouveler le Traité que le Corps Helvétique avoit fait avec Sigismond ; mais les Suisses refuse-

rent d'y consentir , & s'affermirent de plus en plus dans la résolution de conserver leur liberté , que la Maison d'Autriche cherchoit à leur ravir. L'Empereur eut beau promettre les plus grands avantages , on n'eut aucun égard à ses propositions ; & dans une Assemblée qui se tint à Zurich , tous les Députés s'écrierent unanimement , *point d'alliance avec Maximilien.*

Pour mieux faire connoître qu'ils ne redoutoient point la puissance de l'Empereur , ils marcherent au secours des Grisons leurs Alliés , qui venoient d'être battus par les Autrichiens , & remporterent sur ces derniers une éclatante victoire. Maximilien indigné que des Peuples dont il ne parloit qu'avec un souverain mépris , refusassent de se soumettre à sa domination , résolut de faire un dernier effort pour les assujettir. Dans ce dessein il rassembla une armée nombreuse composée de Soldats fort mal disciplinés. Ce n'étoit pas de semblables troupes qu'il falloit opposer à des gens comme les Suisses. Aussi les Autrichiens furent-ils vaincus différentes fois. Dans la dernière bataille qu'ils perdirent près de Dormeck , le Comte de Furstenberg qui

commandoit leur armée , resta sur la place avec quatre mille Impériaux. Maximilien ayant appris une si facheuse nouvelle , n'eut pas envie de continuer la guerre contre *cette vile populace* ; car c'est ainsi qu'il appelloit les Suisses , & il chercha les moyens de faire la paix avec un peuple qui depuis long-tems portoit les plus rudes coups à la Maison d'Autriche. Le Traité se conclut à Basle le 22 de Septembre , l'an 1499. Il fut réglé que chaque puissance resteroit en possession des biens & des Fiefs dont elle jouissoit avant la guerre. Ce fut ainsi que l'Empereur Maximilien mit le dernier sceau à l'indépendance des Suisses.

Telles furent les guerres que la nation Helvétique eut à soutenir avant de pouvoir goûter tranquillement les douceurs du Gouvernement Républicain qu'elle avoit déjà établi , & dont je vais rapporter les Loix principales.

Les treize Cantons forment , comme je l'ai déjà dit , une République guerrière. Contens de leur Pays , qui est un des moins agréables de l'Europe , les Suisses ne cherchent point à étendre leurs limites par d'injustes conquêtes ; mais ils donnent tous leurs soins à la conservation d'une

liberté qu'ils n'ont acquise qu'au prix de leur sang. Comme ils n'ont rien de plus cher que leur patrie, chacun se met en état de la défendre, & la Suisse compte presqu'autant de soldats que de citoyens. Le courage seul ne suffit pas pour faire des guerriers. Ceux qui sont destinés à la profession des armes doivent être exercés de bonne heure dans la discipline militaire. Or c'est là, pour ainsi dire, le point fondamental du Gouvernement Helvetique. Chaque habitant des treize Cantons est obligé d'avoir chez soi des armes qui soient en bon état, & pour apprendre aux Suisses à s'en bien servir, il y a de tems en tems des récompenses proposées pour ceux qui tireront un coup de fusil avec plus de justesse, ou qui manieront mieux le sabre ou l'épée. Les jeux mêmes & les amusemens de cette Nation présentent une image de la guerre. Quand il y a des Foires & des Assemblées, on y vient en troupe, & chacune a son tambour. Pour faire honneur à de nouveaux mariés, on prend des fusils, des hallebardes, & on accompagne les gens de la nôce dans cet équipage militaire. Les enfans eux-mêmes se familiarisent avec

les armes, & on donne des prix à ceux qui par leur adresse l'emportent sur leurs petits camarades. Outre les exercices de la course & de la lute qui sont aussi en usage parmi les Suisses, ces Peuples se livrent volontiers aux pénibles amusemens de la chasse, & vont attaquer au milieu des bois les loups & les ours. Le vainqueur de ces animaux furieux leur coupe la tête, l'attache à la porte de sa maison, & obtient assez souvent une récompense de la part des Magistrats. Une chose fort utile à des gens de guerre, est de sçavoir nager. C'est en quoi les Suisses excellent, & ils traversent aisément les plus rapides Rivieres. Il est impossible qu'une pareille éducation ne forme d'excellens soldats. Aussi où en trouve-t-on de meilleurs que dans la Suisse? Comme cette République en produit plus qu'il ne lui en faut pour se défendre, elle en fournit à plusieurs Puissances de l'Europe qui, en achetant les services d'une Nation étrangère, épargnent une partie du sang de leurs sujets. Le Canton de Zurich ne voulut pas d'abord consentir à vendre la vie de ses Citoyens, parceque Zuingle, fameux Prédicateur, représen-

roit sans cesse à ses Compatriotes qu'il étoit honteux à des Chrétiens de s'obliger pour un vil intérêt à égorger leurs semblables , & à servir les passions d'un Souverain ambitieux ou vindicatif.

Lorsque les treize Cantons sont en guerre avec quelque autre Puissance, tous les Suisses se trouvent prêts à combattre pour la Patrie. Mais afin d'éviter le désordre & la confusion, on choisit ceux dont on veut se servir, & les autres attendent qu'on leur ordonne de prendre les armes. On recommande aux soldats d'oublier leurs injures particulières, & de réserver tous leurs ressentimens pour les ennemis de la Nation. Cet article est assez bien observé, & on rapporte à ce sujet des traits qui font honneur à ces braves Républicains. Il leur est défendu sous peine de la vie de s'amuser au pillage pendant le combat; mais après la victoire, le butin est partagé également. Si cependant un soldat s'est distingué par quelque action éclatante, il obtient des récompenses particulières. Lorsqu'on prend des Villes, ou qu'on fait des Conquêtes, tout se partage entre les treize Can-

tons , & ceux qui ont contribué d'avantage au succès par le plus grand nombre de troupes qu'ils ont fourni , ne sont pas mieux traités que les autres , à moins qu'ils n'aient donné de plus grandes preuves de leur valeur. Une si judicieuse conduite est bien propre à exciter l'émulation guerrière.

Il n'est point de Pays qui nous rappelle mieux le souvenir de Sparte que la Suisse. Amour de la liberté , zèle pour la Patrie , courage dans les combats , horreur du faste & du luxe , mépris pour les Arts de pur agrément , application à tous les exercices qui peuvent endurcir le corps , grande simplicité de mœurs ; telles furent les vertus qu'on admiroit autrefois à Lacédémone , & qu'on trouve encore aujourd'hui dans les treize Cantons. Voici un autre trait de ressemblance entre les Suisses & les Spartiates. Il y avoit parmi ces derniers des festins publics , d'où l'intempérance étoit absolument bannie. Pendant ces repas la conversation rouloit ordinairement sur les Victoires & les Conquêtes de la Nation ; on y faisoit l'éloge des Citoyens qui s'étoient distingués par leurs exploits

exploits , ou qui étoient morts pour la Patrie ; en un mot , on ne tenoit que des discours propres à exciter le courage dans l'ame de tous les convives. La même chose se pratique chez les Suisses , avec cette différence qu'ils n'observent pas si exactement les loix de la sobriété. La passion excessive qu'ils ont pour le vin , est un défaut que la sincérité de l'histoire m'empêche de dissimuler , & c'est à regret que je fais un pareil reproche à une Nation recommandable par mille autres endroits.

Sparte ne connoissoit que la science militaire. La Suisse n'a jamais été le séjour des beaux Arts : il faut cependant convenir qu'il s'est trouvé dans cette Republique des Citoyens qui se sont distingués par leur sçavoir. Mais comme les Constitutions de l'Etat tendent plutôt à former des Guerriers que des Gens de Lettres , le nombre de ceux-ci n'est pas fort considérable quand on le compare avec la quantité qui se trouve en certains Pays de l'Europe. Les Peuples dont l'esprit est le plus cultivé , ne sont pas toujours les plus vertueux. Que la Suisse n'envie donc point le sort des Na-

tions , chez qui l'on ne voit fleurir les Arts qu'au dépens des mœurs.

Le Corps Helvétique est représenté par un Conseil ou Sénat composé de deux Députés de chaque Canton. C'est dans cette Assemblée qu'on décide de toutes les affaires importantes , qu'on examine s'il est à propos de déclarer la guerre ou d'accorder la paix , qu'on fait des Loix auxquelles tous les Sujets de la Republique sont obligés d'obéir , qu'on exerce en un mot le pouvoir qui est attaché à l'autorité souveraine. Chaque Membre du Sénat a droit de suffrage ; & si , comme il arrive quelquefois , un Canton envoie plusieurs Députés , ils n'ont tous qu'une seule voix. On sçait que parmi les Suisses plusieurs se sont révoltés contre l'Eglise Romaine ; mais la diversité de sentimens n'empêche pas ces Peuples d'être fort unis entr'eux quand il est question surtout de défendre la Patrie. Parmi les treize Cantons de la Suisse il y en a sept Catholiques , quatre Protestans , & deux qui sont moitié Catholiques & moitié Protestans. Outre ces treize Cantons qui forment la Republique , les Suisses sont alliés avec les Grisons,

Contre la Maison d'Autriche. 411

la Ligue Grise, la Ligue Caddée ou Mailon-Dieu, les Droitures ou dix Jurisdictions, la Principauté de Neuchatel, le Valais, le Comté de Tockembourg, l'Abbaye & la Ville de Saint Gal, les Territoires des Villes de Mulhausen, Geneve, Bienne & l'Evêché de Basse.

Dans la crainte de m'écarter de mon sujet, je ne m'étendrai pas davantage sur le Gouvernement de cette République. La tyrannie des Princes Autrichiens donna lieu à la Révolution dont je viens d'écrire l'histoire : un pareil exemple doit apprendre aux Souverains à ne jamais pousser à bout la patience des Peuples.

Fin du Tome premier.



584576
SBN

